

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

IMAGINAIRES ET PRATIQUES UTOPIQUES DANS *WALDEN* DE HENRY
DAVID THOREAU ET DANS *JEAN RIVARD* D'ANTOINE GÉRIN-LAJOIE

MÉMOIRE
PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR
JULIETTE JANELLE

JUIN 2022

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.04-2020). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Merci à Jonathan Hope, mon directeur, pour son regard extérieur qui m'a permis de défricher un sentier dans une forêt aux mille idées.

Merci à Christophe Charland pour sa lumière intellectuelle qui a éclairé le J-4560 autrement que de lumière néon. Merci à David Bélanger pour ses propositions de lectures sur la tension entre la nature et la culture. Merci à Michel Lacroix pour sa réflexion sur *Jean Rivard* et la figure du patricien romain. Un merci tout particulier à Louise Vigneault, Denis Ribouillault, Itay Sapir, Valérie Angenot et Marie-Adeline Le Guennec pour leurs pistes intéressantes sur la peinture idéalisée de Jean Rivard. Merci à Marc Gaudreault pour ses encouragements. Merci à tous les professeur.es de cégep comme d'université qui m'ont donné envie de m'investir dans l'expérience littéraire. Merci au Département d'Études littéraires de l'UQAM de m'avoir permis de mener ce projet.

Merci surtout à mes parents pour leur support incroyable tout au long de mon parcours, durant les meilleurs comme les moins beaux jours. Merci à mon frère pour son appui pendant toute cette aventure. Merci à mes ami.es et à mes collègues qui sont resté.es présent.es malgré la pandémie si isolante. Un merci spécial à Geneviève Miller pour son écoute de la genèse de mon mémoire et à Jérémie Dubé-Lagaude pour sa lecture attentive de mon premier chapitre.

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ.....	v
INTRODUCTION.....	1
CHAPITRE I	
L'UTOPIE EN NOUVELLE-ANGLETERRE ET AU CANADA FRANÇAIS.....	12
1.1 Manifestations de l'utopie en Nouvelle-Angleterre.....	14
1.2 La vision idéalisée du <i>nature writing</i>	23
1.3 Manifestations de l'utopie au Canada français.....	27
1.4 La vision idéalisée de la littérature du terroir.....	34
CHAPITRE II	
<i>WALDEN</i> . L'APPRENTISSAGE DE L'AGRICULTURE ET DE LA DÉMOCRATIE.....	42
2.1 « Il est temps que les villages soient des universités ».....	45
2.2 Habiter des lieux utopiques.....	57
2.3 Pour une agriculture en milieu démocratique.....	65
CHAPITRE III	
<i>JEAN RIVARD</i> . ÉCOLE CAMPAGNARDE, EMPIRE VILLAGEOIS ET DÉFRICHAGE HÉROÏQUE.....	75
3.1 Élaborer une pédagogie de la campagne.....	79
3.2 Fonder un village sous forme d'empire.....	90
3.3 Conquérir la terre pour un jardin délicat.....	97
CONCLUSION.....	107

ANNEXE
REPRÉSENTATIONS PHOTOGRAPHIQUES ET PICTURALES..... 115

BIBLIOGRAPHIE..... 119

RÉSUMÉ

Dans le cadre de mon mémoire, j'explore les imaginaires et les manifestations utopiques qui apparaissent dans *Walden* de Henry David Thoreau et dans *Jean Rivard* d'Antoine Gérin-Lajoie, des œuvres phares de la littérature nord-américaine du 19^e siècle. Le premier chapitre me permet de faire un survol du contexte sociohistorique des États-Unis et du Canada français afin d'observer l'importance de l'utopie durant cette période. Les deux autres chapitres adoptent une approche analytique des textes en suivant trois thématiques communes à *Walden* et à *Jean Rivard*, soient les pratiques didactiques, habitationnelles et exploitantes. Pour ce faire, je commence le premier chapitre par un survol sociohistorique de la représentation de l'utopie en Nouvelle-Angleterre et au Canada français. Aux États-Unis, le *Transcendental Club*, bercé par les concepts de *self-reliance* et de *self-made man* développés par Ralph Waldo Emerson, et les Brook Farmers me semblent des indications pertinentes de l'utopie qui sont grandement influencées par Charles Fourier. Ainsi, ces événements et intérêts clarifient l'apport du *nature writing* dans la littérature états-unienne, que je prends le temps de définir par la suite. Au Canada français, l'importance du régionalisme et l'apparition de l'Institut canadien de Montréal sont les manifestations utopiques que j'emploie afin d'arriver aux influences des États-Unis sur le Québec. Cet engouement pour l'américanité passe entre autres par la figure de Lucius Quinctius Cincinnatus qui a eu un impact considérable sur la vision politique de Georges Washington et sur la création du personnage qu'est Jean Rivard. À la lumière de ces clarifications, je détermine les caractéristiques de la littérature du terroir. Ce chapitre rattache ainsi ces utopies états-unienne et canadienne-française à la littérature, un des catalyseurs essentiels des idéaux de l'époque. Mon deuxième chapitre se concentre sur *Walden*. Il est question des pratiques didactiques dans le journal de Thoreau en abordant la figure du philosophe, l'école sans institution, l'autodidactisme et l'importance dédiée à la lecture et à l'écriture. Les pratiques habitationnelles présentent la retraite encabanée, la posture de squatteur et le rapport entre la solitude et la socialisation. Les pratiques exploitantes traitent de la représentation de la forêt, la représentation de l'agriculture et l'acte de nommer ce que l'on observe et exploite. Mon troisième chapitre porte sur *Jean Rivard*. Les pratiques didactiques se concentrent sur la figure de l'instituteur, la représentation de l'école-modèle, l'autodidactisme et l'importance dédiée à la lecture et à l'écriture. Les pratiques habitationnelles portent sur la construction de Rivardville, les postures de propriétaire et de pionnier ainsi que la relation entre solitude et socialisation. Les pratiques exploitantes se penchent sur la représentation de la forêt, sur celle de l'agriculture et sur l'acte de nommer ce que l'on observe et exploite. Ce mémoire m'amène à constater la complexité de l'utopie dans ces récits qui se veulent authentiques et la place de la littérature dans le développement d'idéaux.

Mots-clés : Henry David Thoreau, Jean Rivard, utopie, éducation, habitation, exploitation, littérature du terroir, *nature writing*

INTRODUCTION

L'Amérique du 19^e siècle, emportée par la « fièvre utopique » de son temps (Major, 1990, p. 143), se rêve sous la forme d'une terre nouvelle à conquérir et à habiter. Le philosophe français Alexis de Tocqueville ira en ce sens, écrivant qu'elle symbolise la liberté, « présente à la fortune mille routes nouvelles, et livre à l'obscur aventurier les richesses et le pouvoir. » (2010, p. 36). Nourries par cet imaginaire de la découverte, les utopies qui y sont affiliées prennent des apparences variées dans le milieu des idées, pouvant autant encourager l'ère industrielle dans laquelle elles se trouvent que, au contraire, revenir aux pratiques plus traditionnelles et à la célébration de la nature. C'est précisément cette dernière conception de l'utopie à laquelle je consacrerai mon mémoire. En littérature, l'utopie se manifeste normalement par l'élaboration d'un monde idéalisé où il n'y a pas de contradiction ni de remise en question de la structure sociale qu'elle représente, brillant par sa perfection idéologique. Dans son essai sur la question, Éric Letonturier indique que l'utopie se dévoue à la recherche du bonheur, créant alors des « mondes sous cloche » (2013, p. 14) pourvus de structures sociales restreintes. Cette image semble être aux antipodes de l'Amérique comme terre de la démocratie, mais nous verrons que ces contraintes sont aussi présentes à travers les idéaux de liberté que l'utopie ancre. Parmi les multiples définitions de l'utopie, celle de Luc Bureau semblait particulièrement me diriger vers une prémisse prometteuse pour mes recherches. Dans son essai *Entre l'Éden et l'utopie*, Bureau indique que cette quête d'une communauté idéale, se prélassant souvent dans un milieu naturel, prend deux directions :

Tantôt l'on bouscule la nature pour l'appriivoiser, la domestiquer, et c'est l'utopie du contrôle, de la planification et de l'aménagement dirigistes. Tantôt l'on souhaite recouvrer cet état soi-disant primitif où l'homme vivait

dans un rapport harmonieux avec son environnement, et c'est la réactivation du mythe de l'Éden. (1984, p. 12)

Ces univers rêvés, alimentés par une forte opposition entre la ville industrielle et une campagne pure du temps passé, prennent fortement racine en cette Amérique fantasmée. La dichotomie entre le milieu urbain et rural ainsi que la tension entre le progrès et la conservation des anciennes valeurs font naître un paradoxe : « La ville, symbole du raffinement social et culturel, se dévoile comme un véritable repoussoir. La campagne, creuset de la brutalité et de la balourdise, arbore les bannières de la civilisation. » (Bureau, 1984, p. 95). Sous forme de retraite, la campagne ou, du moins les environnements sauvages, deviennent le lieu rêvé pour réfléchir en toute sécurité, loin de ce que Letonturier appelle « les nuisances et dangers extérieurs » (2013, p. 14). Sur ce terrain vaste qu'est l'Amérique, on cherchera la vie idéale par une prise de distance des villes trop rapides et de mauvaise influence ainsi que par la découverte de l'inconnu qu'incarne la nature sauvage. Ce rapport à l'inexploré se génère par un lien à la nature qui « doit être humanisé » (Bureau, 1984, p. 35) par l'utopiste, prenant la forme d'un jardin où les ressources semblent inépuisables et révélant un désir de contrôle en cet imaginaire de la liberté américaine.

Cette période riche en utopies qu'est le 19^e siècle états-unien offre plusieurs pistes de réflexion. J'aurais pu m'intéresser, par exemple, aux nombreux récits de voyage et d'exploration en Amérique, comme ceux d'Alexis de Tocqueville ou de Hector St-John de Crèveçœur. J'aurais pu également étudier la représentation de l'Amérique faite par les Européens. Cependant, j'ai préféré me concentrer sur les écrits de ceux qui, natifs de ces territoires, s'installent afin de construire des habitations au sein d'une histoire culturelle et littéraire toute jeune, bercée par ce mythe de la nouvelle Amérique. Ce que l'on représente comme le « paradis du Nouveau Monde », s'opposant à l'Europe qualifiée de « terre déchue » (Moment & Kraushaar, 1980, p. 16-

17)¹, est alimenté par la conception de Thomas Jefferson, troisième Président des États-Unis, qui considère l'Amérique comme un idéal en matière d'agriculture et de liberté. Comme le spécifie Otto F. Kraushaar dans *Utopias : the American Experience*, l'Amérique se constitue de centaines d'utopies au 19^e siècle en raison de la façon dont elle a été colonisée : « Pour les premiers colons, la terre vierge brillait comme un nouveau ciel et une nouvelle terre, une nouvelle perspective morale et spirituelle avec la décadence et la dépravation de l'Europe laissée loin derrière. » (1980, p. 4)². De prime abord, l'idée est surtout associée aux États-Unis, mais elle se manifeste également au Canada (Warwick 1972), qui fait partie de l'Amérique et qui conserve, à sa manière, une économie basée sur l'agriculture (Rousseau 1981).

À partir des années 1840, le Canada français vit une grande migration de ses habitants vers les États-Unis, pays qui est alors en pleine effervescence culturelle. Il est alors nécessaire pour cette société francophone de redorer son image et d'encourager les Canadiens français à revenir ou à rester au pays. Cet incitatif apparaît dans les romans du terroir, et leurs dérivés sériels, plus accessibles et plus populaires, les romans-feuilletons. Établissant une forte idéologie conservatrice qui encourage les vertus de l'agriculture traditionnelle et les valeurs canadiennes-françaises, les écrivains canadiens-français se concentrent surtout sur le genre historique. Dans *Les infortunes du roman dans le Québec du XIX^e siècle*, Yves Dostaler signale les raisons d'adopter le genre du roman historique plutôt qu'un autre : « [...] On écrit des romans historiques [...] pour créer une littérature typiquement canadienne, pour intensifier le patriotisme ou par souci d'honnêteté morale. » (1977, p. 122). Le roman se concentre donc très peu sur l'approfondissement de la vie psychologique des personnages. Il mise plutôt sur des représentations de la vertu, sur des récits moralisateurs et sur le développement

¹ Ma traduction. « New World paradise » ; « fallen land »

² Ma traduction. « For the original settlers the virgin land gleamed as a new heaven and a new earth, a new moral and spiritual vista with the decadence and depravity of Europe left far behind. »

d'une idéologie sociale. Mireille Servais-Maquoi affirme, dans son essai sur la question de la littérature du terroir au Québec, que « [...] si [le roman] a été centré, pendant un siècle, sur le thème de la terre, c'est parce que la société québécoise est demeurée, jusqu'à une époque récente, une société rurale, disséminée dans les campagnes laurentiennes. » (1974, p. 1). De cette histoire canadienne-française qui se vit sur un territoire, se particularise la figure du paysan, adoptant des caractéristiques d'autres figures notables comme celles du colon, de l'habitant et du coureur des bois, qui mène « une lutte sans trêve contre la nature ingrate du pays neuf et l'hostilité des Iroquois » (1974, p. 2). Le terrien canadien-français, lié à sa propre culture agricole, évolue avec l'apparition de la figure du pionnier, plus en vogue aux États-Unis et dans l'Ouest canadien, notamment avec le phénomène de la ruée vers l'or qui se produira à la fin du siècle. Ce phénomène donnera au terrien un autre sens de ce qu'est le territoire américain et de la manière d'y prospecter et d'y habiter.

Du côté des États-Unis, le genre romanesque prend aussi de l'ampleur (Amfreville, Cazé, Fabre 2010). On observe toutefois que l'avènement de l'individualisme et la manière dont celui-ci se concrétise dans le 19^e siècle américain poussent certains écrivains à témoigner de leurs expériences personnelles, investissant alors d'autres formes littéraires. Suivant ces changements littéraires mettant en valeur la subjectivité, le journal de pensées, les récits de voyage et d'aventure, le recueil de poésie, ainsi que l'essai sont des formes couramment exploitées à l'époque : elles permettent notamment d'aborder de manière personnelle de grandes questions politiques et philosophiques, et elles aident les penseurs à préparer leurs conférences et les articles qu'ils publieront dans les périodiques de l'époque (Elder, Finch 2002). Cette effervescence se produit particulièrement en Nouvelle-Angleterre comme l'indique David W. Noble : « À l'époque des pères fondateurs, la Nouvelle-Angleterre formait la région culturelle la plus étroitement liée d'Amérique, celle qui possédait les

ressources intellectuelles et éducatives les plus riches. » (1965, p. 7)³. L'*American Renaissance*, ou le *New England Renaissance*, est un moment fort de cette aventure intellectuelle et culturelle. S'étendant de 1830 à 1860, des penseurs associés à ce mouvement réfléchissent à la démocratie, à l'éveil national, à l'émancipation de l'Amérique par rapport à l'Europe, à la légitimation de la culture américaine, et à la formation de l'esprit américain dans un environnement naturel unique (Howe, Layson 2014). Dans son texte « Translating the Self : Between Discord and Individualism in American Literary History », Joseph Alkana présente le mélange entre les sphères privée et publique comme un vecteur de cette incandescence intellectuelle et l'affirmation de l'individu comme une réaction à la tradition :

[...] le lien entre l'égoïsme et la liberté apparaît fort dans toute la littérature du XIXe siècle, un corpus d'œuvres habituellement identifié à l'émergence d'un soi proprement américain et énergique [...] — tous les personnages sont compris comme engagés dans des affirmations énergiques de soi et de conscience individuelle face aux contraintes de la tradition. (1997, p. 1)⁴

Pour ce faire, le *nature writing*, genre désignant des œuvres littéraires portant sur la nature, prend de l'ampleur afin d'examiner la construction de l'individu américain dans les sphères privées et publiques, objectives et subjectives sur son territoire.

Autant du côté canadien-français qu'états-unien, cette relation entre le territoire et l'identité pousse la littérature à développer des univers rêvés. J'étudierai cette tendance utopique propre au 19^e siècle en ciblant deux régions géographiques particulières, la Nouvelle-Angleterre et le Canada français, mettant en écho des genres

³ Ma traduction. « In the days of the founding fathers, New England formed America's most closely knit cultural region, the one with the richest intellectual and educational resources. »

⁴ Ma traduction. « [...] the bond between selfhood and freedom appears strong throughout nineteenth-century literature, a body of writing customarily identified with the emergence of distinctively energetic American selves, [...] — all characters understood to be committed to strenuous affirmations of the self and the individual consciousness when confronted by the restraints of tradition. »

littéraires complémentaires : le *nature writing*⁵ aux États-Unis et la littérature du terroir au Québec. Pour revenir à la définition de Bureau évoquée plus haut, ces genres littéraires correspondent aux deux directions que peuvent emprunter les utopies : le *nature writing* apparaît comme une « réactivation du mythe de l'Éden » (1984, p. 12) et la littérature du terroir comme un lieu pour prendre le contrôle de l'environnement. Partant de l'idée d'une retraite en nature afin de réfléchir et de créer un monde idéal, j'ai retenu des œuvres très différentes, mais réunies autour de l'idée d'une société parfaite à l'échelle humaine : *Walden* de Henry David Thoreau, publié en 1854, et *Jean Rivard, le défricheur* suivi de *Jean Rivard, économiste* d'Antoine Gérin-Lajoie, paru en 1862 et en 1864⁶.

Lors de la détermination de ce corpus, un défi s'est présenté à moi. Le premier livre est un journal poético-philosophique relatant les expériences d'un être humain de la Nouvelle-Angleterre ayant existé ; les deux autres, formant une sorte de saga, sont des romans-feuilletons mettant en scène un personnage idyllique et imaginaire du Canada français. Malgré des représentations littéraires différentes, j'ai trouvé comme point d'ancrage à ce corpus deux hommes : Henry David Thoreau et Jean Rivard. Le premier part « avec pour tout capital un peu moins de cinq livres et la hache d'un ami » (Stevenson, 2009, p. 34) ; le second démarre ses aventures avec cinquante louis en héritage pour « vivre et s'établir » (JR18). Cette comparaison entre un récit et un roman n'est pas sans risques. L'un fait état du fil de pensée d'un écrivain, ayant vécu dans les bois du Massachusetts; l'autre fait état des aventures fabulées d'un personnage de fiction, dans un lieu fictif, situé dans la région réelle des Cantons-de-l'Est. Ces livres ne se déploient pas sur les mêmes plans et ils ne mobilisent pas les mêmes enjeux en

⁵ Il existe plusieurs alternatives francophones au terme « *nature writing* », tel qu'« écrit nature », mais elles ne traduisent pas exactement ce mouvement littéraire exclusif aux États-Unis. Je vais utiliser ce mot dans la langue originale en le mettant en italique. Il en sera de même pour d'autres mots qui présentent des situations connexes.

⁶ Afin d'alléger le texte, les références à *Walden* et à *Jean Rivard* seront mises entre parenthèses, un « W » pour le premier et un « JR » pour le second, suivies du numéro de page associé.

ce qui a trait à la réalité et à la représentation. Cela dit, une lecture en parallèle de ces œuvres peut éclairer les questions qu'elles suscitent sur l'habitation, sur l'utopie, sur le territoire, sur la nature. Thoreau et Rivard s'établissent tous les deux en forêt pour se construire des habitations. Cette appropriation du territoire se manifeste en tant que nouveau départ permettant la conception d'une société rêvée qui engloberait le meilleur de la ville et le meilleur du milieu rural. Pour Thoreau, son expérience d'autosuffisance en retraite encabanée ouvre la porte à un univers vécu à petite échelle, encourageant une agriculture moins industrielle et une valorisation du rythme de vie humain. Pour Rivard, son projet relève de la fondation d'une ville entière, Rivardville, qui arrive à la jonction du mode de vie citadin et campagnard : le protagoniste veut trouver une façon d'exister qui serait moderne tout en respectant les valeurs d'une vie agricole. Dans son essai *Jean Rivard ou L'art de réussir*, Robert Major indique que le protagoniste de Gérin-Lajoie est un « producteur agricole » (1991, p. 126) parce qu'il met de l'avant la rentabilité économique de l'agriculture au même titre qu'une industrie, contrairement au paysan traditionnel plutôt en mode de survivance.

Le contexte historique de l'époque aide à comprendre comment se déploie l'utopie dans les œuvres étudiées. Henry David Thoreau participe au mouvement transcendantaliste et expérimente le socialisme utopique au sein de la communauté fermière de Brook Farm dans les années 1840. Ce sera l'aspect artificiel des relations sociales et le manque de connexion avec la nature qui fera en sorte que Thoreau se dissociera de cette communauté utopique pour aller vivre à Walden. À ce moment-là, il est déjà connu pour son texte « Civil Disobedience » (1849) dans lequel il critique l'esclavage présent aux États-Unis. Thoreau, poète-philosophe de la Nouvelle-Angleterre, se construit une cabane dans les bois près de Walden Pond (à Concord, dans le Massachusetts) tout en tenant un journal de pensées, pendant deux ans et deux mois. Au Canada français, Antoine Gérin-Lajoie, homme de loi et écrivain, est inspiré par le rêve américain du *self-made man* élaboré, notamment, par le penseur états-unien

Ralph Waldo Emerson. Étant l'un des fondateurs de l'Institut canadien de Montréal créé en 1844, Gérin-Lajoie lutte pour rendre les bibliothèques publiques. *Jean Rivard* sera un moyen pour lui de mettre à l'écrit ses idéaux relatifs à l'éducation pour tous et de rendre justice à la ferveur nationale déjà établie dans sa chanson « Un Canadien errant » (1842).

Comment se trament les imaginaires et les pratiques utopiques dans *Walden* et dans *Jean Rivard*? Hormis les différences formelles des œuvres étudiées — l'une est un essai poétique à la première personne réunissant les réflexions d'un penseur majeur de l'histoire américaine, les autres sont des romans⁷ écrits à la troisième personne et centrés sur un personnage de fiction —, j'en dégagerai une réflexion sociohistorique. Dans les trois temps de mon mémoire, j'examinerai d'abord le contexte social et historique de l'utopie en Nouvelle-Angleterre et au Canada français pour ensuite consacrer les chapitres deux et trois, respectivement, à des analyses de *Walden* et de *Jean Rivard*. Ces deux derniers chapitres, axés sur l'analyse littéraire des œuvres, respecteront la même structure : il sera question des pratiques didactiques, habitationnelles et exploitantes. Cet ordonnancement me permet de faire une lecture réactualisant ces œuvres classiques de la littérature du 19^e siècle tout en dégageant leur fond utopique.

Comme hypothèse, je propose que le *nature writing* et la littérature du terroir se différencient par leur représentation idéale de la nature : Jean Rivard cherche à tout prix à l'organiser par la main humaine, alors que Thoreau l'accepte davantage sous sa forme originale. Cette tension entre le sauvage et la civilisation n'est pas absolue : le protagoniste de Gérin-Lajoie apprécie le spectacle que lui offrent les phénomènes

⁷ Bien que Gérin-Lajoie prenne le temps de prévenir ses lecteurs qu'il ne s'agit pas de romans, mais plutôt de romans-feuilletons — parce que le genre romanesque était mal vu à l'époque —, je vais employer le terme « roman » parce qu'il n'a pas la même connotation aujourd'hui.

naturels et Thoreau tient à l'effervescence des activités intellectuelles. Les mondes idéaux projetés dans ces œuvres éclosent dans un milieu naturel qui permet de renforcer les imaginaires littéraires et poétiques qui seraient alors absents de la ville bouillonnante d'activités industrielles.

Le premier chapitre de mon mémoire me permettra d'introduire la notion d'utopie dans un contexte plus vaste que celui des œuvres littéraires, qui seront analysées dans les deux chapitres suivants. Je préciserai alors les circonstances qui entourent l'écriture de *Walden* et de *Jean Rivard*, ce qui mettra en perspective l'émergence du *nature writing* aux États-Unis et l'importance de la littérature du terroir au Canada français. Le contexte social qui inspire Henry David Thoreau se définit entre autres par une relation étroite entre les natures « sauvage » et humaine, traduites par des expériences à la fois spirituelles, philosophiques, concrètes et poétiques. Ainsi, je clarifierai l'apport du transcendantalisme aux États-Unis, surtout associé à la pensée de Ralph Waldo Emerson, que plusieurs voient comme une figure importante du pragmatisme américain. L'utopiste français Charles Fourier occupe aussi une place significative dans le développement de la pensée transcendentaliste, bien que ses idées ne recoupent pas exactement celles de Thoreau. De ces modes de pensées émerge une expression contemporaine révélatrice des rêves des intellectuels de l'époque, le « romantisme de la démocratie », notion développée par Sandra Laugier qui m'aidera à éclaircir la vision utopique présente dans *Walden*. Il est également possible d'observer des manifestations tangibles de ces expériences transcendentalistes avec les créations de *Fruitlands* et de Brook Farm. L'environnement social qui entoure Antoine Gérin-Lajoie est aussi bercé par le transcendantalisme, plus largement par diverses influences provenant des États-Unis. En effet, son personnage de Jean Rivard hérite de la symbolique patricienne laissée par le dictateur et paysan romain Lucius Quinctius Cincinnatus, figure également importante dans la construction de l'identité états-unienne. Plus concrètement, la création de l'Académie du collège de Nicolet et de

l'Institut canadien de Montréal met en relief ce désir d'une pensée intellectuelle canadienne-française pour Gérin-Lajoie.

Le second chapitre se concentrera sur l'univers de *Walden*. Selon mes observations, l'utopie se manifeste de manière significative d'un point de vue didactique sous le symbole d'un village universitaire où se mélangeraient les connaissances ancestrales et populaires. Thoreau fait part aux lecteurs des difficultés financières et sociales des étudiants et des intellectuels. Il souhaite un apprentissage relié à l'observation du monde, sensible aux impacts de l'être humain sur la nature, fondé sur la déambulation. Par le vagabondage, par la solitude et par les rencontres diverses, Thoreau explore les limites entre la vie sauvage et la vie civilisée. Cette manière d'acquérir de nouvelles connaissances s'inspire de la culture de la Grèce antique et de la lecture assidue de classiques littéraires et philosophiques. Alors en écho avec la notion d'habitation, Thoreau insiste sur le lien de l'être humain avec la nature afin d'améliorer son mode de vie : celui de l'émerveillement devant les différentes mythologies et poésies qui en émanent. En découle de cette sensibilité la fierté de construire, vision proche de la réflexion sur l'autonomie individuelle propre à Emerson. Il s'agit de squatter de manière éphémère un lieu à ciel ouvert afin d'y vivre l'expérience d'un espace ressourçant et solitaire ainsi qu'un sentiment de communauté. La dernière section de ce chapitre abordera la question de l'économie et de l'exploitation. Les réflexions sur l'agriculture occupent une place centrale dans *Walden* et permettent d'éclairer les effets de l'industrialisation sur la nature. Thoreau cherche à établir une égalité entre les différentes ressources naturelles, notamment par la description de son jardin et par des pratiques agricoles diversifiées et locales. De ces réflexions, il en ressort surtout un vœu de lier les pratiques agricoles à la poésie, rejoignant l'idée utopique de Thoreau d'un village universitaire et démocratique.

Dans le troisième chapitre, je réfléchirai aux manifestations utopiques présentes dans *Jean Rivard*. D'un point de vue pédagogique, l'univers développé par Antoine Gérin-Lajoie met en mots une école campagnarde qui mélange les savoirs pratiques et intellectuels tout en valorisant la lecture et la présence de bibliothèques. Ce monde idéalisé est motivé par un écart existant entre les intellectuels suivant la tradition réflexive européenne et le « peuple » canadien-français sans éducation et majoritairement paysan. Par la lecture de classiques littéraires comme *Don Quichotte*, *Robinson Crusoé* et la *Vie de Napoléon*, Jean Rivard se nourrit des imaginaires littéraires dans une optique d'émerveillement héroïque. Les romans de Gérin-Lajoie apportent une critique de la pédagogie canadienne-française du 19^e siècle, entre autres contaminée par des incarnations stéréotypées de l'habitant ou de l'intellectuel dépassé par son temps. La manière d'habiter, quant à elle, est alimentée par une tension entre la ville et la campagne, caractéristique propre à la littérature du terroir. Par une représentation de la ville aux vertus campagnardes, *Jean Rivard* parvient à montrer un équilibre entre l'industrialisation et la tradition rurale. Si certains critiques comme Jack Warwick apparentent les actions et les idéologies du protagoniste à celles des missionnaires européens, la figure du défricheur et celle du pionnier réactualisent principalement le rôle du colon canadien-français. S'il s'agit d'un empire villageois en harmonie, cet équilibre apparent provient d'un besoin d'organisation et de contrôle de la nature sauvage. Bien que la forêt laisse place à des rituels initiatiques dans la littérature québécoise comme l'indique Maurice Lemire, elle met en mots des ennemis incarnés par la nature dans une esthétique chevaleresque et peuplée d'inégalités sociales. Ce combat laisse place plus tard à un jardin délicat où l'économie industrielle prend une expansion raisonnable, autosuffisante.

Ces trois chapitres me permettront d'établir la présence d'imaginaires utopiques dans *Walden* et dans *Jean Rivard* et d'examiner la manière par laquelle ils entrent en résonance.

CHAPITRE I

L'UTOPIE EN NOUVELLE-ANGLETERRE ET AU CANADA FRANÇAIS

Au 19^e siècle, alors que l'industrialisation s'étend en Amérique du Nord, on observe l'apparition de deux genres littéraires importants, soient le *nature writing* aux États-Unis et la littérature du terroir au Canada français. L'un comme l'autre, critiques du mode de vie urbain, prônent le retour à la nature et célèbrent avec fierté la terre sur laquelle se développent les habitants.

Dans son journal poético-philosophique *Walden*, cette œuvre emblématique du *nature writing* américain, Henry David Thoreau explique ainsi son projet d'autarcie en forêt :

Quand j'ai écrit les pages suivantes, ou la plupart d'entre elles, je vivais seul au milieu des bois, à un mile de mon voisin le plus proche, dans une maison que j'avais construite moi-même, sur la berge du lac Walden, à Concord, Massachusetts, et je gagnais ma vie grâce au seul travail de mes mains. (W3)

Un témoignage, une vie de solitude dans les bois, une maison bâtie de ses propres mains. Ces thèmes trouvent écho dans les deux romans d'Antoine Gérin-Lajoie, *Jean Rivard, le défricheur* et *Jean Rivard, économiste*, où le héros éponyme se munit d'une détermination semblable à celle de Thoreau et vit un changement radical de mode de vie, préparant le lecteur à une épopée campagnarde :

Il savait qu'en arrière des paroisses qui bordent le beau et grand fleuve Saint-Laurent s'étendaient d'immenses forêts qui ne demandaient qu'à être défrichées pour produire d'abondantes récoltes. Là, pour une modique somme, un jeune homme pouvait facilement devenir grand propriétaire. Il est bien vrai que les travaux de déboisement n'étaient pas peu de chose et devaient entrer en ligne de compte, mais ces travaux ne demandaient que du courage, de l'énergie, de la persévérance, et n'effrayaient nullement notre héros.

Jean Rivard avait donc résolu de s'établir intrépidement sur une terre en bois debout, de la défricher, de l'exploiter [...] (JRD31)

Tout comme Thoreau, Rivard se dédie au travail manuel afin de fonder son chez-soi, une petite cabane qui deviendra éventuellement une ville nommée en son honneur, Rivardville. Rivard réunit à la fois la fierté canadienne-française et américaine, une fierté qui emprunte les valeurs identitaires de la première, ainsi que la détermination et la vision économique de la seconde. Si les œuvres du corpus étudié dans ce mémoire provoquent, dans les mots de l'incontournable penseur de l'utopie Thomas More, « le merveilleux du dépaysement géographique et politique » (1987, p. 19), Walden et Rivardville demeurent des lieux qui peuvent exister et qui sont accessibles par les voies de communication : routes, échanges épistolaires et chemins de fer s'y mêlent, signalant la situation historique de leur époque.

Dans le cadre de ce premier chapitre, je prendrai donc le temps de présenter la situation sociohistorique de l'utopie en Nouvelle-Angleterre et au Canada français. Je commencerai par une courte biographie de Henry David Thoreau en exposant ce que sont le transcendantalisme, la notion de *self-reliance* développée par Ralph Waldo Emerson, le *Transcendental Club*, la figure de l'*American scholar*, ainsi que la communauté socialiste utopique de Brook Farm dont Thoreau a fait partie. J'examinerai ensuite les influences de l'utopiste français Charles Fourier sur ces organisations intellectuelles états-uniennes. Je porterai mon attention vers l'imaginaire du *nature writing*, idéalisé dans son rapport épiphanique à la nature et porté par une nostalgie de la littérature ancienne. Ce courant apparaît dans *Walden*, supporté par un

autre courant complémentaire : le « romantisme de la démocratie ». Cette notion de Sandra Laugier (2014) fait référence aux débuts du pragmatisme américain et aux influences du romantisme européen ; elle place l'humain au centre des réflexions politiques, philosophiques et esthétiques malgré l'importance accordée à la contemplation de la nature.

Du côté canadien-français, je débiterai par une présentation succincte d'Antoine Gérin-Lajoie, faisant état des différentes influences qui l'ont marqué dans sa carrière politique et littéraire : l'historien, professeur et abbé Jean-Baptiste-Antoine Ferland et le journaliste Étienne Parent, notamment. Je présenterai les fondations que Gérin-Lajoie a posées (avec d'autres intellectuels de son temps), soit celles de l'Académie du collège de Nicolet et de l'Institut canadien de Montréal. Je noterai l'influence du dictateur romain Lucius Quinctius Cincinnatus dans la quête de Gérin-Lajoie d'un idéal canadien-français très américain. Pour terminer ce chapitre, je définirai la littérature du terroir, soutenue dans *Jean Rivard* par le mythe de la terre promise, ode à la vie campagnarde et agricole.

Ce survol sociohistorique me permettra de mettre en lumière la manière par laquelle ces idéaux de la nature sont vécus différemment, mais complémentaiement par les Canadiens français et les habitants de la Nouvelle-Angleterre.

1.1 Manifestations de l'utopie en Nouvelle-Angleterre

Le philosophe et écrivain Henry David Thoreau occupe une place centrale dans la vie culturelle américaine au 19^e siècle. Libre-penseur, il accorde beaucoup d'importance à l'éducation pour améliorer la qualité de vie des citoyens. Il défend notamment le mouvement de l'abolition de l'esclavage aux États-Unis. Parmi ses écrits les plus reconnus, son texte « Civil Disobedience » encourage l'instauration d'« un

meilleur gouvernement » (Thoreau, 2012, p. 276)⁸ fondé sur l'épanouissement des citoyens libres. Par ailleurs, Thoreau est considéré comme une figure emblématique du mouvement écologiste ; il exerce notamment une influence importante actuelle dans les fondements littéraires de l'environnementalisme que sont l'écocritique et l'écopoétique. Sensible à la nature qui l'entoure et aux relations qui s'y tissent, Thoreau se représente le monde comme un vaste « réseau planétaire d'ascendance et de descendance » (Saunders, 2018, p. 59)⁹. Il s'intéresse à divers domaines tels que la biologie, la géographie, l'anthropologie, la philosophie et la littérature. Il fera même un voyage en 1850 au Canada français, qu'il relate dans *A Yankee in Canada* (1866), où il est surpris du fonctionnement des institutions religieuses qui y sont établies. On l'associe souvent à son ami Ralph Waldo Emerson avec qui il participe activement au mouvement transcendantaliste états-unien.

Le transcendantalisme en Nouvelle-Angleterre est un prolongement de l'idéalisme transcendantal d'Immanuel Kant, voulant que les concepts existent et surpassent l'expérience et la pensée humaines. Tout en puisant leur inspiration chez leurs comparses européens, les Américains ressentent néanmoins le besoin de s'en distinguer. Avant tout, le transcendantalisme est un mouvement social et intellectuel voulant réunir divers discours. Lawrence Buell le qualifie

d'avant-garde aux États-Unis pour la pensée contemporaine avancée (en particulier allemande, française et britannique) sur la philosophie, la théologie, l'éducation, la réforme sociale, la littérature et les arts. (2003, p. 32)¹⁰

⁸ Ma traduction. « a better government »

⁹ Ma traduction. « a planet-wide network of ancestry and descent »

¹⁰ Ma traduction. « a vanguard in the United States for advanced contemporary thought (particularly, German, French, and British) about philosophy, theology, education, social reform, literature, and the arts. »

Une particularité du transcendantalisme américain est son ouverture à l'endroit de ce qu'on pourrait nommer un discours *proto-écologiste* (car le mot « écologie » n'est inventé qu'en 1873). Grande nouveauté pour l'époque, on observe une sensibilité aux impacts de l'être humain sur la nature par exemple, la prise de conscience du changement des méthodes agricoles, un besoin de reprendre les pensées naturalistes et d'en faire ressortir des caractéristiques proprement américaines, et la création de plusieurs communautés autosuffisantes en dehors des villes. Mathieu Blesson affirme au sujet de ce mouvement de pensée :

La révolution industrielle va pourtant tout déclencher. Déjà, les premiers symptômes se font sentir. Entre émerveillement et inquiétude, deux groupes se forment. Emerson appartiendra au second. Il n'accepte pas que l'on puisse ainsi traiter la terre de ses ancêtres. Car ce n'est pas parce que l'espace nord-américain est encore vierge pour la majeure partie qu'il faut l'exploiter de la sorte. (2014, p. 211)

Cette affiliation à la nature — plus particulièrement au territoire — a également une portée identitaire. C'est par une insatisfaction liée aux systèmes institutionnels établis qu'émerge le transcendantalisme américain, et ce, par le biais du *Transcendental Club*.

Le *Transcendental Club*, composé en 1836 initialement de Henry Hedge, George Putnam, George Ripley et Ralph Waldo Emerson, se forme en raison du « climat intellectuel aride » (Richardson, 1995, p. 245)¹¹ qui règne alors dans les universités de Harvard et de Cambridge. Le groupe s'élargit progressivement au fil des rencontres qui y sont organisées dans le but de renouveler le discours intellectuel américain, en adaptant et en recontextualisant des jalons incontournables de la philosophie allemande de l'époque, comme Kant, Schleiermacher et Goethe. Parmi d'autres figures importantes du transcendantalisme de la Nouvelle-Angleterre, Henry David Thoreau, Nathaniel Hawthorne et Margaret Fuller, pour ne nommer qu'eux, se

¹¹ Ma traduction. « the arid intellectual climate »

joignent aux discussions du *Club* naissant. De ces réunions naît l'*American scholar*, figure élaborée par Emerson, qui prend les traits d'un intellectuel rêvé. Dans un discours datant de 1837, Emerson expose cette figure qui lui semble nécessaire à la construction d'une identité culturelle américaine propre et unifiée. Il cherche, par ailleurs, à soulager les tensions interaméricaines qui atteindront un sommet quelques années plus tard avec la guerre de Sécession et qui se cristallisent autour d'enjeux importants comme l'esclavage et son abolition. Emerson définit son *scholar* ainsi : « Quand la situation s'y prête bien, il est l'*Homme pensant*. Quand la situation dégénère, il tend, victime de la société, à devenir un simple penseur, ou pire encore, le perroquet de la pensée d'autres hommes. » (2013, p. 67). La nature joue un rôle clé dans la pensée de l'*American scholar*, prenant la forme de tableaux ou d'apparitions divines qui permettent de transcender les beautés véritables du monde d'une manière idéalisée. La connaissance du passé est également requise, surtout par l'intermédiaire de la littérature et des livres qui « ont une certaine noblesse. » (Emerson, 2013, p. 70). Pour ce faire, l'*American scholar* doit rester authentique et humble, « œuvrant à la préservation et à la communication de sentiments héroïques, de nobles biographies, de vers mélodieux et des conclusions de l'histoire. » (Emerson, 2013, p. 83).

De manière parallèle, Emerson forge deux concepts qui le rendront célèbre et qui éclairent le contexte du foisonnement intellectuel du 19^e siècle américain : la *self-reliance* et le *self-made man*. Avec la *self-reliance* (qu'on pourrait traduire par « autonomie »), Emerson demande à ses concitoyens et concitoyennes de s'opposer à la tendance vers la conformité que peut trop facilement imposer la vie en société. En effet, Emerson donne à cette dernière un aspect oppressant dans la mesure où elle agit à titre d'« organisation anonyme, dans laquelle les membres conviennent, pour mieux assurer son pain à chaque actionnaire, de renoncer à la liberté et à la culture du

mangeur. » (Emerson, 1883, tome I, p. 51)¹². La *self-reliance* consiste à éviter la pente glissante de la conformité qu'impose la vie en société ; ce faisant, l'individu peut bénéficier des fruits de son travail. Ainsi, chaque être humain a son potentiel pour démarrer des projets et atteindre sa propre réussite. De là découle la figure du *self-made man*. La construction de soi, en réaction à la façon dont se déploie la société, requiert de « vivre authentiquement afin de voir authentiquement » (Emerson, 1883, tome I, p. 68)¹³.

On peut certainement trouver dans la pensée politique et philosophique d'Emerson des résonances avec ses vis-à-vis européens ; difficile de lire Emerson sans penser, par exemple, à *Qu'est-ce que les Lumières ?* de Kant (1784), essai qui s'ouvre avec l'injonction du libéralisme des Lumières « *Sapere aude !* Ose penser par toi-même ! » Or, le transcendantalisme américain se distingue nettement de l'idéalisme transcendantal qui régnait alors en Europe par son caractère appliqué. En effet, le travail de la pensée et du langage doit pouvoir s'accompagner de la pratique ou, du moins, d'un contact tangible avec le monde : « Les créateurs de mots ne peuvent espérer faire des mondes sans un engagement actif avec le monde palpable. » (Buell, 2003, p. 113)¹⁴.

Cette connexion de la pensée au réel et au pratique trouve une nouvelle impulsion dans un mouvement philosophique qui transformera le transcendantalisme : le pragmatisme américain. Certains (Albrecht, 2012 ; Blesson, 2014) considèrent ce mouvement vaste comme la marque de séparation la plus nette entre les pensées européenne et américaine (malgré de nombreuses influences). Les avis sont mitigés par

¹² Ma traduction. « Society is a joint-stock company, in which the members agree, for the better securing of his bread to each shareholder, to surrender the liberty and culture of the eater. »

¹³ Ma traduction. « If we live truly, we shall see truly. »

¹⁴ Ma traduction. « Word makers can't hope to make worlds without active engagement with the palpable world. »

rapport à l'apport d'Emerson au pragmatisme américain. Si le transcendantalisme amène une part spirituelle et poétique dans la découverte d'une conscience universelle à l'intérieur de chacun des individus et de leurs actes quotidiens, le pragmatisme se pense notamment du côté du discours engagé, comme la jonction entre le privé, incarné par l'individualité, et le public, ancré par la société. Sandra Laugier soulève cet aspect à partir des réflexions de Cavell dans son article « Emerson, père fondateur refoulé ? » :

Cavell propose, avec Emerson, une forme d'individualisme radical qui n'est pas une revendication égoïste de l'intérêt privé, mais au contraire public, ordinaire. En revendiquant l'ordinaire, c'est à une révolution qu'appelle Emerson, à la construction d'un nouvel homme ordinaire, l'homme de la démocratie. (2006, p. 15)

La pensée d'Emerson semble jouer sur les deux volets, celui du monisme et celui du pluralisme, ce qui rend difficile la définition de ses réflexions. Dans son article « What's the Use of Reading Emerson Pragmatically? », James M. Albrecht propose judicieusement à ce sujet de ne pas chercher à déterminer si Emerson est un penseur pragmatique ou non, mais plutôt de voir à travers ses écrits les signes du pragmatisme naissant. D'après Albrecht, un des indices les plus notables du pragmatisme américain chez Emerson est

la conviction que dans un monde pluraliste avec une véritable contingence, il existe la *possibilité* que nos actions aboutissent à des progrès significatifs, à des transformations de notre environnement (et de nos vies) qui rendront les biens de l'expérience plus sûrs, durables et étendus — et, en outre, que cette chance pour le progrès est non seulement suffisante, mais bien adaptée à notre nature humaine active et agonistique. (2012, p. 41)¹⁵

À cet effet, le transcendantalisme et le pragmatisme se superposent et se complètent dans l'idée du *self-made man*. Ce concept incarne une voix de la démocratie : c'est un

¹⁵ Ma traduction. « [...] the belief that in a pluralistic world with genuine contingency there exists the *possibility* that our actions may result in meaningful progress, in transformations of our environment (and our lives) that will render the goods of experience more secure, enduring, and extensive — and, further, that this fighting chance for progress is not only sufficient for, but well suited to, our active, agonistic human nature. »

individu qui est à la fois membre de la société et dont les projets sont déterminés par ses décisions et ses croyances propres.

Plusieurs projets utopiques ont été inspirés par ce mouvement philosophique distinctement américain, dont les idées passaient par l'intermédiaire du journal *The Dial*, fondé par la transcendentaliste Margaret Fuller en 1840. On peut citer par exemple *Fruitlands*, une communauté basée sur l'autosuffisance et l'agriculture, située à Harvard et fondée en 1843 par Amos Bronson Alcott et Charles Lane, des transcendentalistes de premier ordre. Au total, ils étaient quatorze habitants à prendre soin de leurs cultures sur un terrain de quatre-vingt-dix acres. Précédant *Fruitlands* dans un projet de plus grande proportion, la création de la société socialiste utopique de *Brook Farm*, fondée par George et Sophia Ripley, en 1841 trouve également son impulsion dans la pensée transcendante américaine (ce à quoi il faudrait ajouter toute une constellation d'influences plus ou moins à la mode à l'époque, comme le mesmérisme, le spiritualisme, les sciences domestiques et le fouriérisme). Les Brook Farmers étaient environ quatre-vingts membres sur une terre de cent-soixante-quinze acres. Aspirant à un retour vers un jardin d'Éden, cette ferme réunit ses membres autour du travail agricole afin de parvenir à l'autosuffisance et à une égalité entre les individus. Cette communauté construite à West Roxbury au Massachusetts est visitée par les membres du *Transcendental Club*, dont Henry David Thoreau. Cherchant à « servir de médiateur entre l'intimité rurale du passé et le cosmos urbain étranger du futur » (White, 1998, p. 79)¹⁶, les membres de la communauté misent particulièrement sur la communion avec la nature, humaine ou autre :

[...] la nature humaine a été déformée par l'imposition des institutions contre nature de la civilisation. La solution au problème de telles institutions est de

¹⁶ Ma traduction. « to mediate between the intimate rural nature of the past and the alien urban cosmos of the future. »

redécouvrir les traits de la nature humaine, qui se trouvent dans un état précivil de nature. (Newman, 2003, p. 530)¹⁷.

Plus qu'une simple amélioration politique et économique des institutions états-uniennes, les transcendentalistes et les Brook Farmers avaient pour but de refonder les valeurs morales et spirituelles de la nation naissante. Pour ce faire, ils valorisaient le développement autant spirituel et philosophique de leurs concitoyens et concitoyennes que le développement de leurs compétences pratiques. Misant ainsi sur une personne complète, unifiée, « [l'] un des principaux objectifs de Brook Farm à ses débuts était l'intégration du travail manuel et intellectuel, une mystique du "retour à la terre" qui a souvent caractérisé les mouvements de réforme des sociétés industrielles. » (Stoehr, 1978, p. 91)¹⁸. Bien que ces idéaux correspondent à ce que recherchait Thoreau, son intérêt pour Brook Farm fut de courte durée ; en effet, il trouvait leurs démarches trop superficielles en ce qu'elles encourageaient un idéalisme et un intellectualisme désincarnés. Dans un certain sens, la critique de Thoreau à l'égard de Brook Farm n'était pas sans fondement. Dans son commentaire à propos de l'expérience de Nathaniel Hawthorne à Brook Farm, Craig White associe les fermiers de ce regroupement utopique à une tendance de « Renaissance américaine » s'émerveillant à l'observation du ciel. White note à cet effet que la communauté adoptait l'idée selon laquelle « l'histoire de la terre et du ciel est fondée sur l'imitation de l'ordre du cosmos par une communauté. » (White, 1998, p. 79)¹⁹. C'est justement cet idéalisme qui finit par lasser Thoreau. Un incendie mit fin à la communauté de Brook Farm en 1847 et, faute de budget, elle ne se reforma pas.

¹⁷ Ma traduction. « [...] human nature has been deformed by the imposition of the unnatural institutions of civilization. The solution to the problem of such institutions is to rediscover the lineaments of human nature, which are located in a precivil state of nature. »

¹⁸ Ma traduction. « One of the chief aims of Brook Farm in its earliest stages was the integration of manual and intellectual labor, a "back to the land" mystique that has often characterized the reform movements of industrial societies. »

¹⁹ Ma traduction. « history of earth and sky is premised on a community's imitation of the order of the cosmos. »

Pourtant, Thoreau n'écarte pas totalement ses expériences de Brook Farm et garde notamment l'influence qu'y a eue le philosophe socialiste français Charles Fourier (Newman, 2003). Dans son *Traité de l'association domestique-agricole*, paru en 1822, Fourier défend l'idée de la construction de « phalanstères », bâtiments communautaires et autosuffisants faisant prévaloir l'agriculture, afin de vivre « le passage de la civilisation à l'harmonie, via une période de transition qu'il nomme le “garantisme” » (Letonturier, 2013, p. 77). Thoreau et Fourier visent tous les deux une harmonie sociale, respectueuse de la diversité des individus et valorisant l'apport de la nature. Évidemment, plusieurs distinctions seraient à faire entre la pensée de Fourier et celle de Thoreau, par exemple, le sens du devoir, l'importance accordée à la loi et le rôle de la nature dans l'accomplissement humain. Ainsi, Fourier élabore « un plan pour une société communautaire qui fonctionne sans devoir ni loi » alors que Thoreau conçoit plutôt « une société où le devoir et la loi viennent de chaque individu » (Butler, 2003, p. 91)²⁰. Ces idées s'apparentent au *self-made man* d'Emerson. En effet, Thoreau croit que les principes des individus sont valables et leur permettent d'avancer de manière autonome dans la route vers la démocratie.

En ce qui a trait à la nature, les pensées de Thoreau et de Fourier sont véritablement distinctes. Chez Fourier, la nature est au service de l'être humain travaillant à améliorer la société dans laquelle il vit, aspirant à s'améliorer après avoir trouvé une vie harmonieuse : « Alors nos milliers d'insectes et reptiles malfaisants, monstres marins, bêtes féroces, etc. seront remplacés et détruits par des espèces utiles à l'homme, des serviteurs dociles et productifs » (Fourier, 1967, p. 395). Pour Thoreau, cette nature catalyse plutôt un apprentissage : « La terre n'est pas un simple fragment d'histoire morte, des strates s'empilant comme les feuilles d'un livre, pour que les géologues et les archéologues surtout l'étudient, mais une poésie vivante comme les

²⁰ Ma traduction. « a plan for communal society that functions without duty or law » ; « a society were duty and law comes within each individual »

feuilles d'un arbre qui précèdent les fleurs et les fruits [...] » (W312). Sur cette question spécifique, Ralph Waldo Emerson accorde lui aussi une grande importance au rôle de la nature. Dans son essai « Nature » (1836), où il pose les bases de la pensée transcendentaliste, la nature est représentée comme une entité divine disponible pour les mains créatrices de l'être humain : « Nous pénétrons corporellement cette beauté incroyable ; nous plaçons nos mains dans cet élément peint ; nos yeux sont baignés de ces lumières et de ces formes. » (Emerson, 1883, tome II, p. 166-167)²¹. La pensée humaine découvre la beauté de la nature, qu'elle cherche à reproduire dans la peinture, dans la sculpture et dans d'autres formes d'arts. L'humain change également par les relations diverses qu'il entretient avec la nature. Thoreau s'installe alors à Walden pour y mener son propre projet afin de parvenir à un « état précivil de nature ». En célébrant cette nature, il va explorer l'esthétique de ce qui allait devenir, en partie grâce à lui, le genre littéraire du *nature writing*.

1.2 La vision idéalisée du *nature writing*

Au cœur du *nature writing* se trouve la nature, l'être humain et la relation qui les tient ensemble. Évoluant en même temps que le transcendentalisme américain et le développement naissant de la pensée environnementale, le *nature writing* présente la nature comme l'agent et le lieu d'émergence de réflexions existentielles et philosophiques. Permettant de rendre l'expérience concrète, géographique et physique des grands territoires américains sous forme poétique, le *nature writing* occupe une place importante dans la littérature. Il mélange le mystère des espaces non habités et les idéaux de la colonisation. La conception du monde construite par le puritanisme se confronte à une vision tout à fait différente du *wilderness* : « les Puritains opposaient le “jardin clos” de leur colonie — pensé en écho à l'enclos du Seigneur qu'est l'église

²¹ Ma traduction. « We penetrate bodily this incredible beauty; we dip our hands in this painted element; our eyes are bathed in these lights and forms. »

— à l'espace ouvert du “lieu des bêtes sauvages” » (Amfreville, Cazé, Fabre, 2010, p. 33-34). Ce genre emblématique de la littérature américaine connaît au 19^e siècle un moment de consolidation et de légitimation, notamment sous la plume de Thoreau, mais aussi sous celle de Susan Fenimore Cooper (*Rural Hours* 1850) ou John Burroughs (*Birds and Poets* 1877). Dans son étude sur le genre, Pierre Monette fait justement remarquer qu'à cette époque « [l]es paysages n'étaient plus seulement de beaux décors à décrire ; ils posaient des questions sur la place de l'homme dans l'univers. » (2005, p. 26). Dans une perspective de découverte et d'exploration de l'Amérique, « [f]aire l'expérience du Nouveau Monde, c'était être confronté à l'omniprésence d'une nature plus grande, plus forte que nature » (Monette, 2005, p. 26). Le *nature writing* se définit par une sensibilité de l'écrivain à l'égard de son environnement naturel, au *wilderness* (qu'on pourrait traduire par *vie sauvage*). Bien que le genre soit extrêmement diversifié et qu'il se soit considérablement transformé au fil du temps, les œuvres de *nature writing* sont souvent des témoignages documentaires et personnels d'explorations ou d'observations naturelles.

De manière générale, le *nature writing* cherche à mettre en mots des expériences avec la nature sauvage. Ce genre a tout de même une portée sociale. Dans son essai *Nature's Economy. The Roots of Ecology*, Donald Worster examine l'apparition de l'essai naturaliste au 19^e siècle, qui aide à comprendre le rôle de la littérature à travers ces observations plus scientifiques, géographiques ou botaniques. Worster conçoit l'essai naturaliste comme

une alternative à cette science froide — non pas par un repli dans un dogmatisme inexploré, mais en rendant à l'investigation scientifique une partie de la chaleur, de l'étendue et de la piété qui y avaient été infusées par le défunt pasteur-naturaliste. (1977, p. 16-17)²²

²² Ma traduction. « an alternative to this cold science - not by a retreat into unexamined dogmatism, but by restoring to scientific inquiry some of the warmth, breadth, and piety which had been infused into it by the departed parson-naturalist. »

Cette « chaleur » s'obtient par la présentation d'une pensée subjective, qui serait complémentaire à l'autonomie individuelle louée par Emerson dans la mesure où il est question des croyances qui accompagnent les expériences individuelles. Le témoignage de l'expérience avec la nature donne souvent lieu à des épiphanies, qu'elles soient scientifiques ou poétiques, marquées par une intense spiritualité et un désir d'« authenticité »²³.

À cet égard, l'essai transcendantaliste « Nature » de Ralph Waldo Emerson (1836) joue un rôle clé dans le développement du *nature writing*. En injectant une dimension spirituelle à ce genre littéraire grandement influencé par le romantisme anglais (Harvey, 2013 ; Townsend, 2016), Emerson considère la nature « dans le cadre d'une enquête intellectuelle dynamique plus large, une recherche qui est passée au niveau supérieur avant de se cristalliser en système ou en dogme. » (Harvey, 2013, p. 121)²⁴. Cela permet au *nature writing* de se développer. Granger et Pughe notent à cet effet :

[Les] modes traditionnels de l'évocation de la nature, tels la pastorale et la personnification (prosopée, *pathetic fallacy*), sont révélateurs des idées que les hommes se font de la nature ; de ce fait, et au moins depuis la période romantique, ces modes jouent un rôle ambigu dans l'esthétique littéraire. Tout retour à la nature, toute identification avec elle revient en quelque sorte à un acte d'acculturation ou d'exploitation métaphorique qui rappelle les polarités entre nature et culture, ou animal et homme, sur lesquelles se fondent les civilisations modernes. Peut-on écrire la nature sans en même temps inscrire en creux la domination humaine qui s'exerce sur elle ? Cette

²³ Le terme « authenticité » pose cependant un problème dans la manière avec laquelle l'utilisent les transcendantalistes américains. En effet, il s'agit d'une vision particulière de l'expérience individuelle comme le soulignent Marc Amfreville, Antoine Cazé et Claire Fabre dans *Histoire de la littérature américaine* : « La perception renouvelée de cette nature principielle — à travers un œil “transparent”, lavé des impuretés morales de ces formes de corruption modernes que sont le conformisme et le matérialisme — est la condition de la démocratie. » (2010, p. 61). La tension entre l'objectivité et la subjectivité de l'expérience se remarque par l'utilisation du mot « authenticité », une « vérité » soutenue par une forte vision idéalisée du monde.

²⁴ Ma traduction. « as a part of a larger dynamic intellectual inquiry, one that leaped to the next ascending tier before hardening into system or dogma. »

question est au cœur du *nature writing essay*, écriture hybride entre histoire naturelle, autobiographie, philosophie et fiction et qui, aux États-Unis, a évolué pour donner naissance à un genre à part entière. (Granger, Pughe, 2005, p. 4)

Entre les mains des États-Uniens, le romantisme s'exprime différemment des romantismes européens. Sandra Laugier le résume bien sous l'appellation de « romantisme de la démocratie ». La formule résume éloquemment la relation entre la littérature, la philosophie et le contexte sociopolitique du moment. Ce courant consiste en « la réappropriation du monde ordinaire par l'expression individuelle. » (Laugier, 2014, p. 83). La liberté américaine est conditionnée par ce territoire rêvé : « [...] dans le romantisme politique qui a ainsi trouvé une nouvelle forme dans les luttes écologistes, et dans l'idée du "global", d'une terre démocratisée définie par son occupation — y compris sous forme mobile, de circulation. » (Laugier, 2014, p. 91). Nous avons vu avec le pragmatisme américain que l'art du discours prenait une part importante dans le développement d'une démocratie aux États-Unis. En lien avec le pragmatisme, Laugier écrit : « Il y a dans la *voix* l'idée de *claim*, de revendication : la voix individuelle ré-clame une validité universelle et y cherche sa juste tonalité. » (2014, p. 83). Des circulations d'idées, des déplacements sur le territoire immense qu'est l'Amérique, des mélanges d'influences ancestrales et nouvelles, des amalgames de croyances spirituelles : tout cela, et plus encore, traverse le romantisme américain, le *nature writing* naissant, et une œuvre phare de l'époque, *Walden*.

Par le biais du *nature writing*, Thoreau fait rayonner cette appartenance et cette fierté nationale par le contact avec la nature et avec le territoire. Il le fera, par exemple, en encourageant une éducation autodidacte faite « sous les cieux de Concord » (W116) plutôt que dans les institutions. Cette inspiration est encore très actuelle : le lieu où se tenait la cabane de Thoreau est préservé et l'habitation, reconstruite à des fins de mémoire et de tourisme (figure 1, annexe). Je reviendrai à *Walden* dans le chapitre

suisant, mais d'abord, je souhaite examiner comment certains enjeux centraux du développement social, culturel et philosophique américain au 19^e siècle se trouvent mobilisés de l'autre côté de la frontière et dans une autre langue au Canada français.

1.3 Manifestations de l'utopie au Canada français

L'intellectuel et écrivain Antoine Gérin-Lajoie est reconnu, entre autres, pour ses romans *Jean Rivard, le défricheur* (1862), suivi de *Jean Rivard, économiste* (1864), pour sa chanson « Un Canadien errant » (1842), ainsi que pour sa pièce de théâtre aux saveurs patriotiques *Le Jeune Latour* (1844). Jeune homme dans la vingtaine, il adopte une carrière d'homme de loi en tant que fonctionnaire et bibliothécaire parlementaire. C'est pour lui une façon de donner accès à la population aux connaissances requises pour former des citoyens avertis (Dionne, 1978). En tant qu'annexionniste, Gérin-Lajoie est fortement influencé par la culture américaine. Il fait deux voyages aux États-Unis en 1844 et en 1852 pour y étudier le fonctionnement des institutions présentes. À ce sujet, Robert Major suggère d'ailleurs une interprétation particulièrement évocatrice du rapport entre Gérin-Lajoie et les penseurs américains de l'époque. Dans son essai *Jean Rivard ou L'Art de réussir. Idéologies et utopie dans l'œuvre d'Antoine Gérin-Lajoie*, Major propose que Gérin-Lajoie aurait été très inspiré par Emerson lors de ses déplacements aux États-Unis. Il est également possible que Gérin-Lajoie ait assisté à une conférence de cet important penseur américain sur le sol québécois :

Peut-on imaginer qu'un intellectuel québécois, en voyage d'études, bénéficiant de loisirs, avide de perfectionner son anglais, curieux de la vie intellectuelle bostonnaise, conférencier lui-même et organisateur de conférences à l'Institut canadien quelques années auparavant, ait pu rester indifférent à un tel phénomène ? Il est tout à fait vraisemblable de supposer le contraire : Gérin-Lajoie s'est précipité pour entendre Emerson. (Major, 1991, p. 302).

Dans tous les cas, malgré l'absence de références directes à Emerson, il est raisonnable de penser que Gérin-Lajoie — dont les écrits regorgent de références à peine voilées à la pensée américaine naissante — connaissait le travail du grand intellectuel américain.

Déjà très tôt, dans son parcours académique, la vision du monde de Gérin-Lajoie est influencée par les États-Unis. Lors de ses études au collège de Nicolet, il reçoit les enseignements de l'historien et abbé Jean-Baptiste-Antoine Ferland, auteur de plusieurs ouvrages sur l'histoire du Canada. Ce dernier encourage fortement l'apprentissage de l'anglais à ses collégiens. Dans son *Cours d'histoire du Canada*, l'abbé Ferland s'intéresse à la « mentalité américaine » (Major, 1991, p. 33), surtout pour ce qui a trait à la Nouvelle-Angleterre. C'est avec une certaine fierté que l'abbé Ferland parlera du collège de Québec, « bâti [...] un an avant celui de Harvard, près de Boston, qui ne fut commencé qu'en 1638. » (1929, p. 208). Il soulignera en note en bas de page que le premier professeur engagé à Harvard avait suivi sa formation d'enseignement chez les Jésuites, formation semblable donc à celle des professeurs du collège de Québec. Faisant souvent des liens entre le Québec et la Nouvelle-Angleterre, l'abbé Ferland mettra entre autres en relation la façon d'être des Canadiens français et des États-Uniens en montrant qu'ils ont plus en commun qu'il n'y paraît :

[...] le véritable Yankee, avec ses formes longues et minces, sa figure pâle et sa poitrine étroite, ne ressemble plus aujourd'hui à l'Anglais pesant, robuste et rubicond. [...] Beaucoup de familles canadiennes de nos jours comptent ainsi, parmi leurs ancêtres, des individus nés et en partie élevés dans la Nouvelle-Angleterre. (Ferland, 1929, p. 187)

On peut certainement douter de la justesse et de la pertinence de cet argument physiognomique. Il n'en demeure pas moins que les histoires du Canada français et de la Nouvelle-Angleterre s'entremêlent, formant pour Gérin-Lajoie une source d'inspiration.

Tout en poursuivant ses études avec l'abbé Ferland, Gérin-Lajoie forme le 24 novembre 1842 ce qu'il appellera l'Académie, une organisation littéraire composée des élites du collège de Nicolet, afin d'« accoutumer les élèves qui en faisaient partie à parler en public » et à avoir « des connaissances en tous genres, surtout en histoire et en littérature » (cité dans L. Gérin, 1925, p. 20). L'abbé Ferland aide cette communauté de jeunes intellectuels en faisant aménager un espace extérieur où se déroulent les réunions de l'Académie, lieu qui était auparavant une « forêt sauvage » (Douville, 1903, p. 301). Non sans rappeler l'univers fictionnel de *Jean Rivard*, que j'examinerai au chapitre trois, l'abbé Ferland s'investit lui-même dans la création de ce jardin académique comme le relate l'abbé Douville dans son essai sur l'histoire du collège de Nicolet : « Armé d'une hache et d'une bêche, il passait ses récréations à ce travail pénible, jusqu'à ce qu'il eût réussi à faire un chemin passable et à établir, dans une clairière, l'enceinte qu'il destinait à la société littéraire. » (1903, p. 302). L'Académie restera active pendant de nombreuses années.

Après ses études, Gérin-Lajoie participa à la fondation de l'Institut canadien de Montréal, dont l'héritage sera plus important que celui de l'Académie du collège de Nicolet. Fondé le 17 décembre 1844, l'Institut canadien fut créé dans le but de contrer l'ultramontanisme, c'est-à-dire « une doctrine politico-religieuse, élaborée en partie [...] par des penseurs cléricaux acquis à l'idéal d'une société où la suprématie du pouvoir religieux sur le pouvoir civil devrait être assurée à tous les niveaux. » (Fahmy-Eid, 1975, p. 51). Dans son ouvrage *L'image des États-Unis dans la littérature québécoise*, Guildo Rousseau présente l'image d'un idéal social canadien-français, nourri au rêve américain. Rousseau évoque « la quête nostalgique d'une "France américaine" héroïque, glorieuse et édénique, vaincue par la fatalité de l'histoire, ou se dessinant dans la promesse non moins mythique d'un continent doué d'une forme et d'un contenu français. » (1981, p. 11). Alimentée par « la terre de la Liberté » (Rousseau, 1981, p. 54) que représentent les États-Unis, la jeunesse

intellectuelle canadienne-française se construit un lieu de discussions et une bibliothèque qui permettront la diffusion de ses idées qui se distinguent des regroupements littéraires britanniques existants :

Notre but, à nous, n'est pas de former comme eux quatre ou cinq institutions publiques, distinctes et séparées. Non, notre dessein avoué, en fondant l'Institut Canadien, a été de faire une institution pour toutes les classes de la société ; nous avons voulu essayer d'effacer autant que possible les distinctions que l'on imagine entre les diverses occupations de la vie. (Gérin-Lajoie, p. 1-2)

Dans cette continuité, Gérin-Lajoie a écrit *Catéchisme politique ; ou éléments du droit public et constitutionnel du Canada, mis à la portée du peuple* (1851) où il fait un survol de l'histoire politique du Canada français pour inciter les gens à mieux endosser leur rôle de citoyen. Cependant, bien que de multiples associations philosophiques et littéraires similaires prirent le relais au Canada français et même aux États-Unis dans la continuité de celles qui existent en Europe, comme le souligne Daniel Gauvin « il ne faut pas [en] exagérer l'importance [...] comme canaux de diffusion des connaissances puisqu'elles s'adressaient à un public déjà instruit, donc à une mince fraction de la population. » (1986, p. 13).

Le journaliste Étienne Parent (1802-1874), homme important dans le processus d'affirmation de la culture et de la politique canadienne-française (Major, 1991), joue également un rôle clé dans le développement philosophique et identitaire de Gérin-Lajoie. Parent est d'ailleurs le beau-père de Gérin-Lajoie et participe notamment aux activités de l'Institut canadien de Montréal. Les conférences qu'y donne Parent se tournent régulièrement vers l'« exemple américain », c'est-à-dire en affirmant, comme le résume Major, qu'il faut « suivre l'exemple des Anglo-Saxons et, en particulier, de la branche américaine de cette race, seul modèle pour un peuple soucieux de son avenir. » (1991, p. 37 ; 38). Parent encourage à son tour une vision industrielle du commerce axée vers le progrès, possible par un plus grand accès à l'éducation pour la

population canadienne-française. En écho à l'idéologie du travail que revendique le personnage de Jean Rivard, le journaliste affirme :

Honneur à tous les travailleurs, car chacun peut revendiquer sa part dans ces magnifiques travaux. Il en revient une part, une bonne part à l'artisan ingénieux qui sait introduire dans son métier quelque procédé économique ou perfectionné ; au chef d'industrie qui dote son pays de fabriques utiles ; au négociant qui ouvre de nouveaux débouchés aux productions du sol natal, ou établit des relations de commerce avantageuses avec d'autres contrées ; enfin le simple père de famille qui, avec son humble métier ou son petit patrimoine, sait à force de travail, d'économie et de bonne conduite, bien élever ses enfants, en faire des citoyens utiles : tous peuvent se dire : j'ai contribué pour ma part à ces grandes œuvres de l'intelligence. (1850, p. 55)

J'évoquerai dans le troisième chapitre des indications plus explicites de l'idéologie du travail développée dans *Jean Rivard* ; mais je porte ici une attention particulière à l'idéal de collectivité que certains penseurs imposaient comme condition à la réalisation d'une société canadienne-française forte.

Que ce soit par l'abbé Ferland, par l'Institut canadien de Montréal (qui comptait de nombreux intellectuels intéressés par les États-Unis) ou par Étienne Parent, l'épopée de Jean Rivard fait ressortir des influences américaines. À l'intérieur des romans de Gérin-Lajoie, on retrouve aussi de nombreuses références à des emblèmes des États-Unis réinvestis dans un imaginaire fièrement canadien-français. Une de ces figures, qui mérite un examen plus soutenu, est celle du politicien romain, consul et deux fois dictateur, Lucius Quinctius Cincinnatus (519 av. J.-C.-430 av. J.-C.) En effet, Cincinnatus a non seulement été important dans l'histoire de l'Amérique naissante (Osman, 2015), mais il a également motivé la création de *Jean Rivard* par Antoine Gérin-Lajoie. À ce sujet, l'abbé Casgrain revient sur les *Mémoires* de Gérin-Lajoie qui répertorient les notes de l'auteur :

N'ayant pu réaliser dans sa vie cet éternel rêve de Cincinnatus à la charrue, dont l'image séduisante fuyait toujours devant lui comme le mirage du désert, il a fallu l'incarner dans une œuvre de prédilection, la revêtir d'une forme tangible dont l'apparition fût une jouissance pour lui-même et un encouragement pour les plus vaillants de ses compatriotes, les défricheurs des bois. (1885, p. 56)

Gérin-Lajoie en vient donc à réunir divers univers pour renforcer les valeurs agriculturistes de la société canadienne-française.

Il est important de noter que la référence à Cincinnatus n'est pas unique à Gérin-Lajoie : l'habitant canadien-français s'associe, dans l'histoire, à cet homme politique romain qui quitte son existence campagnarde pour diriger les guerres romaines. Après ce devoir fait envers sa nation, Cincinnatus retourne travailler sur ses terres. Dans son essai *Du Canada au Québec. Généalogie d'une histoire*, Heinz Weinmann parle en effet de cette influence sur le Canada français, en l'associant à ce qu'il appelle « un hybride fermier — guerrier » (1987, p. 267), c'est-à-dire en liant le soldat se démenant entre autres sur les plaines d'Abraham et le paysan traditionnel attaché à ses terres. Nous pouvons notamment le remarquer dans le roman *Les Anciens Canadiens* (1863) de Philippe Aubert de Gaspé : « Nos habitants, autres Cincinnatus, comme dit mon oncle Raoul, ont échangé le mousquet pour la charrue. » (1970, p. 265). Weinmann désigne cette figure, ni plus ni moins, de « Cincinnatus canadien ». Il écrit au sujet de cette figure (sans doute mythifiée et surdimensionnée) : « [l']écho de son mousquet, qui s'est tu avec le Régime français, ne traverse pas le “mur du son” de la Défaite. Si bien que le Canadien français, [...] coupé des bruits de son propre passé, a oublié qu'il a déjà été ce guerrier redoutable qui fit trembler l'Amérique du Nord. » (1987, p. 270)²⁵. Comme je le montrerai dans le chapitre 3, cette existence à mi-chemin entre

²⁵ Dans un article sur la dictature en Europe, François de Saint-Bonnet formule quelques réflexions spécifiques par rapport à l'influence de Cincinnatus sur la pensée politique à l'époque moderne. Pour être clair, Saint-Bonnet n'aborde ni *Jean Rivard* ni les États-Unis ; par ailleurs, l'imaginaire politique qui se dégage dans *Jean Rivard* ne s'apparente pas à celui d'une dictature. Cependant, l'utopie qu' imagine Gérin-Lajoie repose sur un équilibre et un ordre social qui résonnent avec certains propos de Saint-Bonnet. Plus particulièrement, le passage que vit Cincinnatus du statut de paysan à celui de

le travail champêtre et le travail politique est une clé pour comprendre le développement de Jean Rivard et la version très particulière de l'utopie qui se dégage dans ce roman. Dans l'immédiat, je note cependant que ce type d'existence lie non seulement Cincinnatus au personnage de Jean Rivard, mais qu'elle est régulièrement associée à la gouverne de George Washington, premier président des États-Unis dont l'objectif principal est d'agir pour la liberté du pays plutôt que pour le dominer (Osman, 2015). Plus particulièrement, c'est à la fin de sa vie politique que Washington adopte un comportement qui ressemble le plus à celui du politicien romain : « Comme le célèbre général romain Cincinnatus, Washington se retira de la vie publique à la tranquillité de sa ferme, pour la quitter le moment où “il a jugé nécessaire de servir son pays.” » (Osman, 2015, p. 422)²⁶. À cet égard, bien que Cincinnatus mette de côté sa charrue pour s'investir dans la politique romaine, une fois son devoir accompli (c'est-à-dire après avoir rétabli la paix à Rome), il retourne à sa vie paysanne. Ce geste inusité (il aurait pu se prélasser dans une vie luxueuse à Rome) lui assure un statut légendaire. C'est ce que Weinmann indique comme étant le phénomène du « guerrier-farmer »

politicien correspond parfaitement à l'évolution du personnage de Jean Rivard, tel que l'a bien vu l'abbé Casgrain. L'engagement politique de Cincinnatus vise « la capacité *collective* à la vertu » (Saint-Bonnet, 2015, p. 62) ; elle vise à atteindre le respect des lois dictant un idéal social et politique. Nicolas Machiavel éclaira le rôle de Cincinnatus dans cet équilibre de société en disant que « la “rémunération” du “pauvre” n'est pas dans la richesse matérielle, mais dans l'honneur et la gloire symbolique du guerrier. » (Saint-Bonnet, 2015, p. 62). Cela revient à la forte idéologie du travail que j'ai évoquée un peu plus haut qui donne aux romans de Gérin-Lajoie un caractère épique permettant de présenter Jean Rivard comme un guerrier et un politicien. D'ailleurs, Saint-Bonnet relève un résumé de la vie de Cincinnatus dans *L'histoire romaine* de Tite-Live qui éclaire justement, d'après moi, certains rapports entre le patricien romain et l'habitant canadien-français représenté par Jean Rivard :

Tite-Live [...] écrit que l'« unique espoir du peuple romain, Lucius Quinctius Cincinnatus, cultivait [...] un champ de quatre arpents [...]. C'est là que les députés le trouvèrent, creusant un fossé, selon les uns, et appuyé sur sa bêche, selon d'autres, derrière sa charrue ; mais, ce qui est certain, occupé d'un travail champêtre. Après des salutations réciproques, ils le prièrent, en faisant des vœux pour sa prospérité, et pour celle de la république, de revêtir sa toge, et d'écouter les instructions du Sénat. Surpris, il demande plusieurs fois si quelque malheur est arrivé, et ordonne à Racilia, son épouse, d'aller aussitôt chercher sa toge dans sa chaumière. L'ayant revêtue, il s'approche après avoir essuyé la poussière et la sueur de son front ; les députés le saluent dictateur, le félicitent, le pressent de se rendre à la ville, et lui exposent la terreur qui règne dans l'armée. » (2015, p. 48-49).

²⁶ Ma traduction. « Like the famous Roman general Cincinnatus, Washington retired from public life to the peace of his farm, only to leave it the moment “he found it necessary to serve his country”. »

(1987, p. 268-269). Fait intéressant, et j'y reviendrai : le personnage de Jean Rivard retourne lui aussi à sa ferme après ses activités politiques.

Enfin, la détermination et l'autodidactisme, au centre de l'idéal américain du 19^e siècle, s'avèrent également importants pour Gérin-Lajoie. Le *self-reliance* d'Emerson et la pensée patricienne de Cincinnatus mettent de l'avant la liberté afin de faire rayonner l'autonomie individuelle et l'idée de se construire à partir de peu. L'idée du *self-made man* projette l'image de travailleurs comme fondateurs des villes, plutôt que d'encourager uniquement les progrès industriels et mécaniques. De plus, travailler à la sueur de son front est plus vertueux que l'unique travail intellectuel dans le contexte qu'est le 19^e siècle.

1.4 La vision idéalisée de la littérature du terroir

Dans *Le Roman de la terre au Québec*, Mireille Servais-Maquoi définit la littérature du terroir comme un genre patriotique qui fait l'éloge des traditions et des valeurs canadiennes-françaises par l'intermédiaire d'un imaginaire puissant du sol : « La terre n'est pas seulement le berceau de la survivance nationale. [...] [E]lle procure le bonheur inaltérable d'une paisible existence agreste, sur le plan individuel, familial, collectif. » (1974, p. 36). L'exode des Canadiens français vers les États-Unis ayant commencé, il fallait trouver un moyen de rendre l'existence de cette population attrayante et ainsi renforcer la fierté littéraire et identitaire. Yolande Lavoie fait état de cette situation sociale dans son ouvrage *L'émigration des Québécois aux États-Unis de 1840 à 1930* :

la frontière entre l'Amérique du Nord britannique et les États-Unis d'Amérique n'a pas fait obstacle à la libre circulation des personnes à l'intérieur du continent nord-américain. Le développement de l'industrialisation s'étant effectué au sud du 45^e parallèle, en Nouvelle-Angleterre, des centaines de milliers de travailleurs du monde atlantique

devaient y converger, tantôt seuls, tantôt par grappes familiales, attirés par la prospérité des centres manufacturiers. (1981, p. 13)

La forte émigration des Canadiens français encourage la recherche d'une littérature soutenant la fierté du mode de vie canadien-français. Tangant entre une culture populaire et un enseignement à l'européenne, les Canadiens français doivent se trouver un point d'ancrage. Maurice Lemire affirme en ce sens :

La volonté de renouer avec la réalité canadienne est donc limitée tant au niveau de l'intention que de l'exécution et nos écrivains, tout en se livrant à l'écriture, ne font que remplacer à leur insu une forme de stylisation par une autre. Certes, l'on voudrait fournir au peuple un miroir dans lequel il put se reconnaître, mais dans un miroir qui ne retienne que les aspects avantageux. Formés à la rhétorique des collèges classiques, les lettrés québécois ont appris que l'œuvre d'art imite la nature, mais pas n'importe quelle nature, la belle nature, celle dans laquelle convergent le vrai, le bon et le beau. (Lemire, 1982, p. 183)

Cette représentation magnifiée de la nature qu'adopte la littérature du terroir s'apparente à une esthétique souvent proche de l'utopie. Lucie Robert apporte une spécification intéressante au sujet de la dissolution de l'utopie ultramontaine, en parlant d'univers miniaturistes dans les utopies créées par les auteurs :

Il y a là une construction qui apparente certaines zones de la cartographie romanesque à un Paradis terrestre ou à une Terre promise, que l'éloignement voire l'isolement protégerait de la corruption et de la dégradation propres au monde contemporain. (2018, p. 51)

En effet, le terroir se distingue par la construction littéraire d'une société canadienne-française agriculturiste idéale. À l'opposé de la ville industrielle, qui apparaît comme un milieu de la déchéance et du dépérissement, la campagne dicte des valeurs nobles pour les âmes qui y habitent. Dans la littérature canadienne-française, on compte plusieurs œuvres qui suivent le caractère « utopique » du terroir — autres que *Jean Rivard* — notamment : *Charles Guérin* de Pierre-Joseph-Olivier Chauveau et *La terre paternelle* de Patrice Lacombe, écrits tous les deux en 1846, et la nouvelle « Robert

Lozé» d'Errol Bouchette, parue en 1903. Par la «profonde rêverie» des auteurs (Falardeau, 1967, p. 11), nous voyons une série de mêmes tropes se reproduire d'un récit à l'autre : une ville remplie de péchés et la campagne qui ramène les personnages au bonheur de la famille, du travail de la terre et de la fierté canadienne-française.

Dans son essai *Ouvrir le livre*, Laurent Mailhot indique certaines difficultés des bibliothèques imaginaires dans la littérature du terroir : « Avec les romans du terroir et les romans patriotiques, le livre fictif est soit un ornement, une tapisserie, un mur plus ou moins épais, soit, au contraire, une voix errante, mal située, évanescence. » (1992, p. 34-35). Cela fait en sorte de semer un trouble dans la création de personnages canadiens-français : « [...] le héros rural canadien-français ne peut pas, ne doit pas choisir : il est à la fois adapté et insatisfait, habile et naïf, un peu protestant et ultracatholique, flegmatique et passionné, pragmatique et idéaliste, vrai colon et pseudo-chevalier. » (Mailhot, 1992, p. 35). La littérature doit alors se créer des héros qui passent par le genre romanesque, populaire à cette époque pour ses tendances plus démocratiques, et qui se distingue de la culture européenne, se pliant à la « tentation épique » (Marcotte, 1994, p. 36). Mélangés à cette touche héroïque, les paysages enchanteurs du Canada français offrent des oasis de liberté caractéristiques des grands espaces américains et opposés à la saleté des villes industrielles. De plus, le contact avec la nature met les traditions canadiennes-françaises au diapason avec les rythmes telluriques.

Maurice Lemire rapproche également la littérature du terroir d'une esthétique héroïque : « [...] le mythe de la terre promise présente un homme, en général jeune, qui quitte la patrie pour aller tenter sa fortune ailleurs. Il participe de deux grands mythes, celui de la terre promise et l'autre, non moins important, de la quête. » (1993, p. 58). En plus de la mise en place des péripéties du héros, le territoire joue aussi un rôle très important dans le processus de création littéraire du terroir :

[...] dans l'imagination des écrivains canadiens, l'espace s'organise [...] en fonction du mouvement. Celui de la perfection se désigne, dans la plupart des récits, par la stabilité : la terre paternelle, la terre familiale ou le foyer conjugal. L'autre, celui du mouvement, ce sont les Pays d'en haut, les États-Unis, la Californie en particulier et la ville en général. (Lemire, 1993, p. 58-59)

La ville a son attrait, mais elle ne saurait remplacer les vertus campagnardes.

Si le désir de partir est très fort dans la littérature canadienne-française, la réussite de ses héros s'explique donc par son déplacement géographique, faisant naître un succès associé au mythe de la découverte de l'Amérique. Suivant cette idée, Jean-Charles Falardeau donne comme exemple *Jean Rivard* et *Charles Gérin* qui ne peuvent pas réussir dans leur milieu originel : ils sont contraints de bouger pour pouvoir succéder. Falardeau écrit :

Ce sentiment de l'impossibilité du succès sur place, sentiment négatif, a donc une contrepartie positive : c'est que le succès ou la consécration du succès ne peut avoir lieu qu'à l'étranger, tout au moins, en dehors de son milieu immédiat. Le héros du roman doit, pour réussir, reculer d'où il est parti pour se diriger ailleurs où tout est à reprendre depuis les débuts. (1967, p. 44)

Dans la littérature canadienne-française, ce succès est agencé au « mythe de la terre neuve » (Falardeau, 1967, p. 44) et à un désir de s'installer en pleine forêt. Dans ce sens, *Jean Rivard* renouvelle l'imaginaire de la colonisation canadienne-française en y puisant son inspiration dans la culture américaine. Sous la forme d'un rêve qui déterminera son avenir, le protagoniste forgera son destin.

Durant la période où paraît *Jean Rivard*, la littérature canadienne-française fait en sorte de s'adresser aux citoyens locaux, mais aussi aux Européens afin de créer des mythes et des stéréotypes reliés à l'Amérique des grandes découvertes et de valoriser la vie de ses habitants. En visant un lectorat européen, le ton documentaire et sociologique prend de l'ampleur dans la représentation des paysages et des mœurs

paysannes. Lorsqu'il est question de la colonisation, le caractère explicatif est particulièrement fort, contrairement aux moments où il est question des techniques agricoles :

La partie du Bas-Canada qu'on appelle les cantons de l'Est et qui s'étend au sud du fleuve Saint-Laurent, depuis la rivière Chaudière jusqu'à la rivière Richelieu, comprenant plus de quatre millions d'acres de terre fertile, est excessivement intéressante, non seulement pour l'économiste, mais aussi pour l'artiste, le poète et le voyageur. Partout la nature s'y montre, sinon aussi sublime, aussi grandiose, du moins presque aussi pittoresque que dans le bas du fleuve et les environs de Québec. (JRD31-32)

Trait typique de la littérature du terroir, il s'agit plutôt de faire état d'une vie simple et merveilleuse des habitants des milieux ruraux. Malgré la présence de statistiques économiques apparaissant sous forme de tableaux dans *Jean Rivard*, le narrateur souhaite éviter d'ennuyer son lecteur avec des détails techniques, préférant développer les magnificences du lieu dans lequel évolue et réussit le protagoniste.

L'appendice qui suit les romans de Gérin-Lajoie dans le *Foyer canadien* de 1864 présente certains défricheurs qui auraient inspiré la création du protagoniste pour en augmenter la crédibilité. En plus de mettre en mots le récit de quelques défricheurs, ce texte commence par une mise en garde particulière afin d'éviter que les lecteurs ne croient que Rivardville existe réellement : « Nous espérons qu'aucun de nos lecteurs ne perdra son temps à chercher sur la carte du pays l'emplacement de Rivardville [...] » (p. 353). Jouant avec la frontière qui existe entre le réalisme et le fictif, bien qu'il s'agisse « d'une peinture aussi vraie que possible de la vie réelle » (Gérin-Lajoie, 1864, p. 353), nous assistons, dans *Jean Rivard*, à la création d'un non-lieu caractéristique du genre utopique. La superposition de lieux existants finit par produire un idéal situé dans les environs indéfinis des Cantons de l'Est, identifiant à la fondation de ce territoire un protagoniste emblématique lui-même construit par l'amoncellement de différentes histoires. À ce sujet, Jean-Philippe Warren rapproche la création du très réel village de

Saint-Zénon-de-Piopolis dans la région de Mégantic, de la très fictive Rivardville, « c'est-à-dire celle d'une ville à la fois bucolique et dynamique, champêtre et civilisée. » (2014, p. 98). La comparaison que fait Warren entre le parcours des habitants de Piopolis et celui de Jean Rivard est, effectivement, tentante. Fondée en 1871 par des zouaves à leur retour d'Italie, Saint-Zénon-de-Piopolis a la vocation de

petit village reculé des Cantons-de-l'Est [était] mis au service de la cause ultramontaine et de symboliser, pendant les premières années au moins de sa fondation, l'avenir rayonnant — florissant ! — réservé aux catholiques canadiens-français en Amérique du Nord. (Warren, 2019, p. 19)

Les zouaves ayant une excellente éducation, leur village fut rapidement doté d'une bibliothèque, et ce, dès 1875, ainsi que de diverses entreprises agricoles. Ce village est aussi symboliquement fort que Rivardville, suivant les mêmes idéaux d'un Canada français catholique à la fois agricole et intellectuel : « les zouaves canadiens devenus paysans ont connu le même triomphe qui fut le leur soldats : celui de la plume aiguisée des publicistes conservateurs du XIXe siècle, jamais celui de la hache ou de la carabine. » (Warren, 2014, p. 104). D'une manière plus concrète encore, il est à noter qu'il existe même une statue de Jean Rivard à Plessisville (figure 2, annexe) pour célébrer ce personnage de la littérature du terroir et son rôle clé dans l'imaginaire idéalisé du Québec.

*

Dans ce premier chapitre, j'ai voulu montrer que l'utopie ne transparait pas uniquement dans *Walden* et dans *Jean Rivard*, mais plutôt qu'elle est un symptôme de ce qui se passe d'un point de vue social et politique à cette époque. Ce survol sociohistorique m'a permis de montrer les influences sociales, littéraires et économiques qui motivent Thoreau et Rivard à vivre en nature. La pensée de Henry David Thoreau est tributaire du mouvement transcendantaliste qui se perpétue au sein

du *Transcendental Club*, mais également des expériences à Brook Farm, des figures émersonniennes de l'*American scholar* et du *self-made man* ainsi que des influences de l'utopiste Charles Fourier. Tel qu'il les présente dans son œuvre phare, *Walden*, ses réflexions participent également à la consolidation du genre littéraire qu'est le *nature writing*. En ressort un « romantisme de la démocratie » qui met l'accent sur l'être humain authentique affairé par sa vie quotidienne et en contact avec la nature. De l'autre côté de la frontière, Antoine Gérin-Lajoie s'investit dans la fondation de l'Académie au collège de Nicolet et de l'Institut canadien de Montréal. Ses idées sont marquées par le travail intellectuel de l'historien et abbé Jean-Baptiste-Antoine Ferland et par celui du journaliste Étienne Parent. La naissance du personnage de Jean Rivard se déroule dans le rêve d'une communauté francophone bénéficiant de la liberté américaine et tributaire, comme ce qui se produit dans l'Amérique naissante, d'un idéal patricien. Par ces allers et retours entre le Canada français et les États-Unis, surtout dans l'exode des Canadiens français vers les manufactures américaines, la littérature du terroir tente de renforcer l'image glorieuse et accueillante du mode de vie canadien-français. *Jean Rivard* participe de cette célébration du monde rural en réaction à l'industrialisation bien que l'on ressente une admiration envers les États-Unis.

Chacun à leur façon, Thoreau et Rivard sont baignés par des représentations utopiques du monde qui cherchent à renforcer l'attachement au territoire et à la société dans laquelle ils habitent. Ces esthétiques transportent le lecteur dans des mondes où cohabitent rêves, poésie, harmonie par l'intermédiaire de la retraite en nature. En ce sens, *Jean Rivard* se termine par le départ du narrateur de Rivardville : « Je serrai une dernière fois la main de mes amis et repris tout rêveur le chemin de la ville. » (JRE417). Cette phrase laisse le lecteur sur une note poétique de rêverie : le narrateur est prêt à retourner en ville après avoir acquis de nouvelles connaissances, en vue — espérons-le — de les appliquer et de fonder une ville à son tour. La conclusion de *Walden* est toute aussi révélatrice d'un idéal social et littéraire : « Je quittai les bois pour une aussi

bonne raison que celle qui m'y avait attiré. Peut-être me sembla-t-il que j'avais plusieurs autres vies à vivre, et que je n'avais plus de temps à consacrer à celle-ci. » (W326). Thoreau invite ainsi ses lecteurs à accomplir leurs propres projets, aussi grands soient-ils. À la manière d'une proposition au lecteur d'écrire sa propre expérience, le journal se termine par : «Le soleil n'est qu'une étoile du matin.» (W336). Avec cette conclusion ouverte, c'est au tour des lecteurs et aux lectrices d'assumer leurs propres pensées et leurs actions.

Et c'est dans cet esprit que j'entame mon second chapitre, afin de présenter la manifestation de l'utopie dans *Walden*.

CHAPITRE II

WALDEN.

L'APPRENTISSAGE DE L'AGRICULTURE ET DE LA DÉMOCRATIE

Voulant se détacher des traditions puritaines qui s'imposaient à l'époque (Bremer, 2013), Thoreau se concentre sur la célébration d'une nature dite « sauvage », mais tout de même marquée par les idéaux industriels qui bercent l'économie états-unienne. Si j'avance que *Walden* est une utopie, Thierry Gillyboeuf, traducteur et critique des œuvres de Thoreau, soutient, quant à lui, qu'il s'agit plutôt d'une « atopie », c'est-à-dire « une projection à l'écart de la topologie commune, éloignée de toute utopie qu'il s'agisse de la Cité Idéale des Puritains ou de la communauté “pantisocratique” de Samuel Taylor Coleridge. » (Thoreau, 2017, p. 15). Dans tous les cas, lorsque Thoreau s'encabane à Walden, non seulement s'éloigne-t-il de certaines manières de faire présentes dans le monde intellectuel de la Nouvelle-Angleterre, mais en plus, il crée un monde qui répond à ses propres règles ; ce faisant, il définit un peu plus la culture américaine, consolidant une vision (et un mythe) de l'autonomie. À cet effet, Thoreau tend à créer des savoirs spécifiquement locaux et adaptés aux pratiques de la Nouvelle-Angleterre. Dans une lettre adressée à son ami Ralph Waldo Emerson, qui effectue un séjour au Royaume-Uni, Thoreau écrit le 12 janvier 1848 :

Il est difficile de croire que l'Angleterre soit aussi proche que vos lettres le laissent penser, et que même ce morceau de papier vient de parcourir tout ce chemin, noirci par la poussière anglaise qui vous faisait hésiter à

l'utiliser, depuis l'Angleterre, qui n'est qu'un pays imaginaire historique pour moi, jusqu'en Amérique, où j'ai planté ma bêche, et sur laquelle nul doute n'est possible. (2010, p. 151)

Par l'intermédiaire de l'écriture, Thoreau reconstitue son expérience concrète aux États-Unis, la documentant dans les 18 chapitres de son journal poético-philosophique, *Walden*.

Dans ce chapitre, je parlerai de l'utopie dans *Walden* à travers les pratiques didactiques, habitationnelles et exploitantes, afin d'examiner les façons par lesquelles s'affirme l'identité américaine ; je voudrais également éclairer les moyens envisagés par Thoreau pour contrer la pauvreté généralisée de la population, et ce, autant d'un point de vue monétaire qu'intellectuel. Nous verrons que la création d'une nouvelle communauté en forêt est optimisée par le contact avec la nature et avec des pratiques plus simples et parfois ancestrales.

En première partie, j'étofferais la question d'utopie pédagogique. Proposant un apprentissage basé sur l'expérience — s'accordant avec les visions transcendantaliste et pragmatique —, Thoreau construit à travers les pages de *Walden* un idéal éducatif applicable, selon lui, non seulement dans les plus grandes métropoles, mais surtout dans les villages. Par l'écoute des sens et de la nature, le philosophe se questionne sur les inégalités sociales et économiques répandues en Nouvelle-Angleterre. Je m'attarderai aussi à une des pratiques intellectuelles significatives de Thoreau, la marche, qui renouvelle les repères spatiaux et réflexifs de l'individu, s'apparentant — non sans hasard — au jardin d'Academos de Platon. En effet, la Grèce antique demeure une grande inspiration pour Thoreau. Surtout alimenté par la question de la spiritualité, l'écrivain états-unien s'intéresse à l'histoire du territoire qu'il habite et aux habitants qu'il croise à travers son expérience à Walden. Un de ces habitants, le bûcheron canadien-français Alexandre Therrien, remettra en perspective les priorités accordées

par Thoreau aux savoirs littéraires et philosophiques, renforçant encore davantage son idéal pédagogique. Je m'arrêterai ensuite sur les questions de solitude et d'acte de lecture, amplifiées par le contact avec la nature et le travail de la terre, à la base de son enrichissement intellectuel et au bourgeonnement de ses rêves didactiques.

En seconde partie, j'exposerai les réflexions de Thoreau sur l'habiter. Il s'agit d'un habiter simple qu'il développe dans *Walden*, connecté avec la nature. J'établirai ce que représente, pour Thoreau, l'attachement au territoire et son rôle dans l'identité américaine. Ce sentiment de chez soi qu'il voudrait concrétiser passe par la construction et par l'habitation de sa cabane. Contribuant au développement individuel et pratique, cette action de bâtir ferait émaner une poésie de l'habitation qui passerait surtout par un esprit de vagabondage et de squattage, déchargeant l'individu du poids de la réussite économique et de la propriété. Pour amplifier cette connexion au territoire et à la nature, Thoreau aménage sa cabane de manière que l'aire ouverte qui la constitue soit propice aux rencontres (humaines et autres), se basant sur un modèle qui lui semble idéal, l'auberge. Je terminerai ma réflexion sur l'habitation en constatant que ce lieu rempli de rencontres, propice à la réflexion et près de la nature, renforce les mythes, les croyances spirituelles et remet en perspective la notion de communauté.

En troisième partie, je développerai la notion d'exploitation de la terre, mêlée, chez Thoreau, à une quête d'équilibre spirituel qui révèle un idéal de l'économie et du travail. Craignant l'élan de productivité massive engendrée par l'industrialisation, Thoreau constate que le statut du travailleur a fortement changé avec l'arrivée des manufactures et de l'agriculture de masse. Pour éclairer sa vision de l'exploitation, je me pencherai sur une critique qu'il a composée à propos de la pensée de l'utopiste états-unien John Adolphus Etzler. Faisant ressurgir la nécessité d'une spiritualité dans le développement d'un système mécanique, politique et social, Thoreau revient sur l'agriculture, la considérant comme une pratique qui devrait être spirituelle, toujours

connectée à la nature. Je présenterai des penseurs romains de l'agriculture qui ont enrichi les réflexions de Thoreau : Marcus Porcius Cato et Marcus Terentius Varro. J'établirai ensuite comment Thoreau présente son potager, c'est-à-dire un lieu où s'équilibrent la *wilderness* et la civilisation. Cet intérêt se manifeste également dans la manière d'utiliser la nature, notamment en privilégiant des petites récoltes locales et variées plutôt qu'une industrie concentrée sur la monoculture. Plus globalement, Thoreau rêve d'une vision poétique « authentique », cyclique et spirituelle de la vie, un rêve qui le poursuit et qu'il réalise dans son labeur journalier.

2.1 « Il est temps que les villages soient des universités »

Ce sous-titre tiré de *Walden* (W116) permet de comprendre la vision utopique de Thoreau par rapport à l'éducation. Aux antipodes du mythe de l'Amérique sauvage merveilleuse qui inspire de nombreux poètes et explorateurs, le système social présent aux États-Unis au 19^e siècle encourage plutôt la performance économique et la course au rendement (Stoehr, 1978). La population américaine souffre d'une pauvreté généralisée et la transformation industrielle renforce les inégalités sociales jusqu'à affecter les fermiers dont les méthodes traditionnelles ne suffisaient plus pour subvenir à leurs besoins ni pour payer leurs droits de propriété (Newman, 2003). Conscient de ces injustices, Thoreau accuse le système pédagogique et l'élitisme intellectuel d'être des catalyseurs de cette misère. Dans un contexte où l'économie politique est enseignée au détriment de l'« économie de la vie » (W60), Thoreau construit à travers son écriture de *Walden* un idéal didactique critiquant la situation précaire des étudiants lors de leurs études. Ces derniers n'ont, pour la majorité, pas les moyens de payer les factures scolaires ; ils vivent ainsi, d'après Thoreau, dans des conditions de misère peu propices à l'apprentissage. En raison de ces forts coûts, les étudiants n'ont pas l'énergie ni le temps suffisant pour s'investir dans le milieu intellectuel, arrivant à un stade critique, selon Thoreau, où ils « ne devraient pas *jouer* à la vie, ni se contenter de *l'étudier*, alors

que toute la communauté les entretient à ce jeu de luxe, mais la *vivre* réellement, du début jusqu'à la fin. » (W59). À travers leurs lectures économiques d'Adam Smith, de David Ricardo et de Jean-Baptiste Say, les économistes du 19^e siècle, les étudiants s'endettent et n'apprennent pas ce qui se trouve devant et autour d'eux, s'isolant dans des concepts abstraits. Thoreau propose comme alternative à ce problème une école singulière, pratique, qui mettrait de l'avant un mode de vie basé sur la simplicité et sur l'apprentissage autodidacte. Ainsi, davantage de temps pourrait être consacré à ce que Thoreau appelle la « nourriture intellectuelle » (W116), c'est-à-dire l'exercice intellectuel, la classant au cœur des nécessités de l'être humain au même titre que l'entretien du corps et de l'alimentation. Il veut se détourner de l'enseignement standard qui demande

[d'] observer le monde à travers un télescope ou un microscope, et jamais avec ses propres yeux ; [d'] étudier la chimie ou la mécanique, sans apprendre comment on fait le pain, ni comment on le gagne ; [de] découvrir de nouveaux satellites de Neptune, et [de] ne pas être capable de voir la paille dans son œil, ni de quel vagabond il est lui-même le satellite ; ou encore [d'] être dévoré par les monstres qui grouillent autour de lui, tandis qu'il étudie ceux qui infestent une goutte de vinaigre. (W59)

C'est en misant sur des expériences concrètes du visible, qui ne sont pas filtrées ou formées par des outils techniques (télescope ou microscope) que nous pourrions tous approcher authentiquement le monde, en portant attention aux signaux relayés par les sens.

En effet, Thoreau insiste sur l'essentialité de ces expériences sensorielles comme une manière de se ressourcer : « En octobre, j'allais vendanger dans les prairies proches de la rivière et j'en revenais chargé de grappes à la beauté et au parfum plus précieux que leur qualité nutritive. » (W241). De toutes les expériences sensorielles, la vision est celle qui semble prépondérante, par exemple, lorsqu'il observe la glace, les oiseaux, le lac, la lumière du soleil. Cependant, dans son étude des paysages sonores dans *Walden*, Ian Steward Marshall indique que la retraite en forêt permet à Thoreau

d'affiner ses différentes perceptions plus qu'il ne pourrait le faire en milieu urbain. Marshall écrit à cet effet que l'objectif premier de Thoreau est de parvenir au silence qui peut le préserver des « sons de la civilisation » (2016, p. 85)²⁷. Il s'agit d'un « silence relatif » où les sons contenus dans la biophonie et dans la géophonie de Concord, c'est-à-dire ses environnements sonores naturels, « portent compagnie » à Thoreau (Marshall, 2016, p. 87)²⁸. Un chapitre entier de *Walden* est d'ailleurs consacré aux sons et traduit un désir d'équilibre entre la biophonie et l'anthropophonie, relative à l'activité sonore humaine. De manière complémentaire, Marshall fait remarquer que Thoreau emploie des métaphores liées aux sons pour aborder des thèmes problématiques, tels que l'esclavage et l'hypocrisie religieuse, ou pour faire part des changements industriels qui se produisent autour de lui. Par exemple, le train à vapeur occupe une place importante dans cet environnement :

Été comme hiver, le sifflet de la locomotive pénètre dans mes bois, semblable au cri du faucon survolant la cour d'un fermier pour m'informer que de nombreux commerçants agités arrivent de la cité dans les parages de notre village ou que des marchands aventureux quittent la campagne en sens inverse. (W123)

Malgré l'effet de séparation entre les bois et la ville, le lieu de retraite de Thoreau semble être un compromis entre l'animation urbaine et la quiétude en nature : les sons naturels et industriels finissent souvent par se confondre.

Comme les philosophes péripatéticiens de l'Antiquité, Thoreau accorde une grande importance à la marche comme moteur de l'activité intellectuelle. Dans son texte *Walking*, paru de manière posthume dans *The Atlantic Monthly* (1862), Thoreau décrit même la marche comme un art permettant la recherche des connaissances authentiques et tangibles : « [...] il y a aussi le besoin d'une Société pour la diffusion

²⁷ Ma traduction. « sounds of civilization »

²⁸ Ma traduction. « relative silence » ; « keep company »

de l'ignorance utile, ce que nous appellerons la Belle Connaissance, une connaissance utile dans un sens supérieur [...]» (1995, p. 42-43)²⁹. Puisque la déambulation et le défilement des réflexions se produisent en simultanéité, Thoreau s'égaré parfois dans la forêt, tombant dans cet état d'« ignorance utile ». Il doit alors reconstruire ses repères, ce qui lui donne un nouveau point de vue sur ce qui l'entoure. Dans *Walden*, Thoreau présente la déambulation et la perte de manière littérale et métaphorique :

L'homme doit réapprendre les points cardinaux chaque fois qu'il s'éveille, que ce soit du sommeil ou d'une pensée abstraite. C'est seulement lorsque nous sommes perdus, autrement dit lorsque nous avons perdu le monde, que nous commençons à nous trouver, et à comprendre où nous sommes, ainsi que l'étendue infinie des liens qui nous rattachent. (W177)

Reconnaissant le caractère construit et conventionnel de beaucoup de nos connaissances, Thoreau développe son image du philosophe. En effet, Thoreau ne se modèle pas sur la figure du professeur cloisonné dans une salle de cours, mais plutôt sur celle d'un individu engagé dans une diversité d'actions quotidiennes :

Être philosophe, ce n'est pas simplement avoir des pensées subtiles, ni même fonder une école, mais aimer la sagesse au point de vivre selon ses préceptes, une vie de simplicité, d'indépendance, de magnanimité et de confiance. C'est résoudre quelques-uns des problèmes de la vie, non pas de manière théorique, mais pratique. (W24)

Thoreau reconnaît cependant que cette posture est loin d'être acceptée par tous. Dans son texte intitulé « Life Without Principle », paru bien après son expérience à Walden (1863), Thoreau brosse un portrait évocateur de la situation :

Si un homme passe la moitié de ses journées à marcher dans les bois parce qu'il les aime, il est en danger d'être pris pour un fainéant ; mais qu'il passe toute sa journée à spéculer, à raser les bois, à rendre la terre chauve avant l'heure, on le considère avec estime comme un citoyen industriel et entreprenant. (2013, p. 57)

²⁹ Ma traduction. « [...] there is equal need of a Society for the Diffusion of Useful Ignorance, what we will call Beautiful Knowledge, a knowledge useful in a higher sense [...] »

Le philosophe que nous présente Thoreau déambule et rêve dans la forêt. Bien qu'il puisse paraître comme un « fainéant », il est surtout, nous dit Thoreau, celui qui assume le caractère unique de ses pensées. Il est déterminé à faire le pari de la « désobéissance civile », thème cher à Thoreau, et il n'hésite pas à marcher à sa propre cadence.

Cette manière de naviguer à la fois dans l'espace et dans les pensées philosophiques s'apparente aux pratiques élaborées par Platon dans son jardin d'Academos. Bien que Thoreau ne réfère pas explicitement à ce jardin de la Grèce antique, ce lieu éducatif permet de connecter avec les éléments de la nature, de déjouer les limites et les frontières ainsi que de créer les rencontres dans un milieu pacifique. C'est précisément ce que cherche Thoreau en s'établissant à Walden Pond (et c'est ce même idéal qui motive, je l'ai montré plus tôt, l'abbé Ferland et Gérin-Lajoie). Malgorzata Grygielewicz décrit ainsi le rôle essentiel de la nature, d'après Platon, dans le développement de l'expérience humaine : « La ville — l'*agora* que nous tenons sous la forme du cours universel des choses, objective nos pensées. Il faut alors établir un mouvement vers le dehors de la ville pour sortir de l'*Agora*, sortir dans le jardin. » (2020, p. 89). Tout comme les étudiants marchant dans le jardin d'Academos, Thoreau quitte la ville pour s'ouvrir à d'autres perspectives et créer son propre jardin, brillant par la subjectivité de son expérience.

Si je propose des liens de complémentarité entre la réflexion en retraite encabanée de Thoreau et le jardin académique de Platon, c'est parce que la culture de la Grèce antique prend une place de choix dans la littérature de Thoreau (et, en règle générale, dans celle des intellectuels américains de l'époque). Comme le précise Albena Bakratheva dans *Thoreau in Context*, cette littérature est d'une importance notable dans l'imaginaire états-unien du 19^e siècle, dans la mesure où elle sert de modèle politique aux lecteurs :

Dans l'Amérique d'avant-guerre, la culture grecque a été jugée instructive non seulement dans ses leçons de démocratie, mais aussi parce qu'elle a été filtrée à travers les romantiques européens, elle a fourni des exemples de culture personnelle et morale et a été considérée comme un antidote aux dégénérescences contemporaines. (2017, p. 57-58)

Ainsi, Thoreau se nourrit de diverses lectures et plus particulièrement chez les classiques grecs qui demeurent, dans ses mots, « les plus nobles pensées humaines jamais couchées sur le papier » (W108). Thoreau est d'ailleurs un lecteur assidu de Homère, dont les influences se font nettement ressentir dans son journal. Dans sa lecture de *Walden*, Stanley Cavell relève que le discours déterminé de Thoreau, voire son ton sermonneur, s'apparente à l'éloquence puritaine de son époque ; Cavell suggère ainsi que *Walden* est un « écrit sacré » (2007, p. 22). La présence importante du « héros » qu'est l'écrivain lui donne comme rôle de traduire les beautés de la nature par la singularité de l'expérience personnelle. De manière globale, la littérature des États-Unis veut trouver sa singularité par la célébration d'événements historiques, et ce, grâce à un style épique empruntant à la littérature de la Grèce antique :

Le sens manifeste de l'expression « livre héroïque », appuyé par la mention faite d'Homère et de Virgile [...], est « un livre où il est question d'un héros », une épopée. L'écrivain emboîte le pas à la grande tradition anglaise, dont la lignée la plus ambitieuse, au moins depuis Milton, fut hantée par le besoin d'une épopée moderne, un livre héroïque qui serait en même temps un enseignement renouvelé de ses idéaux à l'intention de la nation, et une preuve irréfutable des ressources de sa poésie. (Cavell, 2007, p. 15)

Le vif intérêt de Thoreau pour les textes de l'Antiquité (principalement occidentale, mais aussi orientale) colore ainsi son désir de penser l'Amérique de son époque, et de prendre part à son développement identitaire.

À la lumière des observations de Bakratcheva et de Cavell, la ressemblance possible du jardin d'Academos avec l'expérience de Thoreau à Walden se confirme.

Celle-ci pourrait sans aucun doute faire l'objet d'une étude plus poussée, voire à part entière. Cela dit, je me limiterai à constater que la déambulation et le contact avec la nature sont, d'après Thoreau, essentiels à l'apprentissage. Thoreau écrit justement qu'« [il] est temps que les villages soient des universités, et leurs aînés des chargés de cours, jouissant de loisirs suffisants [...] pour continuer des études libérales durant le reste de leur vie. » (W116). C'est par la conscience du temps cyclique des saisons, une conscience qui se découvre au fil des déambulations extérieures, que se forment les pensées de Thoreau. Ainsi, il découvre le même ciel et les mêmes étoiles que les philosophes de la Grèce antique, 24 siècles plus tôt. Le cosmos et la nature dans leur entièreté deviennent objets et milieux de contemplation, de communion avec le temps présent, d'inspirations poétiques, de traces historiques et archéologiques pour parvenir à une harmonie avec la simplicité des pratiques ancestrales.

Malgré une certaine sédentarité de Thoreau, la marche revient souvent dans ses réflexions. En effet, il l'indique dans *Walden* :

Parfois, lorsque je souffrais d'une indigestion de la société des hommes et de leurs commérages, et que j'avais usé jusqu'à la corde tous mes amis du village, je partais à l'aventure encore plus loin vers l'ouest que je n'en avais l'habitude, vers des parties de la commune encore plus écartées, « bois inconnus et nouveaux pâturages » (W179)

Cette activité qu'est la marche prend forme avec la figure du flâneur qui occupe une place importante dans un autre des textes de Thoreau, *Walking*. Dans une explication étymologique (sans réel fondement outre une ressemblance phonétique, mais tout de même évocatrice), Thoreau spécifie la définition de *saunterer* : « Certains, cependant, tirent le mot de *sans terre*, sans maison, ce qui signifie dans le bon sens, n'avoir pas de maison particulière, mais de la même façon d'être chez soi partout. » (1995, p. 2)³⁰.

³⁰ Ma traduction. « Some however, would derive the word from *sans terre*, without land or a home, which, therefore, in the good sense, will mean, having no particular home, but equally at home everywhere. »

Dans une de ses lettres à Emerson datant du 26 avril 1841, Thoreau écrit ce que représente le flânage pour lui :

Le charme de l'Indien pour moi est qu'il reste libre et sans contraintes dans la Nature, qu'il est l'habitant et non l'invité, et qu'il la porte avec aisance et avec grâce. Mais l'homme civilisé a les habits et les habitudes de la maison. Sa maison est une prison, dans laquelle il se retrouve opprimé et confiné, et non abrité et protégé. Il marche comme s'il soutenait le toit ; il tient ses bras comme si les murs devaient s'effondrer et l'écraser, et ses pieds se rappellent le cellier d'en dessous. Ses muscles ne se relâchent jamais. Il est rare qu'il triomphe de la maison et apprenne à y être comme chez lui, et que le toit, le sol et les murs se soutiennent par eux-mêmes, comme le ciel, les arbres et la terre. Flâner relève du grand art. (2010, p. 31)

Ainsi, selon Thoreau, l'être humain dit « civilisé » est enfermé entre ses murs et sous son toit ; il porte le poids de la civilisation elle-même, comme Atlas doit subir le poids du monde sur ses épaules. Le retour à la nature sauvage engendrerait pour l'auteur de *Walden* un sentiment de liberté où les éléments naturels pourraient suffire à eux-mêmes.

Selon Thoreau, il existe des avantages à se tourner vers une existence plus primitive afin de déterminer quels sont les besoins essentiels de l'être humain. La grande pauvreté dans la société de la Nouvelle-Angleterre à son époque est une preuve, d'après lui, que la civilisation telle qu'elle s'est développée court à l'échec : « [...] le pays n'est pas encore adapté à la culture *humaine* et nous sommes toujours contraints de nous couper des tranches de pain *spirituel* beaucoup plus minces que celles de nos aïeux dans leur pain de froment. » (W48). L'expérience du penseur à Walden se concentre alors sur un modèle près de celui des communautés autochtones (telles qu'il pouvait se les figurer), car leur vision des phénomènes naturels, leur esprit d'entraide et la simplicité de leur existence leur permettaient de subvenir à leurs besoins et à tous d'avoir un abri. Thoreau ne demande pas l'adoption complète du mode de vie des autochtones, mais plutôt à harmoniser leurs savoirs avec les savoirs occidentaux. Kevin

Ryan note à ce sujet que « [p]our l'éducation de l'homme, [Thoreau] voulait le meilleur des deux mondes : la proximité des Indiens avec la nature, et les plus belles créations des civilisations, les classiques. » (Ryan, 1969, p. 59)³¹. Il y aurait beaucoup à dire sur les usages problématiques de la figure de « l'Indien » par Thoreau et l'ambivalence de ce dernier à l'égard des premiers peuples (voir à ce sujet Lydia Willsky-Ciollo, 2018). Toutefois, sa curiosité à l'endroit des autochtones est bien réelle et il reconnaît qu'il aurait tant à apprendre de leurs modes de vie. Certaines de ses remarques vont en ce sens, notamment celles sur les pointes de flèches laissées par les communautés autochtones qu'il découvre aux alentours de sa cabane. Lorsqu'il retourne la terre pour faire son potager de haricots, ces artefacts refont surface :

au cours de l'été, les pointes de flèches que je mettais au jour en sarclant témoignaient qu'un peuple disparu avait jadis habité là et planté du maïs et des haricots avant que l'homme blanc vienne défricher la terre, et ainsi avait dans une certaine mesure épuisé le sol pour cette récolte précise. (W162)

Ce cycle entre le passé, le présent et le futur, le passage des saisons, les différents rythmes migratoires ou l'évolution et l'assemblage des savoirs, tout ça imprègne la façon de penser de Thoreau.

La rencontre de Thoreau avec un bûcheron canadien-français, Alexandre Therrien, est un bon exemple de cette communion entre la nature, la pensée et le maillage des cultures. En discutant avec l'homme des bois, Thoreau remarque que Therrien a une éducation minimale : « [c]hez cet homme, le côté animal surtout était développé. Pour l'endurance physique et la satisfaction, il était le cousin du pin et du roc. [...] Mais la partie intellectuelle et celle qu'on qualifie de spirituelle dormaient en lui comme chez le nourrisson. » (W153). Therrien est capable de reconnaître la beauté

³¹ Ma traduction. « For the education of man, [Thoreau] wanted the best of both worlds: the closeness to nature of the Indians, and the finest creations of civilizations, the classics. »

des textes homériques, malgré son peu d'éducation et malgré le fait que la lecture est une activité de dernier recours pour les jours pluvieux. Ce qui fascine le plus Thoreau, pour qui l'acte de lecture est une nécessité voire un mode de vie, est que le bûcheron se satisfait de sa vie solitaire, du silence de la forêt, de son travail. Thoreau demande à Therrien s'il voudrait un jour écrire ses pensées dans un journal, mais l'homme des bois semble plutôt souhaiter laisser une marque temporaire de sa présence. Une phrase tirée de *Walden* en témoigne : « Je découvrais parfois, joliment tracé dans la neige du talus de la grand-route, le nom de sa paroisse natale, avec les accents français de rigueur, et ainsi je savais qu'il était passé par là. » (W154). Cette rencontre permettra à Thoreau d'établir un langage plus authentique, c'est-à-dire, selon lui, sans les fioritures qu'il reproche à la ville. C'est ce qu'il précisera dans son journal :

Très peu d'hommes peuvent parler de la Nature avec une quelconque vérité. [...] On peut tirer plus de la nature d'eux en les pinçant qu'en s'adressant à eux. C'est le naturel, et pas seulement la bonne nature, qui intéresse. J'aime mieux le ton bourru avec lequel le bûcheron parle de ses bois, les maniant aussi indifféremment que sa hache, que l'enthousiasme insincère de l'amant de la nature. Mieux vaut que la primevère du bord de la rivière soit une primevère jaune et rien de plus que la victime de son bouquet ou de son herbier, pour briller de la lueur terne et scintillante de son imagination. (2009, p. 18-19)³²

Selon Thoreau, la solitude dont fait preuve Alexandre Therrien est un aspect universel qui rejoint tous les types de travailleurs, qu'ils œuvrent dans le domaine intellectuel ou physique :

Je n'ai jamais trouvé compagnon d'aussi bonne compagnie que la solitude.
Nous nous sentons en général plus seuls en nous mêlant aux autres que lorsque nous restons chez nous. Où qu'il soit, l'homme qui pense ou qui

³² Ma traduction. « Very few men can speak of Nature with any truth. [...] You can get more nature out of them by pinching than by addressing them. It is naturalness, and nor simply good nature, that interests. I like better the surliness with which the woodchopper speaks of his woods, handling them as indifferently as his axe, than the mealy-mouthed enthusiasm of the lover of nature. Better than the primrose by the river's brim be a yellow primrose and nothing more, than the victim of his bouquet or herbarium, to shine with the flickering dull light of his imagination. »

travaille est toujours seul. La solitude ne se mesure pas à la distance qui sépare un homme de ses semblables. L'étudiant réellement zélé dans l'une des ruches surpeuplées de l'Université de Cambridge est aussi solitaire qu'un derviche du désert. Le fermier qui toute la journée travaille seul dans les champs ou en forêt, sarclant ou coupant son bois, ne se sent pas seul, car il est occupé ; mais le soir, une fois chez lui, il ne peut pas rester assis seul dans une pièce, à la merci de ses pensées, car il doit « voir la famille », trouver une récréation et, croit-il, une récompense à la solitude de sa journée ; ainsi se demande-t-il comment l'étudiant peut bien rester assis seul chez lui toute la nuit et presque toute la journée sans souffrir de l'ennui et de la mélancolie ; mais il ne saisit pas que cet étudiant, bien que dans son logis, est toujours au travail dans *son* champ à lui, qu'il coupe le bois dans *sa* forêt, tout comme le fermier dans la sienne, et qu'à son tour il cherche la même récréation et la même compagnie que ce dernier, bien que sans doute sous une forme plus condensée. (W143)

La solitude devient une « compagne sympathique » pour Thoreau et un état qui réunit des individus qui peuvent être séparés d'un point de vue spatial ou géographique. Cette solitude ressentie lors de l'activité réflexive et du travail, demande une « récréation », c'est-à-dire un moment quotidien de socialisation qui se transpose différemment chez les étudiants et les fermiers. Dans les deux cas, les « champs » labourés et les « forêts » coupées s'équivalent en matière de ressenti de la solitude et reviennent toujours au besoin essentiel de socialiser au sein d'une communauté.

Thoreau se laisse porter dans ses activités créatrices par les pratiques littéraires que sont la lecture et l'écriture. La lecture lui apparaît comme un

noble exercice intellectuel. [...] pourtant, la seule vraie lecture, au sens élevé du terme, n'est pas celle qui nous berce tel un luxe sans jamais faire appel à nos facultés les plus nobles, mais celle qui exige que nous nous dressions sur la pointe des pieds pour lui consacrer nos heures de veille les plus alertes. (W112)

La lecture demande alors pour Thoreau une vigilance dans l'activité réflexive³³. Dans *Walden*, le contact avec la nature et l'intensité du travail manuel pour la construction de la cabane ainsi que pour l'entretien des cultures potagères font en sorte que Thoreau développe un nouveau rapport à la lecture : « À cette époque, où je travaillais beaucoup de mes mains, je lisais peu, mais les moindres bouts de papier que je trouvais par terre, autour de mon pique-nique ou sur ma nappe me procuraient autant de distraction, et remplissaient en fait le même but, que l'*Illiade*. » (W54). Évidemment, l'interprétation d'un paysage ou l'interprétation d'un livre sont des actions qui ne mobilisent pas les mêmes processus sémiotiques. Cela dit une sensibilité littéraire et environnementale justifie de considérer, ne serait-ce que métaphoriquement, le paysage comme un objet à lire, à apprécier, qui complète les œuvres issues de la littérature institutionnalisée, les lettres. Thoreau apprend à apprécier une autre forme de littérature que celle véhiculée par les institutions : celle du langage du quotidien où les objets et les paysages qui l'entourent deviennent des actes possibles de lecture.

Par la déambulation, au risque de se perdre, Thoreau aspire à reconstruire un monde idéal en se construisant de nouveaux repères et en relatant ses observations authentiques sur papier. Il souhaiterait que les milieux ruraux aient accès à cette façon de voir le monde afin qu'ils construisent des lieux à l'image de leurs besoins essentiels et de leurs poésies. Suivant cette idée, Thoreau écrit dans son journal : « Un livre doit être si vrai qu'il est intime et familier à tous les hommes, comme le soleil sur leur

³³ En écho à cette conception de la lecture, Marielle Macé interroge dans son essai *Nos cabanes* les liens entre habitation, poésie et nature. Elle considère que l'acte de lecture donne accès à un lieu d'évasion et de renouvellement des perspectives sur le monde : « Pour le poète [...], rien d'étrange à écouter les pensées de l'eau, de l'arbre, des morts, à s'adresser à eux, à leur poser des questions, à leur commander même. » (2019, p. 102-103). Cette liberté de dialogue avec l'écosystème et les objets du quotidien permet de rendre le langage plus alerte aux manifestations singulières et aux particularités de chaque chose afin d'éviter de « les ventriloquer, [de] parler en leur nom, en les tenant pour un interlocuteur unique ("la nature"). » (Macé, 2019, p. 78-79).

visage, une parole qu'on prononce de temps en temps à un compagnon dans les bois en été, et tous deux se taisent. » (2009, p. 20)³⁴.

2.2 Habiter des lieux utopiques

Walden se nourrit du mythe d'une Amérique où il existe de grands territoires à explorer et à découvrir sous le signe de la liberté. Thoreau souhaite par son expérience parvenir à trouver un moyen d'habiter dans une simplicité économe plutôt que dans un monde d'illusions et de richesses. En effet, une partie considérable de la population états-unienne vit dans la misère tout en valorisant le luxe qu'elle ne peut se payer. Thoreau fait souvent référence à une noblesse superficielle, participant d'une froideur sociale et d'une chaleur artificielle : « Si la civilisation a amélioré nos maisons, elle n'a pas amélioré en même temps les hommes supposés les habiter. Elle a créé des palais, mais il n'a pas été aussi facile de créer des nobles et des rois. » (W43). Pour contrer cette artificialité, Thoreau croit qu'il faut revenir à une façon de vivre au diapason avec la nature. Dans cette optique, il fait une analogie intéressante pour signifier ce que représente avoir un chez-soi humainement convenable : « L'homme désira un foyer, un lieu où trouver chaleur ou confort, d'abord la chaleur matérielle, puis celle des affections. » (W37). En suivant cette logique, Thoreau ne se sent chez lui que lorsqu'il finit d'installer sa cheminée. Il explique que cette chaleur est maintenue par ce que l'on consomme — l'alimentation occupant une place importante dans ses réflexions —, par la combustion qui est utilisée comme chauffage et par le va-et-vient des gens qui lui rendent visite. Les relations sociales permettent alors d'améliorer le climat d'une habitation, ainsi que de nourrir les discussions et les réflexions.

³⁴ Ma traduction. « A book should be so true as to be intimate and familiar to all men, as the sun to their faces, — such a word as is occasionally uttered to a companion in the woods in summer, and both are silent. »

Ce besoin de « chaleur » et d'un chez-soi se manifeste de manière plus globale, s'appliquant à la recherche d'une identité reliée au territoire états-unien. À cet effet, Thoreau crée une analogie entre l'identité démocratique à la nation et l'enracinement à la terre³⁵ dans son texte « Reform and the Reformers » :

Soyez solidement enraciné dans le sol natal de votre originalité et de votre indépendance, le terreau vierge à la force et à la fertilité inépuisables. Ne souffrez plus jamais d'être transplanté dans des régions étrangères et inclementes de la tradition et de la conformité, ou bien dans les sols maigres et sableux de l'opinion publique. (2011, p. 38)

Pour revenir au sentiment de chez soi qui est la ligne directrice de *Walden*, ce sentiment ne s'inscrit pas uniquement dans l'achat d'une propriété et dans la construction d'une maison, mais également dans la fondation d'une société qui subviendrait aux besoins de tous ses citoyens et qui lui donnerait l'occasion de sentir une appartenance au territoire et à l'histoire américaine.

Pour parvenir à cet idéal de société, la cabane permet à Thoreau de s'inscrire dans l'espace dans lequel il vit, de se sentir défini par une habitation qu'il a construite et de laisser une trace aussi concrète qu'intellectuelle de son passage à Walden :

La surface de la terre est fragile et facilement marquée par les pieds des hommes ; il en va de même des chemins empruntés par l'esprit. Comme les grands-routes du monde doivent être usées et poussiéreuses, et profondes les ornières de la tradition et du conformisme ! (W326)

³⁵ Béranger et Gonnaud suggèrent que le romantisme américain repose sur une construction unique de l'identité en fonction de nos expériences d'un lieu :

Descendants de vieilles familles anglo-saxonnes installées depuis plusieurs générations sur le sol national, ils ont tous, peu ou prou, le sentiment d'être des héritiers, et pour cette raison même ils se reconnaissent des responsabilités complexes devant leur temps. (1974, p. 150)

Un des objectifs principaux que se donne Thoreau en construisant son chez-soi est de le rendre confortable. L'atteinte de cet objectif passe par un minimalisme et par une tendance à la frugalité. Pour Thoreau, il vaut mieux dépenser peu : « [j]'ai l'intention de me bâtir une maison plus magnifique et luxueuse que toutes celles de la grande rue de Concord dès qu'elle me plaira autant que ma maison actuelle, et qui ne me coûtera pas plus cher. » (W57). Ce que Thoreau met de l'avant ici c'est la valeur inhérente à la construction d'un chez-soi en l'aménageant en fonction de ses besoins. L'homme se construit lui-même comme il construit sa propre demeure. Thoreau envisage que la construction de soi et de l'habitation devrait permettre l'émergence d'une certaine poésie, une poésie trop souvent tue par l'impératif de la productivité industrielle.

Lorsqu'il est davantage question de la façon d'habiter, l'aspect plus industriel de la construction d'une habitation se transforme en une manière d'être. Thoreau ne perd pas espoir à trouver un équilibre dans l'habiter, malgré la prédominance d'un esprit de rentabilité économique qui mine la société de la Nouvelle-Angleterre. Pour y arriver, le philosophe se concentre sur le fait que la construction peut être poétique :

Qui sait ? Si les hommes construisaient leurs habitations de leurs propres mains et trouvaient de quoi se nourrir, ainsi que leur famille, avec assez de simplicité et d'honnêteté, les facultés poétiques se développeraient universellement de même que dans tout l'univers les oiseaux chantent lorsqu'ils se livrent à ce genre d'activité. (W54)

Thoreau encourage l'avènement de l'habitation simple, critique de la propriété privée et célébration du flânage, d'où peut émaner la poésie.

Pour ce faire, Thoreau imagine son habitant idéal, le représentant à la manière d'un *self-made man*. Toujours dans son « Reform and the Reformers », Thoreau écrit :

Ceux qui vivent dans l'Oregon et dans le Far West ne sont pas aussi solitaires que le penseur entreprenant et indépendant qui applique ses découvertes à sa propre existence. C'est ainsi que nous aimerions voir un homme dresser sa demeure avec sa hache et son chaudron. C'est vers ce sol riche que devrait se diriger l'habitant de la Nouvelle-Angleterre. Voici le Wisconsin et l'Extrême-Ouest. C'est une vie simple, indépendante, originale et naturelle. (2011, p. 41)

Thoreau est « souverain de tout ce qu'['il] arpente » (W90) : il n'est pas *possesseur* à proprement dit du territoire, mais plutôt *témoin* de ce que le paysage lui révèle et lui raconte. Thoreau considère alors d'emblée que son expérience à Walden est éphémère. C'est alors qu'il souligne les vertus de squatter un endroit : celui qui n'est que de passage est bien plus riche que celui qui cherche à le posséder. À propos de son expérience de squatter à Walden Pond (sur un terrain, faut-il le rappeler, qui appartenait à son ami Emerson) :

La seule maison dont j'avais été propriétaire, si je ne compte pas un bateau, était une tente, dont je me servais de temps à autre pour mes excursions estivales, et elle est toujours roulée dans mon grenier ; quant au bateau, après être passé de main en main, il est parti au fil du temps. Désormais doté de cet abri plus substantiel autour de moi, j'avais fait quelque progrès dans mon installation terrestre. Cette charpente, si légèrement couverte, faisait comme une cristallisation qui m'entourait, et elle réagissait sur son bâtisseur. (W93)

Cet « établissement terrestre » a des résonances historiques et identitaires qui renvoient à des enjeux habitationnels qui ont une importance particulière sur le sol américain, comme je l'ai mentionné plus tôt³⁶.

³⁶ Bien qu'il n'examine pas le cas spécifique de *Walden*, Luc Bureau fait un rapprochement éclairant avec la figure du squatter et celle de l'habitant (surtout européen) dans son essai *Entre l'Éden et l'utopie*. Il réfère à la définition anglaise de « squatter » qui relie l'être humain au sol : « Puisqu'il fait corps avec la terre, puisqu'il en est le complément naturel, ses droits d'occupation sont censément les plus authentiques qui soient. » (1984, p. 75). Cette connexion avec la nature fait donc de Thoreau un « homme de la terre » (Bureau, 1984, p. 75) dans le sens littéral du terme, mais aussi métaphorique, en lien avec son appartenance au territoire états-unien.

Souvent représentée comme un geste solitaire, la retraite de Thoreau se compose tout de même d'une grande variété de rencontres ponctuelles avec des gens, des animaux, des plantes. Par ailleurs, pour compenser le fait d'être éloigné de ses semblables (êtres humains), Thoreau devient plus attentif à la présence de la nature, par exemple aux changements des saisons, à la splendeur des paysages et à la quiétude du lieu. La solitude est plus propice à la réflexion et à la contemplation, mais elle engendre une contradiction sociale propre à l'être humain : « [...] ces sentiments de communauté doivent être recherchés non pas en compagnie d'autres personnes mais seul. » (Newman, 2003, p. 516)³⁷. Cette tension qu'expose Lance Newman dans son article « Thoreau's Natural Community and Utopian Socialism » aide à comprendre l'aspect contradictoire de l'utopie dans *Walden*. Thoreau aspire à « une communauté humaine spontanée à Concord » (Newman, 2003, p. 534)³⁸ tout comme au développement spirituel de soi par l'influence de la nature qui l'entoure. La solitude en nature permet un recommencement de la société. La cabane que Thoreau se construit offre un milieu idéal pour la réflexion en solitaire et l'accueil de visiteurs curieux souhaitant discuter avec lui de son projet en pleine nature. Son habitation rêvée se reflète, comme je l'ai indiqué plus tôt, dans l'image de l'auberge, lieu de discussions, d'ouverture sur le monde et des rencontres passagères. La cabane dans les bois représente un chez-soi encourageant l'équilibre entre les imaginaires individuels et partagés : « [q]ui n'a pas imaginé pour soi-même une auberge publique en rase campagne, où le voyageur se sente vraiment chez lui, dans son pub, lui qui était auparavant en sa demeure privée [...] » (Thoreau, 2011, p. 8). Souhaitant que sa cabane devienne le prétexte à reconfigurer des relations entre les individus (et avec la nature), Thoreau espère participer à la création d'assises d'une communauté nouvelle, typiquement américaine et utopique.

³⁷ Ma traduction. « such feelings of community are to be sought not in the company of other people but alone. »

³⁸ Ma traduction. « a spontaneous human community in Concord »

Pour ce faire, le philosophe et poète de la Nouvelle-Angleterre préconise une habitation dont la pièce centrale est une pièce ouverte donnant accès à l'animation principale, « où, au premier regard, on embrasse tous ses trésors [...] » (W246). Son habitation offre la possibilité d'accueillir des visiteurs afin d'y avoir des discussions animées et d'y entretenir un esprit spirituel. Il tiendrait alors le rôle de l'aubergiste, responsable du confort de ses visiteurs :

Dans mon imagination, l'Aubergiste s'est clairement retiré dans la nature, avec sa hache et sa bêche, abattant les arbres et faisant pousser les pommes de terre avec la vigueur d'un pionnier ; avec une énergie prométhéenne il fait rendre à la nature les fruits de sa croissance pour subvenir aux besoins d'un grand nombre d'hôtes. (Thoreau, 2011, p. 11)

Cette nouvelle société à petite échelle est symbolisée par les chaises de Thoreau : « J'avais trois chaises dans ma maison ; une pour la solitude, deux pour l'amitié, trois pour la société. » (W147). Ce système lui permet de revenir aux contacts sociaux essentiels, absents dans les maisons qui lui semblent trop grandes et trop fragmentées par des pièces fermées. Cependant, sa cabane offre les désagréments des petits espaces :

Un inconvénient que j'ai parfois constaté dans une aussi petite maison, c'est la difficulté que j'avais de m'éloigner assez de mon visiteur dès que nous commençons à formuler de grandes idées avec des grands mots. On désire alors avoir de la place pour envoyer toutes les voiles de ses pensées et leur faire tirer un bord ou deux avant qu'elles n'atteignent leur destination. Il faut que la balle de votre pensée ait eu le temps de rectifier son mouvement de ricochet latéral et de suivre son ultime course régulière avant d'atteindre l'oreille de votre interlocuteur, si vous ne voulez pas la voir ressortir de l'autre côté de sa tête. (W148)

C'est pourquoi l'espace le plus propice à la pensée est le monde extérieur, l'infinité du cosmos.

Le lieu, participant peut-être malgré tout à l'utopie, se manifeste alors comme une condition d'apprentissage concret dans *Walden*. Encabané et à l'écart des affaires quotidiennes de la ville, Thoreau crée un environnement de renouveau surtout concentré sur le lac, que j'aborderai plus loin, et sur la construction de la cabane. Il considère cette dernière comme un lieu plus propice à l'activité intellectuelle que ne le seraient les institutions scolaires ou une habitation de la ville :

Mon lieu de résidence était plus favorable, non seulement à la pensée, mais aux lectures sérieuses, qu'une université ; et bien que trop éloigné des bienfaits d'une bibliothèque ordinaire, j'étais plus que jamais sous l'influence de ces livres qui circulent autour du monde, dont les phrases furent d'abord écrites sur de l'écorce, pour être désormais simplement copiées de temps à autre sur du papier de lin. (W107)

La nature offre alors à Thoreau un imaginaire de l'ancestralité, des mythes existant autour d'elle. Par exemple, la pinède située derrière l'habitation de Thoreau devient même une extension de la cabane. Thoreau parle d'elle en ces termes : « [m]a "meilleure pièce" [...], celle où je me retirais volontiers, toujours prêt à recevoir des visiteurs [...] » (W148). Afin d'être sensible aux manifestations de la nature (par exemple le lever du soleil, ou les conditions météorologiques), Thoreau apprécie la solitude, car elle lui procure un sentiment de complétude avec la nature : « Je vais et viens avec une étrange liberté dans la Nature, je me fonds en elle. » (W137). Dans une perspective plus poétique de la nature, Thoreau lui donne une forte teneur mythologique. Il est souvent question du lac de Walden qui procure à Thoreau une source d'inspiration poétique : « Situé entre la terre et les cieux, le lac prend à chacun sa couleur. » (W182). Thoreau explique que l'eau crée un effet « surnaturel » (W183) pouvant être une source d'inspiration pour un Michel-Ange. Il va jusqu'à comparer le lac à la fontaine de Castalie ou à un lieu où les nymphes se prélassent (W185). Thoreau s'y déplace en barque et y pêche, il s'étend sur la glace l'hiver pour contempler les bulles prises dans la glace, faisant naître les personnages du poète et de l'ermite. Lors d'une discussion imaginaire entre ces deux figures, le poète contemple

le ciel, pensif, et va à la rencontre de l'ermite, brisant sa contemplation du silence par le bruissement des feuilles sous ses pas. Le poète lui dit : « Puisqu'il me faut gagner ma vie et que je n'ai rien mangé depuis hier soir, je me suis dit que j'allais pêcher. C'est la vraie tâche du poète. Le seul métier que j'ai appris. » (W228). Cette affirmation du poète fait en sorte de joindre les pratiques exploitantes des ressources naturelles à celles des activités poétiques.

Dans son journal, Thoreau considère la forêt comme un lieu d'émerveillement et de créations poétiques et mythologiques :

Une forêt est dans toutes les mythologies un lieu sacré, comme les chênes parmi les druides et le bosquet d'Égérie ; et même dans la vie plus familière et commune on parle avec respect d'un bois célèbre, comme les « Bois de Barnsdale » et « Sherwood ». Avec un Robin des Bois sans Sherwood, il serait difficile d'investir son histoire avec les charmes qu'elle a. C'est toujours l'histoire qui est inédite, les actes accomplis et la vie vécue dans le secret inexploré du bois, qui nous charment et nous font de nouveau des enfants, — lire ses balades, entendre parler de l'arbre, de verdure. (2009, p. 20)³⁹

Ainsi, la forêt est peuplée, en plus des espèces naturelles, par l'imaginaire de figures littéraires ; les nymphes qui prennent la forme d'esprits des forêts, Robin des Bois qui témoigne de la culture littéraire, les croyances animistes. La variété des mythologies et des espèces naturelles crée une diversité des peuplements et un enrichissement dans la création d'une société renouvelée.

³⁹ Ma traduction. « A forest is in all mythologies a sacred place, as the oaks among the Druids and the grove of Egeria; and even in more familiar and common life wood is spoken of with respect, as "Barnsdale Wood" and "Sherwood". Had Robin Hood no Sherwood to resort to, it would be difficult to invest his story with the charms it has got. It is always the tale that is untold, the deeds done and the life lived in the unexplored secrecy of the wood, that charm us and make us children again, — to read his ballads, and hear of the greenwood tree. »

2.3 Pour une agriculture en milieu démocratique

À une époque où l'industrialisation progresse rapidement, l'exploitation des ressources naturelles à des fins économiques est au centre des préoccupations états-uniennes (Cornell Dolan, 2014). Cette tendance n'échappe pas à l'attention de Thoreau qui la met au cœur de ses questionnements. Ainsi, le premier (très dense) chapitre de *Walden* porte sur l'économie. Thoreau remarque que le commerce fait partie de toute vie en société : « En affaires, je me suis toujours efforcé d'acquérir des habitudes rigoureuses ; elles sont indispensables à chacun. » (W29). Afin de prouver la validité de ses hypothèses quant à la possibilité de vivre plus simplement, il fait part à ses lecteurs de ses dépenses sous forme de tableaux à des fins d'« esprit d'entreprise et de talent pour le commerce » (W29). Bien que *Walden* revête l'apparence première d'un journal philosophique relatant une expérience particulière, il s'agit surtout de développer concrètement un idéal social sous toutes ses formes, y compris par une présentation claire du labeur :

Les hommes triment et se trompent. Sous le soc, la meilleure part d'eux-mêmes est vite intégrée à la terre comme compost. Selon ce qu'on appelle le destin, ou plus volontiers la nécessité, ils s'affairent, ainsi qu'il est dit dans un vieux livre, à amasser des trésors bientôt détruits par les mites et la rouille, ou dérobés par des voleurs qui s'introduiront chez eux. (W15)

Le fait que « les hommes devinrent les outils de leurs outils » (W46) inquiète Thoreau; cette condition les amenant à transformer certaines actions simples de la vie de tous les jours en métiers, en classes sociales ou en tâches techniques. En écrivant *Walden*, Thoreau souhaite éclaircir cette mauvaise utilisation du travail. L'automatisation des fonctions les rend inhumaines, voire anonymes, ce qui empêche un bien-être autant collectif qu'individuel : « L'homme qui cueillait à sa guise les fruits quand il avait faim devint fermier ; et celui qui s'abritait sous un arbre, maître de maison. » (W46). Les tâches qui apparaissaient comme des nécessités pour subvenir aux besoins essentiels de l'être humain prennent désormais la forme de métiers, de spéculations économiques

pour augmenter le rendement : le travailleur « n'a pas le temps d'être autre chose qu'une machine. » (W16). Ainsi, une grande partie de la population souffre de cette période de progrès technologique.

Répondant à ces préoccupations, Thoreau écrit quelque temps avant son expérience à Walden, « Paradise (to be) Regained » (1842), une critique de l'essai de l'utopiste états-unien John Adolphus Etzler, *The Paradise Within the Reach of All Men, Without Labor, by Power of Nature and Machinery* (1833). Etzler (1791-1846) est un ingénieur allemand ayant émigré aux États-Unis. Thoreau compose son article en raison de la publication imminente de la seconde édition de *The Paradise Within the Reach of All Men* en Angleterre, suivant notamment le mouvement des utopies avec la pensée en vogue de Charles Fourier. Selon Etzler, le monde idéal doit se faire par le perfectionnement des connaissances reliées à la machine. L'enjeu principal de ce texte est celui de l'utopisme technique, d'une sorte de géo-ingénierie avant l'heure. Etzler suggère que nous harnachions les grandes forces du monde (comme la gravité ou l'énergie des marées, des vents et des tremblements de terre). Etzler présente son idéal comme un immense jardin (cet imaginaire résonne avec Thoreau), mais un jardin où abondent les ressources :

Je promets de montrer les moyens de créer, d'ici dix ans, un paradis où tout ce qui est désirable pour la vie humaine se trouve en surabondance, sans travail, sans salaire ; où tout le visage de la nature se transforme en la forme la plus belle dont elle soit capable ; où l'homme peut vivre dans les palais les plus magnifiques, dans tous les raffinements imaginables du luxe, dans les jardins les plus beaux (1836, p. 1)⁴⁰

⁴⁰ Ma traduction. « I promise to show the means for creating a paradise within the years, where every thing desirable for human life may be had for every man in superabundance, without labour, without pay; where the whole face of nature is changed into the most beautiful form of which it be capable; where man may live in the most magnificent palaces, in all imaginable refinements of luxury, in the most delightful gardens [...] »

Thoreau prend la lecture de l'ouvrage d'Etzler comme un apprentissage d'où il en est « sorti grandi » (Thoreau, 2005, p. 8), par rapport à sa conception de l'utopie et du transcendantalisme. Etzler se concentre sur les sources d'énergie naturelles qui peuvent modifier les conceptions mécaniques humaines : le vent, les chutes d'eau, les vagues, les marées, le soleil. Thoreau reproche le manque de preuves concrètes du « Système mécanique » d'Etzler (les affirmations d'Etzler sont effectivement discutables et malgré ses promesses il n'a pas mis en pratique ces idées). Thoreau constate que ce projet comporte plusieurs failles, dont la prépondérance d'une attitude théorique sur la vie pratique, malgré l'ancrage dans le réel que semble donner Etzler. Cela pousse Thoreau à voir que le développement d'un fonctionnement social prend du temps à s'accomplir : « De toute évidence, nous sommes aussi lents à concevoir le Paradis que les Cieux, aussi lents à concevoir un monde parfait naturel qu'un monde parfait spirituel. » (2005, p. 48). Par ailleurs, si Etzler semble transmettre sa « propre foi » (Thoreau, 2005, p. 51), il manque de vision morale, éthique et spirituelle. Ainsi Thoreau critique le choix d'Etzler de concentrer ses propositions sur les constructions mécaniques au détriment du développement de l'intériorité humaine : « À mon sens, nous n'avons envie d'un jardin que pour un bref instant, et par intermittence seulement. » (2005, p. 52).

Sans complètement écarter l'importance des forces mécaniques, l'expérience de soi qui préoccupe Thoreau résonne avec le *self-made man* d'Emerson : « De la même manière que les forces mécaniques n'ont pas encore été généreusement et largement utilisées pour que le monde physique réponde à l'idéal, le pouvoir de l'amour n'a été que chichement et frugalement utilisé jusque-là. » (2005, p. 55). Contrairement à Etzler qui propose des pratiques agricoles exploitantes, Thoreau se concentre plutôt sur la signification spirituelle. Ainsi, il encourage le travail d'agriculteurs locaux pour empêcher la dégradation des ressources, une autre de ses préoccupations tout comme la spiritualité humaine :

Mais ne serait-il pas plus héroïque et loyal de labourer et sauver cette terre de Nouvelle-Angleterre ? Les énergies encore jeunes du globe ont juste besoin d'être canalisées dans le bon sens. Dans toutes les gazettes, on trouve les récits évoquant les phénomènes naturels provoqués par le vent que sont naufrages et ouragans, et que le marin et le cultivateur acceptent comme un message spécifique ou général de la Providence. Mais ils touchent notre conscience, ils nous rappellent nos péchés. (2005, p. 11)

Ces remarques résonnent avec certaines que Thoreau formule dans *Walden*. L'agriculture a perdu de son aspect sacré : le fermier « connaît la Nature, mais comme un voleur. » (W171). Thoreau constate que la superficie des terres agricoles augmente et que les agriculteurs ensemencent toujours davantage. L'agriculture devient alors industrielle, ce qui effraie Thoreau :

La poésie et la mythologie antiques suggèrent, pour le moins, que l'agriculture fut jadis un art sacré ; mais nous la pratiquons désormais avec une hâte et une indifférence sacrilèges, notre objectif consistant seulement à posséder de grosses fermes et d'énormes récoltes. Nous n'avons ni fêtes, ni processions, ni cérémonies, aucune hormis nos foires aux bestiaux et nos prétendues fêtes d'action de grâces, par quoi le fermier exprime le caractère sacré de sa vocation, ou se rappelle son origine sacrée. (W171)

Ce manque de « joie pure et héroïque » à travers les accomplissements et le travail apparaît même dans « Paradise (to be) Regained », où l'utilisation des ressources naturelles traduit les inégalités sociales et économiques présentes aux États-Unis. Dans ce contexte, la notion de propriété prédomine sur la notion d'habiter, faisant perdre la valeur poétique de la terre :

Par avarice et égoïsme, et cette habitude servile, dont aucun d'entre nous n'est affranchi, de considérer la terre comme un bien, ou comme un moyen d'acquérir surtout des biens, le paysage est défiguré, l'agriculture est dégradée de notre seul fait, et le fermier mène la plus médiocre des vies. (W171)

Dans une vision plus globale du monde, Thoreau conçoit l'exploitation des ressources naturelles comme une pratique qui devrait être égalitaire.

Thoreau enrichit ses constats en lien avec les pratiques agricoles en recourant, encore une fois, à des auteurs romains. Ainsi, dans le chapitre « Le champ de haricots », Thoreau fait référence au soldat et sénateur Marcus Porcius Cato, dit Caton (234 av. J.-C.-149 av. J.-C.), et à l'écrivain et magistrat Marcus Terentius Varro, dit Varron (116 av. J.-C.-27 av. J.-C.). Caton est réputé pour avoir écrit le premier texte en prose en langue latine, *De agricultura* (160 av. J.-C.). Son objectif avec ce traité (où se mêlent des considérations agricoles, des recettes et des rituels) est d'apporter des conseils sur les manières de procéder afin de réussir une vie à la campagne. Il prodigue de nombreux conseils, comme celui-ci : « Dès son début, le propriétaire s'occupera de planter ; mais il réfléchira longtemps avant de bâtir. Si son domaine est planté, l'agriculteur pourra songer à bâtir lorsqu'il aura atteint sa trente-sixième année. » (2003, p. 19). Plus d'un siècle plus tard, Varron écrit le traité (quasi encyclopédique) *De re rustica* (37 av. J.-C.) dans lequel il comptabilise ses observations en lien avec les pratiques agricoles et la gestion des domaines. On y lit notamment qu'« [u]n terrain doit sa configuration à la nature, qui l'a bien ou mal disposé, ou à la main de l'homme, qui l'a transformé pour la culture en bien ou en mal. » (2003, p. 14). Fort de ces lectures de Varron et de Caton, qui considèrent l'agriculture comme une activité noble si les pratiques sont honnêtes et fort de son expérience d'agriculture à petite échelle, Thoreau rédige à son tour quelques recommandations : il explique notamment comment construire une maison à bas prix, se nourrir, s'éduquer, avoir conscience des alentours. Malgré son style très documentaire, Thoreau propose toutefois une image poétique de l'agriculture :

Nous oublions volontiers que le soleil brille indifféremment sur nos champs cultivés, sur les prairies ou les forêts. Tous reflètent et absorbent également ses rayons, et les premiers ne constituent qu'une modeste partie du glorieux tableau qu'il contemple dans sa course quotidienne. À ses yeux, la terre est tout uniment cultivée comme un jardin. (W171)

Priorisant un accès égal à la lumière du ciel pour agrandir les horizons, Thoreau considère que son jardin est à mi-chemin entre le monde naturel sauvage et la terre

agricole. Il le décrit par analogie avec le fonctionnement d'une société : « [...] de même que certains États sont civilisés, d'autres à demi civilisés, et d'autres enfin sauvages ou barbares, mon champ était un champ à demi cultivé, mais pas au sens péjoratif du terme. » (W164). Suivant sa comparaison entre le champ et la société, sa terre cultivée devient une forme de communauté avec laquelle il faut apprendre à s'accorder sans craindre que l'aspect plus sauvage de la nature s'incorpore à l'organisation humaine. Loin de l'assourdissante industrialisation, Thoreau s'émerveille devant son champ de fèves qu'il regarde pousser au fil des jours. Ce champ de deux acres et demie est le fruit d'un « labeur très régulier et respectueux de lui-même, à la fois modeste et herculéen » (W161). Il observe les manifestations naturelles qui sont les plus propices et celles qui sont plus nuisibles à sa culture de haricots, rappelant l'aspect épique de son écriture évoquée plus tôt :

Mes assistantes sont les rosées et les pluies qui apportent de l'eau à cette terre sèche, et le peu de fertilité qui se trouve dans le sol proprement dit, lequel pour l'essentiel est pauvre et stérile. Mes ennemis sont les vers, la froidure et surtout les marmottes. Ces dernières m'ont grignoté un quart d'arpent sans rien y laisser. Mais après tout, de quel droit ai-je chassé l'herbe de la Saint-Jean et les autres, pour ainsi défricher leur antique jardin d'herbes aromatiques ? (W161)

Thoreau a conscience du fait qu'il a dérangé une partie de l'écosystème en créant son champ ; mais il considère surtout que ses efforts agricoles doivent se conditionner aux phénomènes naturels qui peuvent soit devenir aidants ou nuisibles.

Dans son article « Local Beans, Apples, and Berries », Kathryn Cornell Dolan examine avec grande justesse les liens que tisse Thoreau entre l'agriculture et l'alimentation. L'auteure remarque que Thoreau parvient à mélanger ses propres cultures maraîchères avec les plantes indigènes :

Dans cet exercice, Thoreau tente de naviguer entre les « fruits sauvages » qui semblent être ses aliments préférés et une modeste récolte de haricots.

Thoreau laisse entendre qu'il y a quelque chose de déviant dans son expérience agricole — un « travail curieux » — à cette époque. L'agriculture est le pont entre la nature et l'industrie à son niveau le plus élémentaire. (Cornell Dolan, 2014, p. 82)⁴¹

Thoreau considère son « travail curieux » parce qu'il y a une tension dans sa manière de penser et de pratiquer l'agriculture : d'une part, il voudrait cueillir simplement des fruits sauvages et, d'autre part, il veut mettre la main à la pâte, organiser un peu la nature. Mais au-delà de cette tension, il encourage l'expansion d'une polyculture plutôt que des monocultures. Ainsi, dans son texte « Wild Apples », Thoreau prend une grande joie à nommer les différentes variétés de pommes consommées à son époque, et il laisse libre cours à son imagination pour sensibiliser ses lecteurs aux significations mythologiques entourant l'arbre somme tout commun qu'est le *malus domestica*. Il écrit :

[...] dans un état imparfait, c'est la *cholera morbilifera aut dysenterifera, puerilis dilectissima* ; la pomme qu'Atalante s'arrêta pour ramasser ; la pomme haie (*Malus sepium*) ; la pomme limace (*limacea*) ; la pomme ferroviaire, qui provenait peut-être d'un cœur de pomme jeté hors des voitures ; la pomme dont nous avons goûté le fruit dans notre jeunesse ; pomme, que l'on ne trouve dans aucun catalogue — *Pedestrium solatium* ; aussi la pomme où pend la faux oubliée ; les pommes d'Iduna, et les pommes que Loki trouva dans le bois [...] (2002, p. 161)⁴²

Thoreau remarque que les pommes sont nommées en fonction de l'environnement dans lequel elles se trouvent, de leur état de mûrissement ou des mythes qui se rattachent à

⁴¹ Ma traduction. « In this exercise Thoreau attempts to navigate the agricultural margin between the “wild fruits” that appear to be his favorite consumables to a modest crop of beans instead. Thoreau implies that there is something deviant about his agricultural experiment — a “curious labor” — at that time. Agriculture is the bridge between nature and industry at its most basic level. »

⁴² Ma traduction. « [...] in an imperfect state, it is the *cholera morbilifera aut dysenterifera, puerilis dilectissima*; the Apple which Atalanta stopped to pick up; the Hedge Apple (*Malus sepium*); the Slug Apple (*limacea*); the Railroad Apple, which perhaps came from a core thrown out of the cars; the Apple whose Fruit we tasted in our Youth; our Particular Apple, not to be found in any catalogue, — *Pedestrium solatium*; also the Apple where hangs the Forgotten Scythe; Iduna's Apple, and the Apples which Loki found in the Wood [...] »

elles. On pourrait même voir que la sensibilité de Thoreau à l'égard de la diversité dans le monde naturel, qui le dispose vers la polyculture, résonne avec la démocratie naissante aux États-Unis. Autant les pratiques agricoles que les pratiques politiques doivent s'ouvrir vers la diversité des expressions. Ce qui est recherché dans les deux cas, c'est une organisation de la totalité (jardin ou pays) dans le respect des individus (plantes ou citoyens).

Par un jeu de transposition entre la spéculation imaginaire et la vie concrète du quotidien, les paysages ou les éléments particuliers que Thoreau observe peuvent tous devenir sujets à des épiphanies poétiques, distinctes de celles que vivent les fermiers. Il écrit dans le chapitre « Où j'ai vécu et pour quoi j'ai vécu » :

J'ai souvent vu un poète se retirer, après avoir eu l'usufruit de la partie la plus précieuse d'une ferme, tandis que le fermier bourru croyait qu'il avait seulement eu droit à quelques pommes sauvages. Eh bien, le propriétaire ignore durant de longues années qu'un poète a mis sa ferme en vers, la plus admirable espèce de clôture invisible, qu'il l'a littéralement confisquée, traite, tamisée, avant de prendre toute la crème et de laisser seulement au fermier le lait écrémé. (W90-91)

Thoreau souhaite conjuguer la vision du fermier à celle du poète, mettant ainsi de l'avant le développement d'une expérience individuelle épanouie. Priorisant la simplification de la manière de vivre et de consommer — qu'ils s'agissent de biens ou de nourriture —, Thoreau vise un équilibre entre le monde construit par l'être humain et celui construit par la nature, entre les expériences pratiques et les expériences intellectuelles. Thoreau adopte une vision cyclique du monde et de la vie cherchant un équilibre idéal, référant à ses observations des saisons et des journées (Marshall, 2016), ou ses remarques sur la croissance et la consommation (Cornell Dolan, 2014)⁴³. D'une manière plus métaphorique et davantage reliée à l'écriture, Thoreau remarque dans le

⁴³ Cet enjeu précis s'explique peut-être, en partie, par l'intérêt que portait Thoreau pour les pensées bouddhistes et hindouistes comme le suggère Alan D. Hodder (2017).

dernier chapitre de *Walden* que la beauté du langage ne provient pas des termes isolés, mais de leur ensemble : « Les mots exprimant notre foi et notre piété ne sont pas définis ; pour les natures supérieures, ils sont néanmoins significatifs et aussi odorants que l'encens. » (W328). Ce laisser-aller se manifesterait aussi d'une manière unique d'exploiter les ressources : contre l'industrialisation qui crée de la richesse humaine en consommant des ressources naturelles sans les payer, Thoreau insiste sur le fait que nos usages et nos productions sont des emprunts temporaires à la nature.

*

Pour conclure, l'utopie prend plusieurs formes dans *Walden*, passant autant par la manière d'acquérir des connaissances, que par la façon d'habiter un lieu ainsi que par la méthode utilisée pour exploiter les ressources naturelles. Thoreau privilégie l'apprentissage *in situ*, respectueux de la nature et de la culture (ancestrale et rurale) de l'habitant. Il y intègre cependant des pratiques intellectuelles près des traditions philosophiques de la Grèce antique. Il choisit de s'établir dans une cabane qu'il a construite de ses propres mains afin de réaliser son idéal de socialisation : l'auberge, comme lieu de rencontres et de passages éphémères. À côté de son habitation, Thoreau entretient une culture de haricots où se mélangent des organisations « sauvage » et « civilisée » afin de donner l'exemple d'une agriculture locale et à petite échelle.

Avec *Walden*, Thoreau invite ses lecteurs — particulièrement les étudiants de la Nouvelle-Angleterre — à assumer leur individualité, il les invite à identifier des valeurs simples et à adopter une vie en accord avec celle-ci. Par l'intermédiaire d'un « je » qui se voudrait authentique, le penseur relate à l'écrit son expérience sur les abords de Walden Pond. Critique envers l'essor de l'industrialisation, il observe et commente, s'abreuve de ses lectures, de ses discussions philosophiques et du relatif

silence de la nature. Créant un parallèle entre les activités pratiques et les exercices intellectuels, Thoreau voit que la construction d'une cabane, d'une idée, d'une identité individuelle, et même d'une société sont des gestes bien similaires : « Si vous avez bâti des châteaux dans les airs, votre travail n'en sera pas forcément perdu ; car c'est là qu'ils doivent être. Maintenant, posez les fondations par en dessous. » (W327). Après deux ans en retraite encabanée, le poète et philosophe de la Nouvelle-Angleterre se sent prêt à retourner en ville, afin de défaire les habitudes qu'il a acquises en forêt pour en faire de nouvelles ailleurs. De cette nouvelle perspective naîtront encore de nombreux textes évoluant, de manière cyclique, autour de son expérience singulière, spirituelle et formatrice à Walden Pond.

CHAPITRE III

JEAN RIVARD.

ÉCOLE CAMPAGNARDE, EMPIRE VILLAGEOIS ET DÉFRICHAGE HÉROÏQUE

Dès les premières pages de *Jean Rivard, le défricheur*, Antoine Gérin-Lajoie prend le temps d'avertir le lecteur de ses intentions littéraires : « Ce n'est pas un roman que j'écris, et si quelqu'un est à la recherche d'aventures merveilleuses, duels, meurtres, suicides, ou d'intrigues d'amour tant soit peu compliquées, je lui conseille amicalement de s'adresser ailleurs. » (JRD11). Or, malgré les vœux de Gérin-Lajoie, il adopte la stylistique du genre romanesque : que ce soit dans le premier ou dans le second opus de la saga, il s'agit de romans qui mettent en scène la réussite remarquable, sinon épique, de Jean Rivard. À travers ses lectures de Stendhal, Defoe et Cervantès, Rivard découvre les figures de Napoléon Bonaparte, Robinson Crusoé et Don Quichotte, qu'il prend pour modèles pour son développement personnel. De plus, Rivard est « d'une nature éminemment poétique » (JRD16) malgré son statut d'« homme d'action dans toute la force du mot » (JRD177). Il souhaite « un parfait équilibre entre les mouvements de ce double mécanisme » (JRÉ378) que sont les activités physiques et intellectuelles. En ce sens, le narrateur va jusqu'à dire que les habitants de Rivardville sont des « artistes agricoles » (JRÉ393), après avoir été témoin d'une scène féérique : « De temps en temps, nous entendions la voix gracieuse de quelque jeune fille qui, tout en cousant, filant, ou tricotant, mariait son chant au chant des oiseaux. » (JRÉ393). La présence d'un travail manuel, d'une manifestation

artistique et d'une symbiose de ces activités humaines avec les phénomènes naturels semble essentielle à la réussite à la vie idéalisée dans *Jean Rivard*. À la lumière de cet « art agricole », nous pouvons dire que pour une « histoire simple et vraie » (JRD15), le récit épique, sinon légendaire de Jean Rivard, bascule facilement dans l'utopie d'un roman à thèse idéalisant le travail et la vie agricoles. Suivant les réflexions de Luc Bureau par rapport à l'utopie, examinées plus tôt, selon lesquelles l'utopie passe par la maîtrise de la nature, on assiste avec l'épopée *Jean Rivard* à la découverte d'une nature sauvage que les personnages modèlent à leurs idéaux par « du contrôle, de la planification et de l'aménagement dirigistes. » (1984, p. 12).

L'image idéale que Rivard se construit de son habitation et de sa ville se confirme par le biais d'un rêve qu'il fait avant de se déplacer dans les bois. Le narrateur raconte :

Il se crut transporté au milieu d'une immense forêt. Tout-à-coup des hommes apparurent armés de haches, et les arbres tombèrent çà et là sous les coups de la cognée. Bientôt ces arbres furent remplacés par des moissons luxuriantes ; puis des vergers, des jardins, des fleurs surgirent comme par enchantement. Le soleil brillait dans tout son éclat : il se crut au milieu du paradis terrestre. En même temps, il lui sembla entendre une voix lui dire : il ne dépend que de toi d'être un jour l'heureux et paisible possesseur de ce domaine. (JRD30)

Près de l'idée de l'organisation propre au jardin, c'est ce monde utopique que Rivard recherche dans la nature, guidé par une voix divine qui lui dicte son destin de *self-made man*. Cet imaginaire lui permettra de contrer le mode de vie précaire des Canadiens français.

Jusqu'à maintenant, j'ai abordé les romans de Gérin-Lajoie comme des œuvres littéraires du terroir typiques, qui placent au premier plan la dichotomie entre la ville et la campagne. En continuité avec l'hybridité des genres présentée plus haut, il existe cependant une zone d'ombre à ce propos. Dans son article « Une ville en forêt vierge :

l'utopie romanesque québécoise au XIXe siècle », Robert Major présente plutôt *Jean Rivard* comme un « roman de la ville » (1990, p. 143). En effet, malgré la célébration des valeurs traditionnelles et agricoles, une vision industrielle ou industrieuse se dégage dans le roman et vient en appui à la fierté nationale canadienne-française de l'époque. Major remarque à cet effet que Jean Rivard « veut en forêt vierge, fonder une ville qui puisse rivaliser avec les grandes métropoles anglophones du continent. » (Major, 1990, p. 143). Rivardville n'est pas exactement un village ni une métropole, mais une forme sociale et habitationnelle hybride, une construction utopique où s'harmonisent les modes de vie rural et urbain. Nous pouvons alors dire que l'utopie dans les œuvres de Gérin-Lajoie est celle d'une ville où les valeurs traditionnelles et humaines sont conservées en même temps qu'est développé un sens des affaires propre à l'industrialisation et au rêve d'une Amérique à construire.

Dans ce chapitre, j'examinerai la manière par laquelle Jean Rivard renferme ou exprime à sa manière des idéaux qui ont servi à nourrir le mythe américain. En première partie, j'aborderai la manière avec laquelle Jean Rivard développe une pédagogie idéale des campagnes. Pour ce faire, je me reporterai à la figure par excellence de l'habitant rural canadien-français : Pierre Gagnon, homme de main de Rivard, dont le savoir pratique est acquis et dont l'imaginaire est alimenté par la littérature, les chansons et les légendes — malgré le fait qu'il ne sache ni lire ni écrire. Pour faire contraste avec Gagnon, je ferai ressortir les traits caractéristiques d'un autre personnage, symbolisant la déchéance de la ville : Gustave Charmenil, ami de collègue de Rivard qui est pris dans un intellectualisme opaque et dans la poussière urbaine. Jean Rivard, quant à lui, représente un équilibre entre Gagnon et Charmenil, entre l'homme manuel et l'homme intellectuel, misant sur un apprentissage autodidacte comme sur l'instauration d'institutions scolaires. Je m'attarderai aussi à la façon dont Rivard organise la structure démocratique et pédagogique de Rivardville, en parlant de la figure de l'instituteur, dont les capacités surhumaines renforcent l'idée d'utopie, et de la présence

importante des bibliothèques dans les romans de Gérin-Lajoie. Cela m'amènera aux lectures de Rivard : *Robinson Crusoé*, *Don Quichotte*, la *Vie de Napoléon* et *L'Imitation de Jésus-Christ*, présentent des figures qui stimulent le sens entrepreneurial du défricheur et de l'économiste qu'est Jean Rivard.

En seconde partie, je présenterai le village utopique de Rivardville, un modèle pour habiter le territoire canadien-français. Je commencerai par aborder les figures de l'évangéliste et du pionnier qui s'apparentent à la façon d'être de Rivard. Elles aident à expliquer la prédominance d'un esprit de conquête dans les romans de Gérin-Lajoie, un esprit qui s'allie bien à la vision économiste du héros. Animée par la fraternité et la communauté, la corvée apparaît également comme une étape significative de la fondation de Rivardville. Je terminerai en rappelant que l'utopie de Rivardville dépend en grande partie du contrôle qu'exercent les hommes sur la nature. C'est par ce contrôle que cette ville-campagne prend les allures d'un jardin dont les rouages démocratiques et naturels fonctionnent à la perfection.

En troisième partie, je parlerai des représentations de pratiques agricoles, du défrichage initial jusqu'au jardin idéal sur lequel règne Jean Rivard. J'expliquerai que le héros se détournera quelque peu de la vision utopique classique de l'agriculteur, dans le but de développer une vie à la fois spirituelle et économique. Afin de parvenir à ce succès — n'oublions pas que le héros commence ses aventures avec très peu de ressources —, Rivard passera par l'apprentissage en forêt, rite marquant le passage de l'enfance à l'âge adulte. Je m'attarderai à la représentation de la forêt dans les romans de Gérin-Lajoie, marquée par un ton épique propice à la conquête et amplifiée par une lutte constante contre la nature sauvage et désorganisée. Par les pratiques du brûlage et de la potasse, je signalerai que la volonté de Rivard de rentabiliser la nature a un effet paradoxal sur le havre de paix qu'est censée représenter sa demeure.

3.1 Élaborer une pédagogie de la campagne

Durant le 19^e siècle, on observe un clivage important entre deux classes sociales de la population canadienne-française : les cercles intellectuels et les gens du « peuple », dont l'éducation est minime, voire nulle (Marcotte, 1994 ; Major, 1996). Ce phénomène transparaît clairement dans les romans de Gérin-Lajoie qui semble en dénoncer l'existence alors que son héros s'évertue à encourager la scolarisation de tous les citoyens. Plusieurs éléments montrent comment Jean Rivard adopte une position ouverte à l'égard de l'éducation, notamment en diversifiant les connaissances, en rendant l'éducation accessible à tous et en encourageant la lecture quotidienne. Le narrateur affirme en ce sens :

L'éducation du peuple, éducation religieuse, saine, forte, nationale, développant à la fois toutes les facultés de l'homme, et faisant de nous, Canadiens, une population pleine de vigueur intellectuelle et morale, telle était [...] notre principale planche de salut. (JRE320)

Dans son texte « Instruit, mais pauvre », Robert Major souligne justement qu'en filigrane de ses romans Gérin-Lajoie critique la pédagogie canadienne-française : le protagoniste de la saga encourage l'instauration de meilleures bases éducatives à une époque où, compte tenu des coûts relatifs à l'éducation, « [s'] instruire, c'est quasi se condamner à la pauvreté. » (Major, 1996, p. 322). Cette différence se transpose également à une problématique pancontinentale, car les ruraux canadiens-français adoptent un mode de vie éloigné de celui des intellectuels européens. Cette différence s'explique par l'immensité du territoire qui prit un certain temps à être documenté par les locaux, car, selon les colonisateurs européens, il s'agit d'un milieu « [s]ans histoire, sans légende, sans poésie, les espaces explorés n'étaient plus que terre, eau et forêt. » (Lemire, 2003, p. 11). Évidemment, de tels propos passent sous silence, de manière très problématique, la riche diversité précoloniale des cultures autochtones. Cela dit, le mythe voulant que le territoire fût vierge et attendît de se faire occuper, est

un facteur identitaire structurant en Amérique du Nord. Dans son essai *Le mythe de l'Amérique dans l'imaginaire « canadien »*, Maurice Lemire décrit bien ce contexte :

Pour vivre en ce pays, les « habitants » ont eu à l'organiser mentalement au quotidien. Au contraire de la plupart des militaires, des cadres administratifs et des membres du clergé recrutés en Europe, les « habitants » n'eurent bientôt plus d'autre lieu de référence que la terre qu'ils habitaient. C'est ainsi qu'un premier décalage s'établit entre l'imaginaire populaire et l'imaginaire élitiste. (2003, p. 11)

Devant établir son identité coincée entre l'élite européenne qui ne le représente plus et la figure de l'habitant acculé dans la ruralité, l'intellectuel canadien-français a du mal à trouver sa voix.

La figure la plus remarquable de l'habitant canadien-français des milieux ruraux se manifeste par l'incarnation de Pierre Gagnon, « [...] un de ces hommes d'une gaîté intarissable, qui conservent leur bonne humeur dans les circonstances les plus difficiles, et semblent insensibles aux fatigues corporelles. » (JRD48). Bien plus que Rivard, qui est davantage un organisateur, Gagnon symbolise le constructeur : « Il avait trouvé le tour d'improviser, avec le seul recours de sa hache, d'une petite tarière et de son couteau, une espèce de table et des sièges temporaires. » (JRD48). Ne sachant ni lire ni écrire, Gagnon ancre la tradition orale, c'est lui qui détient les connaissances pratiques et techniques reliées à la survivance. Ce savoir manque à Rivard, et Gagnon le lui transmet ; en échange, Rivard transmet ses connaissances organisationnelles et littéraires. Gagnon est attentif aux histoires que lui raconte Rivard, animé par les univers de *Don Quichotte*, de *Robinson Crusoe* et de *Napoléon*, que lui partage le protagoniste. Ainsi, Gagnon ira même jusqu'à utiliser les titres hiérarchiques présents dans ces œuvres littéraires :

Lui-même ne s'appelait plus que Sancho Panza, et ne voulant pas par respect pour son maître l'appeler Don Quichotte, il l'appelait indifféremment l'Empereur, ou sa Majesté, ou le Petit Caporal. En dépit de

la chronologie, tous les deux étaient armés en guerre, marchant ensemble contre l'ennemi commun [...] (JRD62)

Ici, à propos de ces deux défricheurs, l'ennemi commun dont il est question se présente par l'incarnation prépondérante des arbres. Gagnon insiste sur l'atmosphère guerrière de leurs tâches, joignant les connaissances pratiques et les connaissances intellectuelles (sinon fabulées par sa rencontre avec des récits).

Un personnage des romans de Gérin-Lajoie vient pourtant troubler cette vision idéalisée de l'éducation : Gustave Charmenil, un ami de Rivard, homme relativement cultivé ayant fait ses études en droit, poète à ses heures. Trop « occupé à critiquer [le monde] qu'il est malheureusement condamné à habiter » (Major, 1996, p. 325), il est devenu une sorte d'intellectuel fantomatique, un avocat sans le sou et sans avenir, rehaussant par opposition la réussite de Jean Rivard. Contrairement à Rivard, Charmenil ne réussit pas à faire le saut des valeurs de l'Ancien Monde à celles du nouveau. Major note, en ce sens, la différence entre

le vieux monde d'une formation classique surannée, et le nouveau monde, l'Amérique, à bâtir avec des gens entreprenants, intelligents et courageux, n'hésitant pas devant l'effort, et déployant une énergie toute pragmatique pour faire leur fortune et celle de leur collectivité. (1996, p. 330)

Charmenil erre ainsi dans le monde des apparences qu'est la ville, pris entre deux temps. En quête constante de l'amour comme le Werther de Goethe, il incarne bien un extrême de la culture dépourvue de nature. Dans une de ses lettres dédiées à Jean Rivard, il écrit son désir d'être en retraite dans la nature :

La vie des bois me plairait d'autant plus que je suis devenu d'une sauvagerie dont tu n'as pas idée. Je fuis la vue des hommes. Si par hasard en passant dans les rues je vois venir de loin quelque personne de ma connaissance, je prends une voie écartée pour n'avoir pas occasion d'en être vu. (JRD168)

Paradoxalement, Charmenil devient plus « sauvage » en ville qu'il ne l'aurait été à la campagne, une campagne qu'il conçoit comme un lieu idéal où il pourrait vivre une solitude réparatrice. Atteint de dyspepsie et ayant de la difficulté à subvenir à ses besoins essentiels, Charmenil repense avec nostalgie aux belles années de collège qu'il a passées en compagnie de Rivard :

[...] ces heures délicieuses que nous avons passées ensemble, à gambader à travers les bosquets, à nous promener dans les allées du grand jardin, à converser sur le gazon ou sous les branches des arbres, nos excursions les jours de congé, dans les vertes campagnes, sur les rivages du lac ou sur les bords pittoresques de la rivière, tous ces plaisirs si doux me reviennent souvent à la mémoire comme pour contraster avec ma situation présente.
(JRD54)

Ce souvenir agit à la manière d'un jardin interdit, d'un rêve inaccessible pour Charmenil. Alors, faute de mieux, Charmenil trouve une sorte de baume dans ses promenades dans les jardins et dans les parcs.

Prisonnier de la ville, Charmenil déclare qu'« il faut bien bon gré mal gré dire adieu à la poésie, aux jouissances intellectuelles, aux plaisirs de l'imagination et, ce qui est plus pénible encore, aux plaisirs du cœur. » (JRD54). À propos de l'inconfort de Charmenil ainsi que du déplacement de Rivard vers la campagne en raison de l'industrialisation plus prononcée dans les milieux urbains, Gilles Marcotte propose une piste de réflexion intéressante dans son essai « Brève histoire du roman canadien-français » se référant à la naissance du genre romanesque : « Le roman, selon la théologie craintive de l'époque, c'est l'aventure, l'amour, et pour tout dire le péché. C'est la ville. » (1994, p. 34). C'est peut-être cette raison qui explique pourquoi Gérin-Lajoie relie son œuvre à l'imaginaire de la terre et qu'il insiste sur le fait que *Jean Rivard* n'est pas un roman. Au fond, Charmenil symbolise les difficultés ressenties par la société canadienne-française dans sa tentative de forger une identité propre.

Capable de s'employer aux tâches reliées à la terre et de parfaire ses connaissances dans divers domaines à l'aide des livres qu'il consomme, le protagoniste de la saga incarne une coalition entre les activités intellectuelles et pratiques : « Jean Rivard, tout en cultivant la lecture, croit [...] que ses bonnes habitudes de travail, sa diligence et sa comptabilité rigoureuse ont fait sa fortune lorsqu'il s'est lancé à l'assaut de la forêt pour créer une république à son image. » (Major, 1996, p. 330). Cette « république à son image » renvoie assez nettement au genre utopique. Suivant la définition qu'en fait Major dans son essai *Jean Rivard ou L'art de réussir*, c'est-à-dire d'un « genre [qui] vise non seulement la critique de l'ici-maintenant, mais aussi la construction d'un monde différent » (1991, p. 229), le genre utopique sera atteignable par l'enseignement des valeurs d'un monde idéal : « Éduquer selon un plan précis s'avère donc la meilleure façon d'assurer la symétrie et l'uniformité : uniformité des aspirations, homogénéité de la vision du monde. » (1991, p. 240). Adoptant assurément une vision étroite de la fonction d'un roman (comme un ensemble de représentations que les lecteurs devraient imiter), le ton employé par Gérin-Lajoie rappelle cependant celui d'un manuel technique. Ainsi, il suggère que ses lecteurs peuvent reproduire ce qu'ils trouvent dans les pages du roman pour devenir à la fois défricheurs et économistes. Dans l'appendice du *Foyer canadien* de 1864, Gérin-Lajoie souligne l'aspect essentiel du rôle de défricheur-économiste dans la société canadienne-française :

Il eût été désirable d'en augmenter le nombre, et nous espérons que ce travail se fera un jour d'une manière plus complète ; car, comme nous le disions en terminant la première partie de « Jean Rivard », il n'est pas un Canton qui ne renferme quelqu'un de ces hommes courageux, industriels, persévérants, qu'on pourrait proposer comme modèle à notre jeunesse laborieuse. (p. 358)

Devant la forte migration de la population vers les villes, qu'elles soient états-uniennes ou canadiennes, Rivard se fait porte-parole d'un plan pour redorer l'image de la campagne. Afin « d'encourager [la] jeunesse canadienne à se porter vers la carrière

agricole » (JRD11), le héros encourage l'acquisition de connaissances multiples (dont l'économie, la poésie et la géographie). Comme s'il répliquait aux mots percutants de Lord Durham, couchés dans rapport de 1839, jugeant que les Canadiens français sont « un peuple sans histoire ni littérature » (p. 69), Rivard affirme : « je me dis que ce serait pécher contre Dieu et contre la société que de laisser cette jeune intelligence sans culture. » (JRE326). Rivard reconnaît les nombreux défis que représente la vie à la campagne : « La plupart des défricheurs n'ont juste ce qu'il faut pour subvenir aux besoins indispensables, et du moment qu'un enfant est en âge d'être utile, on tire profit de son travail. » (JRE323). Malgré cela, il insiste sur le fait que le développement de l'individu doit également toucher son esprit. Une scène éloquente de l'équilibre recherché par Rivard est celle où les habitants de Rivardville pèsent les pour et les contre de l'école publique. Peinant à survivre de l'agriculture, les habitants craignent de se faire arnaquer par le gouvernement avec une imposition des taxes scolaires. Un personnage, Gendreau-le-Plaideux (qui représente en quelque sorte les contre utopistes, pour ne pas dire les désillusionnés pessimistes), déclare lors d'une l'assemblée publique sur l'éducation :

qu'avons-nous besoin de commissaires d'école ? On s'en est bien passé jusqu'aujourd'hui, ne peut-on pas s'en passer encore ? Défiez-vous, mes amis [...] du ton le plus pathétique, défiez-vous de toutes ces nouveautés ; cela coûte de l'argent : c'est encore un piège qui vous est tendu à la suggestion du gouvernement. Une fois des commissaires nommés, on vous taxera sans miséricorde, et si vous ne pouvez pas payer, on vendra vos propriétés... (JRE324)

Le personnage de Gendreau-le-Plaideux devient presque le seul antagoniste des assemblées municipales et tente par tous les moyens de bloquer l'arrivée de l'école. C'est finalement par un argument économique que les habitants se rallient derrière l'école qui, constate le narrateur, ne coûtera qu'« une bagatelle » (JRE329). Ce débat abordera également la mise en place d'un salaire pour l'instituteur, mesure visionnaire pour les campagnes durant cette époque.

À cet égard, l'instituteur joue un rôle clé dans les romans de Gérin-Lajoie et il incarne un enseignement accessible à tous. Comme Jean Rivard, l'instituteur est une sorte de surhomme aux responsabilités multiples : il enseigne, il est inspecteur des écoles de campagne, il est bibliothécaire et conférencier. Comme l'indique André Labarrère-Paulé dans *Les Laïques et la presse pédagogique au Canada français au XIXe siècle*, la création de ce personnage coïncide avec l'avènement de la presse pédagogique, c'est-à-dire la publication régulière de journaux posant des réflexions à propos de l'éducation canadienne-française. Labarrère-Paulé remarque que l'instituteur est alors amené à développer un regard à la fois local et global : « Que l'instituteur soit mis au courant des mêmes nouveautés que le maître d'école japonais n'est pas sans importance. » (1963, p. 176-177). Malgré cette effervescence des presses pédagogiques qui s'étend jusqu'à l'international, Labarrère-Paulé exprime son scepticisme par rapport à la manière dont est représenté l'instituteur de Rivardville : en tant que « véritable encyclopédie » (1965, p. 288), celui-ci est un homme idéal qui ne trouverait pas de figure correspondante dans la réalité rurale canadienne-française du 19^e siècle.

Cette critique, voulant que l'instituteur ne soit pas représenté de manière réaliste, renforce finalement ma lecture de *Jean Rivard* comme un roman utopique. Non seulement l'instituteur est-il occupé par ses divers emplois, mais en plus il doit donner des cours gratuits et accessibles à toute la population les dimanches et inspecter les écoles des régions avoisinantes afin d'analyser les différentes formes de pédagogie employées. Qui plus est, il possède deux arpents de terrain qu'il peut cultiver à son profit. Dans *La littérature sociale canadienne-française avant la Confédération*, Arthur Saint-Pierre décrit justement l'instituteur comme une figure utopique puisqu'il est « un homme sortant de l'ordinaire, à la compétence universelle et à la capacité de

travail quasi illimitée ; un homme dont l'influence serait à la fois moralement bienfaisante, et financièrement profitable à ceux qui l'emploieraient » (1951, p. 78)⁴⁴.

Bien qu'il y ait peu de détails sur l'école-modèle de Rivardville, nous pouvons retenir qu'elle bénéficie d'un important partenariat avec la bibliothèque publique de la ville. Cette institution ne contient pas de cabinet de lecture, mais elle est abonnée à de nombreux journaux politiques, agricoles et littéraires « afin de connaître autant que possible la vérité » (JRÉ398). Rivard présente fièrement cet aspect de la ville au narrateur à la fin du deuxième tome, louangeant l'intérêt prononcé de sa population pour la culture et pour la lecture :

À part ces petites historiettes d'une morale si pure, qui développent chez les jeunes gens le goût de la lecture en même temps qu'ils éveillent en eux les plus beaux sentiments de la nature, vous verriez des traités sur presque toutes les branches des connaissances humaines ; nous avons, comme de raison, donné la préférence aux ouvrages écrits d'un style simple et à la portée de toutes les intelligences. Des traités élémentaires d'agriculture, des manuels des arts et des métiers forment une des plus intéressantes parties de notre collection. Les livres qui nous font connaître l'histoire et les ressources de notre pays ne nous manquent pas non plus. (JRÉ397-398)

Cette diversité d'ouvrages fait en sorte que les habitants de Rivardville ont de bonnes bases pour tenir des discussions politiques et pour mieux endosser leur rôle de citoyen.

⁴⁴ Parmi les enjeux relatifs à l'enseignement et à l'apprentissage dans *Jean Rivard*, nous pouvons remarquer plusieurs influences françaises. Je relève d'abord des influences linguistiques : Rivard tient à ce que l'instituteur soit appelé « Professeur » et son école-modèle, un « Lycée » (JRÉ330), des termes avec une connotation très française. Je note également que Rivard se dit fortement influencé par le pédagogue, évêque et académicien Félix Dupanloup (1802-1878). Le narrateur en témoigne en prenant le temps d'intégrer quelques extraits du travail de Dupanloup :

Cultiver, exercer, développer, fortifier, et polir toutes les facultés physiques, intellectuelles, morales et religieuses qui constituent dans l'enfant la nature et la dignité humaine ; donner à ses facultés leur parfaite intégrité ; les établir dans la plénitude de leur puissance et de leur action... telle est l'œuvre, tel est le but de l'Éducation. (JRÉ321)

Dans *De l'éducation* (1866), un de ses ouvrages phares sur la manière de structurer la pédagogie, Dupanloup note : « C'est l'Éducation qui fait la grandeur des peuples et maintient leur splendeur, qui prévient leur décadence, et au besoin les relève de leur chute. » (1866, p. VI). On ne peut s'empêcher de voir Jean Rivard emporté par un tel enthousiasme à l'égard de l'éducation et de son rôle formateur pour les individus et pour le peuple.

À l'intérieur de sa demeure, Rivard lui-même aménage une salle de lecture et il voue un grand respect à sa bibliothèque.

Des différents apprentissages représentés dans les romans, la lecture occupe une place de choix. Elle est, pour Rivard, une pratique presque sacrée et il s'emploie à imiter ce qu'il trouve dans les livres. Pour Rivard, sa bibliothèque est un lieu de fierté et de recueillement presque sacré, où il peut s'adonner à un travail intellectuel après ses heures de dur labeur :

lorsqu'après quatre ou cinq heures d'exercice physique en plein air, j'entre dans ma bibliothèque, vous ne saurez croire quel bien-être j'éprouve ! Mes membres sont quelquefois las, mais mon esprit est plus clair, plus dispo que jamais ; je saisis alors les choses les plus abstraites, et soit que je lise ou que j'écrive, ma tête remplit toutes ses affections avec la plus parfaite aisance. (JRE377-378)

Encore ici, on pourrait interroger le caractère très peu réaliste de la scène. Quiconque a travaillé physiquement toute une journée, comme le ferait un défricheur ou un agriculteur, saurait qu'à la fin de la journée, peu d'énergie reste pour la lecture et pour la concentration intellectuelle. Encore ici, le caractère utopique des romans émerge avec des surhommes qui ne rechignent devant aucun effort et dont l'énergie est intarissable. À la lumière de la citation ci-dessus, l'homme manuel, pratique, appliqué et l'homme intellectuel, spéculatif et abstrait cohabitent dans un contexte d'exagération. En effet, Rivard semble disposé à recevoir « les choses les plus abstraites » alors que dans les faits, le travail manuel prend beaucoup d'énergie, est fatigant et nous rend peu disposés à un travail intellectuel. Témoignant de ce manque de réalisme, les livres de la bibliothèque de Rivard, à l'exception de quelques œuvres importantes sur lesquelles je reviendrai, ne sont pas sagement exploitées dans le cadre pratique du défrichage ou de l'agriculture. Micheline Cambron soulève bien ce problème dans son article « Les bibliothèques de papier d'Antoine Gérin-Lajoie ».

Cambron affirme que la représentation de la bibliothèque de Jean Rivard est limitée parce que

comme le texte n'est pas un ouvrage technique sur l'agriculture, mais bien la description d'une ville imaginaire, il n'est pas de série qui puisse l'accueillir. Mais peut-être est-ce là une caractéristique de tout texte utopique, de rester incapable d'imaginer le lieu romanesque de sa lecture. (1993, p. 150)

Le peu de détails reliés à la pratique de l'agriculture ne permet que de donner une image sommaire d'une utopie du terroir et de la conserver dans une temporalité figée.

Pourtant, dans *Jean Rivard*, la présence des livres est absolument essentielle dès le début de son périple sur sa terre nouvellement acquise. Les livres sont ses « premiers amis », ses « premiers compagnons de travail » (JRE376). Les livres ont permis au héros de grandir et de faire face à l'intense solitude qu'il a connue lorsqu'il défrichait. Rivard déclare ainsi : « Robinson m'a enseigné à être industriel, Napoléon à être actif et courageux, Don Quichotte m'a fait rire dans mes moments de plus sombres tristesses, *L'Imitation de Jésus-Christ* m'a appris la résignation à la volonté de Dieu. » (JRE376). Selon Major, Rivard est un « lecteur exemplaire » (1991, p. 149) en ce qu'il projette ses idéaux à partir de ceux qu'il rencontre dans les livres : « La bibliothèque de Jean Rivard représente donc sa véritable éthopée, le peignant complètement, le formant, orientant son action. » (Major, 1991, p. 210). Jean Rivard, le personnage, développe un goût pour l'utopie par ses lectures ; par un effet d'entraînement analogue, les romans de Gérin-Lajoie incitent leurs lecteurs à vouloir, à leur tour, un monde idéal.

Les quatre livres qui sont au centre de la bibliothèque de Jean Rivard ont des fonctions distinctes et des valeurs complémentaires. En effet, *L'Imitation de Jésus-Christ* lui permet une vie religieuse malgré l'absence de messes aux débuts de Rivardville ; *Don Quichotte* est une œuvre de divertissement ; quant à *Robinson Crusoé* et à la *Vie de Napoléon*, ces livres inspirent Rivard à créer son monde. Le roman de

Defoe apporte imaginaire d'aventure outre-mer, où le protagoniste est engagé dans un travail d'assujettissement de la nature qui résonne avec celui de Jean Rivard. Major observe justement :

Entre la religion et l'éducation, comme si à l'instar de la religion, le récit de voyage était doté d'une haute valeur morale et, à l'exemple du traité d'éducation, avait pour fonction d'enseigner. Il concilie donc l'inconciliable : œuvre palpitante, mais sérieuse, passionnante, mais enrichissante et pédagogique. (1991, p. 162)

À la lecture de *Robinson Crusoé* (et d'autres récits de voyage, *Voyages autour du monde* (1766-1769) de Louis-Antoine de Bougainville et *Journal d'un voyage aux mers polaires à la recherche de Sir John Franklin* (1854) de Joseph-René Bellot), Rivard évite l'exploration nomade du monde et met tous ses efforts dans sa terre. Il préfère, dans les mots de Major, créer « une école d'héroïsme » (Major, 1991, p. 163). C'est justement parce qu'il évite l'appel de l'aventure et qu'il s'investit dans son travail, que Rivard fait grossir son héritage pour subvenir à ses besoins : c'est par un dur labeur qu'il fonde une communauté dans un lieu initialement considéré comme étant « sauvage ».

Quant à la figure de Napoléon Bonaparte, elle incarne aux yeux du protagoniste l'héroïsme, la grandeur et le patriotisme absolu. Je ne peux pas m'empêcher de voir dans l'admiration de Jean Rivard pour Napoléon, une justification de son défrichage, de sa conquête et de son occupation des terres, des activités qu'il avoue explicitement être dirigées contre les Anglais. Major note à cet effet : « [...] chaque coup de cognée porté à un “géant de la forêt” vise en réalité l'Anglais sous couvert métaphorique. » (1991, p. 197). En plus de ces enjeux identitaires, je signale une sorte de convergence entre la figure de Bonaparte, et du *self-made man* d'Emerson (deux figures bien républicaines). Rappelant qu'Emerson considérait Bonaparte comme « le “prophète” du capitalisme, le représentant exemplaire de l'esprit commercial » (1991, p. 99), Robert Major relève que Rivard part de peu et apprend par

lui-même comment construire sa ville. Que nous construisions un empire (français), une nation (américaine), une ville (Rivardville), au fond, tout part d'un individu qui accepte le pari de l'autonomie, qui relève le défi d'être maître de lui-même.

C'est donc dans la nature que Rivard travaille, s'éduque et forge son identité. À quelques moments, il se satisfait de la solitude et apprécie les phénomènes naturels qui se produisent autour de lui, notamment lorsqu'il contemple les étoiles et le cosmos, « le grand ouvrage du Créateur » (JRD158). Le spectacle de la nature lui offre une possibilité d'évasion semblable à celle qu'il retrouve dans les livres, mais à une toute autre échelle et se déployant dans le monde l'extérieur. Lorsque la neige tombe, par exemple, le narrateur raconte que Jean Rivard « ne pouvait alors rester assis dans sa cabane et mettant de côté ses livres ou ses outils, il sortait en plein vent pour contempler ce spectacle des événements déchaînés » (JRD64). N'ayant pas accès à la culture et au bouillonnement des foules comme en ville, Rivard est plus attentif à l'animation présente en forêt : les phénomènes naturels deviennent alors des œuvres d'art à contempler. Par l'intermédiaire de la littérature qu'il consomme, le protagoniste se construit ses propres imaginaires qui l'accompagnent dans ses tâches journalières. À travers la lecture et l'interprétation des mondes fictifs, Rivard socialise, crée un sentiment de communauté où « un air de gaieté sembl[e] se répandre dans toute la forêt. » (JRD63).

3.2 Fonder un village sous forme d'empire

Rivardville est une sorte d'utopie rurale où la nature sauvage est domestiquée par les bienfaits de la civilisation. La dichotomie entre le monde sauvage et le monde civilisé mobilise tout un ensemble de stéréotypes qui pourraient faire l'objet d'une méticuleuse déconstruction. Je ne m'engagerai pas dans cette voie, mais je signalerai plus simplement que dans la fictive localité de Rivardville, les habitants se sentent bien

chez eux et ils sont épargnés du mal être qui ronge Gustave Charmenil dans la métropole vicieuse. Les vers poétiques de Charmenil traduisent justement sa souffrance existentielle :

Combien de fois errant, rêveur et solitaire,
N'ai-je pas envié le sort du travailleur
Qui pauvre, harasse, tout baigné de sueur,
À la fin d'un long jour de travail, de misère
Retourne à son humble chaumière ! [...] (JRD170)

Ici, les réflexions de l'anthropologue Marion Segaud peuvent très bien éclairer des comportements habitacionnels imaginés par Gérin-Lajoie et attribués à son héros. Dans son essai *Anthropologie de l'espace*, Segaud remarque que l'acte d'« habiter » permet de définir un contexte spatio-temporel précis et donne l'opportunité de « tracer un rapport au territoire en lui attribuant des qualités qui permettent à chacun de s'y identifier. » (Segaud, 2010, p. 70). Les qualités de ce lieu habité sont accentuées par la différence avec d'autres lieux, ces *ailleurs* souvent représentés de manière désavantageuse. Dans le cas des romans de Gérin-Lajoie, le village bucolique de Rivardville s'oppose à la métropole.

Par ailleurs, Rivard établit assez clairement les limites et les idéaux de sa ville. Ces frontières se clarifient en définissant la posture de fondateur qu'incarne Rivard. À ce sujet, Jack Warwick émet une piste pertinente dans son essai *L'appel du Nord dans la littérature*. Abordant les pensées utopiques reliées aux imaginaires du Nord, ce théoricien de la littérature canadienne-française constate que *Jean Rivard, le défricheur* est une œuvre de colonisation dont certains aspects s'apparentent aux objectifs qu'avaient les missionnaires européens, par exemple : la prépondérance d'une posture évangélisatrice, le devoir d'organisation du territoire, et l'importance d'une structure patriarcale. Nous pouvons retrouver ces caractéristiques dans les œuvres des missionnaires canadiens-français Joseph-Charles Taché (1820-1894), Alexandre-Antonin Taché (1823-1894) et Louis-François Laflèche (1818-1898), et du journaliste

new-yorkais John O'Sullivan (1813-1895). Suivant des convictions semblables aux Taché, à Laflèche et à O'Sullivan, la communauté bâtie par Jean Rivard serait dirigée par une quête religieuse, suggère Warwick :

La petite colonie forestière de Jean Rivard est un modèle de patriarcat canadien-français et un microcosme de tous les empires. Elle se développe et prospère sous la protection de la Divine Providence, l'administration harmonieuse de son Fondateur, qui ne manque jamais de consulter son ami le prêtre et de se ranger à son avis. (1972, p. 83)

Warwick insiste particulièrement sur les figures de Mgr Laflèche et de John O'Sullivan pour traiter de ce qu'il appelle le « rayonnement français », c'est-à-dire « [...] le désir d'élargir, de propager toutes les facettes de l'influence culturelle française : généralement comprise, en terre d'Amérique, comme étant l'influence canadienne-française catholique. » (1972, p. 47). Les conceptions idéalisées de Mgr Laflèche et de John O'Sullivan qui, dans une perspective d'évangélisation, voient en l'Amérique un territoire qui prend de l'expansion, suivent cette perspective colonisatrice : « le “rayonnement” [de l'Amérique] est un devoir spirituel, promis à de promptes récompenses matérielles. » (Warwick, 1972, p. 83). Bien que Rivard ne soit pas un évangéliste, Warwick constate que ce personnage de fiction est constamment en quête « d'autres moyens d'augmenter le nombre de fidèles : non seulement en enravant les pertes d'effectifs attribuables à la désertion, mais en préconisant les mariages précoces, ainsi que la fondation de nouveaux villages. » (Warwick, 1972, p. 84). À la découverte du « pseudo-Nord » (1972, p.84), terme que Warwick définit comme étant un territoire sauvage pas trop loin de la civilisation (similaire, en somme à Walden Pond, situé à moins de trois kilomètres du centre-ville de Concord), Rivard ne devient pas un coureur des bois, mais plutôt un défricheur et un pionnier.

Le pionnier renvoie à cette figure d'homme qui ne peut pas vivre dans un système social standard, projetant en lui-même cette idée d'Amérique comme terre de liberté et de démocratie. Dans son texte « The Pioneer Landscape : an American Dream », David

Lowenthal souligne que le fermier traditionnel ne peut pas devenir un héros, contrairement au pionnier, fêré d'aventures. De manière analogue, l'agriculteur représenté dans les œuvres du terroir canadien-français, comme Jean Chauvin dans *La terre paternelle* (1846) de Patrice Lacombe, Claude Drioux dans *Claude Paysan* (1899) d'Ernest Choquette, Samuel Chapdelaine dans *Maria Chapdelaine* (1913) de Louis Hémon et Euchariste Moisan dans *Trente arpents* (1938) de Ringuet, n'est généralement pas héroïque, alors que l'on rapproche plus facilement Rivard de la représentation des grands conquérants. Inspiré par ses lectures sur Napoléon, sur Don Quichotte et Robinson Crusoé, Rivard développe des manières d'agir héroïques qui le rapproche de la figure du pionnier. Le rêve du pionnier est d'habiter le territoire de manière autosuffisante, ce qui le distingue du simple voyageur :

La différence de sens entre *pionnier* et *frontière* est souvent considérée comme obscure, mais la distinction est cruciale : l'être traversant les frontières était un émigrant perpétuel chez lui dans le monde sauvage, un monde qu'il laissait peu altéré ; le pionnier était essentiellement un colon qui détestait et éliminait le monde sauvage. (Lowenthal, 1982, p. 6)⁴⁵

Si nous avons vu une forte analogie entre *Jean Rivard* et la conquête napoléonienne, elle se confirme avec cette figure du pionnier qui rehausse l'aspect guerrier des activités du protagoniste. En effet, c'est par la prise de possession du territoire que se déroule la conquête : « Le monde sauvage était un “ennemi” qu'il fallait “conquérir”, “assujettir”, ou “vaincre” et “dominer” par une “armée de pionniers”. » (Lowenthal, 1982, p. 11)⁴⁶. Pour Jean Rivard, cette posture de pionnier lui permet de construire sa propre ville, et aménager le territoire. Par exemple, ses opinions quasi maniaques sur la disposition des arbres dans Rivardville transparaissent dans les descriptions faites par le narrateur : « [Le village] se composait de plus d'une centaine de maisons éparses sur une dizaine

⁴⁵ Ma traduction. « The difference in meaning between *pioneer* and *frontier* is often thought obscure, but the distinction is crucial: the frontiersman was a perpetual migrant at home in the wilderness, which he left little altered; the pioneer was essentially a settler who detested and eliminated the wilderness. »

⁴⁶ Ma traduction. « The wilderness was an “enemy” to be “conquered”, “subdue”, or “vanquished” and “subjugated” by a “pioneer army”. »

de rues d'une régularité parfaite. Un grand nombre d'arbres plantés le long des rues et autour des habitations donnaient à la localité une apparence de fraîcheur et de gaieté. » (JRÉ361)

Mais avant le village bucolique et organisé, Rivard commence ses aventures dans un abri trouvé sur son terrain, une cabane laissée par un « pauvre colon canadien » (JRD40) qui aurait tenté sa chance sur le territoire, sans succès. La cabane est piteuse :

Ces habitations primitives de la forêt sont construites au moyen de pièces de bois superposées et enchevêtrées l'une dans l'autre sur deux extrémités. Le toit est plat et pareillement formé de pièces de bois placées de manière à empêcher la neige et la pluie de pénétrer à l'intérieur. L'habitation forme généralement une espèce de carré d'un extérieur fort grossier, qui n'appartient à aucun style connu d'architecture, et n'est pas même toujours très confortable à l'intérieur, mais qui cependant offre au défricheur un abri temporaire contre les intempéries des saisons. (JRD41)

Avec son acolyte Pierre Gagnon, Rivard améliore cette demeure. L'habitation de Rivard sera supérieure à la cabane du colon et faite pour une installation définitive. Au fil du récit, le lecteur suit les modifications apportées par le protagoniste à sa maison. En plus de l'apparence de bien-être, d'entraide et d'atmosphère champêtre, Rivard accorde de l'importance à l'aération et à la disposition de sa demeure tout comme à celles des maisons de sa ville afin d'améliorer la santé de ses habitants ; on reconnaît ici la critique de l'insalubrité typique de la ville. Ce souci pour la salubrité se manifeste même à petite échelle, jusque dans la demeure simple du protagoniste : « je tiens au confort, à la commodité, à la propreté, et un peu aussi à l'élégance ; mais je suis ennemi du luxe. » (JRÉ373). Il s'agit d'un bien-être représenté comme étant pur, simple, propre et naturel. Pourtant, tout cet environnement est arrangé par Rivard, dans un milieu où « c'est l'utile qu'il faut chercher avant tout, l'utile et le solide » (JRÉ373). Cet « utile » et ce « solide » sont définis par les valeurs de Rivard : il en est le maître d'œuvre.

Dans ses remarques sur le fait de fonder un foyer, une entreprise, une localité ou une ville, Segaud signale que cette opération consiste toujours en « fixer sur le sol un ensemble de croyances, de visions du monde. » (2010, p. 107). Pour fonder quelque chose, on en jette d'abord les bases. Segaud distingue trois étapes qui constituent la fondation : la détermination de l'endroit, l'élaboration du plan et la définition des délimitations du terrain choisi. La fondation permet également d'organiser un lieu, en établissant une frontière entre l'extérieur sauvage, « eux », et l'intérieur cultivé, « nous ». Les pratiques agricoles sont une manière de transformer le monde sauvage en monde cultivé. À la lumière des indications de Segaud, je remarque que la fondation de Rivardville se fait de manière à bien établir les frontières et l'identité du lieu imaginaire, puisque le protagoniste a pour objectif de constituer une communauté canadienne-française harmonieuse à partir d'une forêt en voie de défrichage.

Une des étapes significatives du défrichage et de la solidarité canadienne-française qu'idéalise Jean Rivard est la corvée, à savoir « un travail gratuit et forcé qui n'est fait qu'à regret » (JRD182). Initialement, la corvée désignait le labeur du paysan pour son seigneur ; mais dans les romans de Gérin-Lajoie, elle devient un travail collectif, résonnant même avec la vie démocratique américaine. Elle représente un devoir citoyen qui se fait dans la joie et dans la fraternité à Rivardville. Cet enthousiasme permet aux habitations de se construire plus rapidement. Le narrateur note à cet effet :

Dans les paroisses canadiennes, lorsqu'un *habitant* veut lever une maison, une grange, un bâtiment quelconque exigeant l'emploi d'un grand nombre de bras, il invite ses voisins à lui donner un coup de main. C'est un travail gratuit, mais qui s'accomplit toujours avec plaisir. Ce service d'ailleurs sera rendu tôt ou tard par celui qui le reçoit ; c'est une dette d'honneur, une dette sacrée que personne ne se dispense de payer. (JRD182)

Ne rechignant devant aucun effort, et afin de parvenir « à l'indépendance de fortune et aux premiers honneurs de son pays » (JRD16), Jean Rivard se fait alors architecte,

urbaniste, paysagiste. Pur autodidacte, travaillant et idéaliste, *self-made man* et épaulé par son fidèle Pierre Gagnon, c'est sans hésiter que Rivard fonde un monde et concrétise une utopie :

Quoiqu'il ne fût guère au fait de bâtir des villes, il en avait lui-même tracé le plan ; il avait indiqué les rues auxquelles il donnait toute la largeur et toute la régularité possibles ; il avait marqué les endroits que devaient occuper plus tard la maison d'école, le bureau de poste, le marché, etc. (JRE258)

À la fin des romans de Gérin-Lajoie, le narrateur témoigne des magnificences de Rivardville (le jardin, la bibliothèque, la paroisse, etc.) Le narrateur en dit : « Toute la paroisse me sembla un immense jardin. » (JRE390). *Jean Rivard* présente en effet un monde idéal organisé par la main humaine, un monde qui devient l'« empire » du protagoniste et « la concrétisation de l'utopie dans la société végétale » (Bureau, 1984, p. 36). Dans un passage de Major que j'ai précédemment cité et que je reprends ici, le protagoniste « veut en forêt vierge, fonder une ville qui puisse rivaliser avec les grandes métropoles du continent. » (1990, p. 143). Rivard suggère qu'il a réussi à atteindre cet objectif lorsqu'il devient propriétaire d'un « royaume » (JRE216), une référence au système monarchique du vieux continent que le personnage tire sans doute de ses lectures de *Don Quichotte* et de la *Vie de Napoléon*. Plus encore, lorsqu'il observe ses possessions et ses constructions, Rivard déclare que « [s]on habitation lui semblait un petit paradis terrestre. » (JRE217).

Dans *Jean Rivard*, l'environnement du protagoniste finit par devenir un endroit où s'harmonisent ville et jardin, reflétant le lieu de repos rêvé de Charrenil. Suivant les caractéristiques du genre utopique énoncées par Major, il s'agit d'un milieu campagnard qui permet un retour à une pureté simple et naturelle. S'il y a une vitalité dans les romans de Gérin-Lajoie, elle est hiérarchisée, privilégiant surtout celle de la communauté humaine de Rivardville et celle de son fondateur et héros. En effet, le

paysage lui-même est organisé par la main de Rivard : « [...] puisque tout manifeste le règne de l'homme et sa volonté logicienne, puisque les prés sont des tapis, les arbres, des haies, les champs, des carrés découpés, l'espace prend un caractère fondamentalement urbain. » (Major, 1990, p. 149). Ce monde est parfaitement organisé, ne tolérant aucune trace du monde sauvage. Dans ce sens, si Rivard aime les arbres, c'est pour les choisir, les greffer aux meilleures essences et les planter où cela lui semble judicieux et organisé. Il en va de même pour ses jardins qui se composent de nombreuses variétés de plantes, de fruits et de légumes qu'il améliore au fil des saisons. Cette représentation est paradoxale et relève donc une tension dans les œuvres de Gérin-Lajoie : elle propose une image de la ruralité qui n'est pas complètement réfractaire aux avancées modernes, comme la mise en marché des productions agricoles, l'agrandissement des réseaux de communications pancanadiens, la mondialisation des savoirs, etc. La présence forte du voisinage, la tranquillité de la ville, les maisons parfaites, l'aménagement paysager impeccable et l'apparence verdoyante du gazon suggèrent presque un pas vers ce qui deviendra la banlieue américaine.

3.3 Conquérir la terre pour un jardin délicat

Dans le contexte américain, la forêt est un lieu propice aux rituels. Dans son étude *Le mythe de l'Amérique dans l'imaginaire « canadien »*, Maurice Lemire indique, parmi de nombreuses manifestations américaines mythiques, que les bois offrent l'opportunité d'une formation identitaire. Il présente un trope, celui des garçons en voie de devenir bûcherons :

Le départ pour la forêt marque le passage à l'âge adulte. Le jeune homme qui va s'y mesurer trouvera sa virilité. Les difficultés qu'il affronte sont d'abord d'ordre physique : rigueur du climat, vastes espaces à parcourir, lourds fardeaux à transporter. Mais au lieu de se lamenter [...] il y voit

l'occasion de rivaliser avec ses compagnons. Tous les travaux se transforment en concours où la prouesse triomphe. (2003, p. 30)

Lemire ajoute que l'imaginaire de la forêt dans les romans québécois sera souvent présenté sous des allures chevaleresques⁴⁷. Dans *Jean Rivard*, nous pouvons observer que cette esthétique épique augmente le caractère héroïque du protagoniste et le pousse à se surpasser afin de ne pas accepter la situation initiale précaire. L'abattage des arbres est représenté sous la forme d'un combat mené par les défricheurs contre leurs adversaires que sont les arbres : « On avouera qu'il fallait, sinon du courage, au moins de bons bras pour s'attaquer à ces géants de la forêt, qui ne succombaient qu'avec lenteur sous les coups répétés de la hache. » (JRD51). Le défrichage contribue donc autant à la formation du jeune personnage vers les responsabilités adultes qu'à la transformation de la nature sauvage en civilisation humaine. Nous devinons que le personnage principal sortira grandi de cette expérience. Ainsi, à la lumière de l'importance accordée à l'économie dans *Jean Rivard*, la forêt est présentée sous des allures humaines, presque anthropomorphisée dans une esthétique rappelant les guerres napoléoniennes :

De même que dans le monde politique, financier, commercial ou industriel, la chute des grands entraîne la ruine d'une multitude de personnages subalternes, de même la chute des grands arbres fait périr une multitude d'arbres moins forts, dont les uns sont décapités ou brisés par le milieu du corps, et les autres complètement arrachés de terre. (JRD51)

⁴⁷ Ce trope de la forêt est également crucial dans *La terre paternelle* de Patrice Lacombe. Charles Chauvin, fils d'une lignée de cultivateurs, quitte la terre familiale pour s'engager à voyager pour la compagnie du Nord-Ouest. Le patriarche de la famille Chauvin prendra de mauvaises décisions économiques et la production agricole en souffrira. Après plusieurs années de voyage, Charles Chauvin revient et achète la terre familiale, évitant de justesse qu'elle tombe entre les mains d'un acheteur étranger. À son retour, il est décrit comme étant passé à l'âge adulte à travers ses périples en forêt : « Charles qui les avait quittés, à peine sorti de l'adolescence, et qui revenait homme fait, n'en put être reconnu à son tour. » (Lacombe, 1993, p. 77).

La « chute du colosse » qu'est l'arbre se fait « par le taillant de l'acier meurtrier » (JRD51), donnant l'image d'un combat violent, mais où ce sont les arbres qui en paient le prix plutôt que le héros.

Mireille Servais-Maquoi spécifie que la forêt est aussi présentée à la manière d'un univers de conte dans *Jean Rivard*, donc un univers magnifié, parfait, encourageant la vocation merveilleuse du *self-made man* vers une réussite économique typiquement américaine. Dans un commentaire croisé sur les romans *Menaud, maître draveur* de Félix-Antoine Savard, *Maria Chapdelaine* de Louis Hémon, *La terre paternelle* de Patrice Lacombe et *Jean Rivard* d'Antoine Gérin-Lajoie, Servais-Maquoi écrit :

La nature cruelle qui engloutira Joson dans ses rivières torrentueuses et égarera traîtreusement François Paradis dans sa forêt, demeure inconnue à Lacombe et Gérin-Lajoie. La terre est encore, dans leurs deux romans, ce quiet refuge où « l'enfant du sol » semble devoir jouir éternellement d'une béate insouciance, d'une enivrante félicité ! (1974, p. 43)

Hormis la forêt qui occupe une place importante dans la quête héroïque de Rivard, les ours et les maringouins semblent particulièrement nuisibles par leur sauvagerie. À un moment, le protagoniste se fait attaquer par une ourse noire accompagnée de ses petits. Heureusement, Gagnon entend Rivard crier et abat les animaux menaçants. Les peaux des bêtes sont gardées comme des trophées et la mésaventure de Rivard deviendra une anecdote racontée par les habitants des alentours jusqu'à en devenir légende. À une autre échelle, les maringouins seront une source de grande irritation ; le narrateur les introduit d'une manière assez dramatique, parlant d'« une plaie de la vie des bois » et d'« un supplice continu » (JRD107). Rivard parle même des maringouins en tant que mal présent dans toutes les strates historiques canadiennes-françaises : « C'est un ennemi de la civilisation, tout défricheur doit lui payer tribut ; nos pères l'ont payé avant nous, et ceux de nos enfants qui plus tard s'attaqueront

comme nous aux arbres de la forêt le paieront à leur tour. » (JRD108). À la manière d'une malédiction, les « ennemis de la civilisation » doivent être surmontés. Surmonter les expressions sauvages de la nature devient une manière d'en transformer et d'en contrôler la splendeur, donnant naissance au passage à des légendes.

Lorsqu'il est question de la forêt, des ours et des maringouins, leur portée mythologique et historique souligne un imaginaire utopique prononcé dans les romans de Gérin-Lajoie. Par exemple, lors du brûlage des arbres, les défricheurs décident de relier cette étape de leur travail à l'histoire universelle des Hommes :

Ils l'appelèrent l'incendie de Moscou, mais il y avait cette différence entre les deux incendies que l'un avait détruit des richesses immenses et que l'autre était destiné à en produire ; que l'un avait causé le malheur et la pauvreté d'un grand nombre de famille, et que l'autre devait faire naître l'aisance et le bonheur dans la cabane du laboureur. (JRD93)

Cette scène à la fois terrifiante et sublime servira de passage entre le monde dit *sauvage* et le monde dit *civilisé*. Rivard part à l'aventure, armé de quelques outils de défrichage, et prêt à tous les dangers pour construire une ville à l'américaine. Ainsi le narrateur évoque « [d]es forêts touffues qu'ont abattues les haches des vaillants défricheurs. » (JRD45). La quête de notre héros se termine dans une atmosphère de délicatesse, de renaissance, par l'image du jardin paradisiaque construit par-dessus les cendres de la forêt sauvage :

Il n'avait pas oublié non plus de planter tout autour de son futur jardin quelques-uns des meilleurs arbres fruitiers du jardin de sa mère, tels que pruniers, cerisiers, gadeliers, groseilliers, pommiers, etc. Il avait même eu l'attention délicate de se procurer secrètement de la graine des plus belles fleurs du jardin du père Routier, afin que si plus tard sa Louise venait embellir de sa présence son agreste demeure, elle retrouvât à Louiseville les fruits et les fleurs qu'elle aimait à Grandpré. (JRD101)

De cette détermination et de ce devoir d'exploitation des ressources en ressortent les convictions caractéristiques du pionnier que Warwick considère être le défricheur au Canada français, celui qui conserve les valeurs nationales, qui repousse les frontières américaines, et qui célèbre l'esprit d'indépendance. Plus précisément, Rivard est un producteur agricole, mais ayant reconnu que les manières de faire traditionnelles ne suffisent pas, il s'est ajusté aux impératifs de l'économie industrielle. Comme le souligne Major, Rivard est un « fabricant de sucre d'érable et de potasse avant de voir pousser la première tige d'une future moisson » (1991, p. 127). Rivard possède 200 érables sur sa propriété. Il décide, avec les conseils précieux de Pierre Gagnon, d'en faire une sucrerie. Gagnon fait valoir les avantages de cette « intéressante industrie » (JRD68) : « Au lieu d'immoler sous les coups de la hache ces superbes vétérans de la forêt, il valait mieux [...] les faire prisonniers et en tirer la plus forte rançon possible. » (JRD68). Entre l'exploitation et l'admiration devant la nature, il s'agit donc surtout d'une économie de la terre. Ailleurs, en suivant les suggestions d'Arnold, un marchand américain, Rivard récupère les cendres du brûlage des plantes défrichées pour en faire de la potasse et de la perlasse. Ces produits sont utiles pour le blanchissage et la production d'engrais. Rivard conclut un marché avec Arnold : ce dernier s'engage à

procurer à crédit la chaudière, les cuves, et le reste des choses nécessaires à la fabrication de la potasse, de les transporter même à ses frais jusqu'à la cabane de Jean Rivard, à condition que Jean Rivard s'obligerait à livrer au dit Arnold, dans le cours des trois années suivantes, au moins vingt-cinq barils de potasse, à raison de vingt chelins le quintal. (JRD81)

Ainsi, Rivard peut éponger une partie de ses dettes. Rapidement, son installation lui permet de faire de la perlasse (une potasse plus raffinée), réutilisant les cendres restantes des défrichements.

Dans son ouvrage sur la question du terroir canadien-français, Servais-Maquoi présente les romans de Gérin-Lajoie comme une utopie dont la terre « est la grande

héroïne magnifiée par les aventures de Jean Rivard : tout le roman n'est que le prolongement du fameux songe du héros » (1974, p. 35). La terre est une héroïne, certes ; toutefois, elle est soumise aux ambitions grandioses du protagoniste, ce qui fait que la nature et le progrès industriel se confondent. C'est de cette façon que Rivardville joint le meilleur des deux mondes :

Lorsqu'on est condamné par son état à vivre au sein des villes, entouré des ouvrages des hommes, n'entendant d'autre voix que celle de la vanité et de l'intérêt sordide, ayant pour spectacle habituel l'étourdissante activité des affaires, et qu'on se trouve tout-à-coup transporté au milieu d'une campagne tranquille, on sent son cœur se dilater et son âme s'épanouir, en quelque sorte, au contact de la nature, cet abîme de grandeurs et de mystères. (JRE360)

Au lieu de l'horloge mécanique qui donne le rythme de la ville, c'est le cri d'un oiseau qui sonne le réveil à Rivard pour commencer son travail routinier le matin. Parmi les multiples organismes naturels qui l'inspirent, le protagoniste est fasciné par les abeilles, car ce sont de « charmants petits insectes » qu'il qualifie de « laborieux » et d'« industriels » (JRE350), soutenant l'image d'un système industriel et mécanique. Pour Jean Rivard, les animaux de son élevage (ses vaches, ses poules, son cochon, etc.) sont ses compagnons de travail et ses investissements : c'est pourquoi il les traite bien, sélectionnant pour eux un milieu de vie sain et de la nourriture de qualité. Normalement, le protagoniste choisit ses animaux avec soin. Son cheval Lion est cependant une dépense impulsive : il s'agit d'un cheval de grande carrure et une figure de performance. Lion devient un bon investissement puisque les chevaux de la région sont croisés avec ses gènes exceptionnels pour les prochaines lignées équines.

Cet idéal d'exploitation se confirme lors d'une discussion cruciale entre le curé du village natal de Rivard, l'abbé Leblanc, et notre héros lorsque ce dernier doit choisir la carrière qui lui incombe. Fidèle à la tension ville-campagne caractéristique de la littérature du terroir, l'abbé Leblanc explique que

dans les grandes villes, voyez-vous, les hommes sont séparés pour ainsi dire de la nature : l'habitude de vivre au milieu de leurs propres ouvrages les éloigne de la pensée de Dieu. S'ils pouvaient comme nous admirer chaque jour les magnificences de la création, ils s'élèveraient malgré eux jusqu'à l'auteur de toutes choses et la cupidité, la vanité, l'ambition, les vices qui les tourmentent sans cesse n'auraient plus autant de prise sur leurs cœurs... (JRD26)

Selon le curé, l'agriculture est un moyen de renouer avec la « pensée de Dieu », celle-ci se matérialisant à travers les beautés de la nature. L'abbé Leblanc et Rivard donnent l'impression d'avoir un accès privilégié à ces « magnificences de la création » dont la « grande ville » serait dépourvue. Rivardville complexifie toutefois la découpe binaire soutenue par l'abbé Leblanc. En effet, malgré une valorisation claire du travail dans *Jean Rivard*, je suis tentée de dire que l'influence des utopies américaines sur Gérin-Lajoie dilue le message religieux et patriotique de l'abbé Leblanc. La nature dans le terroir canadien-français, que l'abbé Leblanc incarne par excellence, équivaut à la terre « à conquérir et à défricher » et « s'oppose à la ville qui est le lieu de l'illusion, de l'oisiveté, des déchéances » (Falardeau, 1967, p. 50). Le curé encourage de prime abord le protagoniste à voir la connexion à la nature et au travail en tant que lien vers le divin dont il faut se faire un devoir de le transmettre. Rivard est cependant influencé par l'essor industriel et économique en vogue à son époque. Pleinement développée, Rivardville offre en plus d'une connexion à la nature plein d'avantages comme l'éducation, un mode de vie dans un milieu salubre, un esprit de fraternité et de communauté et la valorisation du travail agricole, d'un commerce canadien-français.

À première vue, Rivardville offre un tableau parfait de l'économie et de la vie en campagne. C'est ce que projette Rivard lors de son discours de campagne en tant que futur candidat au Parlement. Le protagoniste endosse alors pendant son élocution une position ferme par rapport à son attachement au travail de la terre :

Si je ne consultais que mon intérêt et mes affections personnelles, je rejetterais loin de moi toute idée d'abandonner un genre de vie que j'aime et qui me convient, pour en adopter un autre qui me semble incompatible avec mes goûts et mes sentiments. Mais je sais que les devoirs d'un homme ne se bornent pas à la vie privée ; je sais que pour être bon citoyen, il faut encore s'occuper, dans la mesure de ses forces, du bien-être et du bonheur de ses semblables ; et que personne ne peut refuser de prendre sa part des charges que la société impose à quelques-uns de ses membres dans l'intérêt général. (JRÉ339)

À la manière d'un devoir, Rivard se lance en politique, mais retournera à sa vie de campagne assez rapidement. Il agira plutôt en tant que conseiller, Rivardville s'autogérant dans une perfection bien utopique.

Malgré cette perfection apparente à Rivardville, plusieurs inégalités se font ressentir dans cet univers, notamment lorsqu'il est question des classes sociales. L'imaginaire fort relié aux mondes de *Napoléon* et de *Don Quichotte* semble être un symptôme de ces inégalités. Dans son article « D'un ours bien léché... Bestiaire et idéologie dans *Jean Rivard* », Major s'inquiète de ces inégalités présentes au sein des romans de Gérin-Lajoie, allant à l'encontre de l'éducation et de la démocratie qu'ils idéalisent. En effet, Major critique le fait que Rivard semble encourager une vision innovatrice de l'économie canadienne-française tout en renvoyant, de manière surprenante, à l'ancien système colonial. Major introduit son inquiétude sous forme de questionnements d'ouverture à son article :

Jean Rivard, sous prétexte de promouvoir le retour à la terre et la prise de possession du territoire, proposerait, en réalité, une nouvelle féodalité, se déployant dans les limites étroites de la *république* paroissiale ? Sous couvert de démocratie fraternelle et de libéralisme économique, le roman serait une apologie ardente de l'homogénéité collective et de l'autoritarisme politique ? (1985, p. 91)

Cette « homogénéité » et ce manque de profondeur dans les idées semblent typiques de l'utopie (Major, 1991). En exemple des inégalités qui émergent, voire qui sont inhérentes à l'utopie qu'est Rivardville, Major se concentre sur la figure d'une

oursonne adoptée par Pierre Gagnon. Après avoir sauvé Rivard de l'ourse en colère, Gagnon recueille un des petits de l'animal pour l'élever. Gagnon éduque Dulcinée, l'oursonne, afin de lui apprendre les valeurs de la haute société. L'oursonne est nommée, évidemment, en l'honneur de la Dulcinée du roman de Cervantès, cette femme paysanne que Don Quichotte transforme en Dame dans ses délires chevaleresques. C'est ainsi que Gagnon idolâtre son oursonne tout en n'oubliant pas son statut animal : « Il réussit parfaitement [...] à s'en faire une amie qui ne l'abandonnait ni jour ni nuit, le suivant partout, au bois, au jardin, à la rivière, et montrait pour lui l'affection, l'obéissance et les autres qualités qui distinguent le chien. » (JRD119). Cet imaginaire de la domestication, et d'une forme de domination sur l'autre, ne se résume pas à la seule oursonne, mais colore bon nombre de relations interpersonnelles dans le roman.

*

En conclusion, nous pouvons affirmer qu'Antoine Gérin-Lajoie encourage donc une fierté du labeur au diapason avec des connaissances économiques de son époque industrielle. La valorisation de la terre se fait par le biais d'une esthétique utopique joignant les étapes techniques, économiques à un ton poético-héroïque chantant les beautés des paysages canadiens-français afin de parvenir à bâtir une ville idéale.

Si la légende du défricheur-économiste aux multiples réussites persiste, c'est parce que notre héros a fondé ses habitations sur un socle plus solide que les abris temporaires et médiocres du colon canadien traditionnel⁴⁸. Misant sur une éducation

⁴⁸ Malgré le sentiment de contrôle qui semble se dégager de lui, Rivard n'est pas à l'abri de la fatalité. En effet, un des enfants du protagoniste décède. Deux autres drames viennent s'ajouter à celui-là. Rivard ayant encouragé les Canadiens français à explorer leur territoire, un missionnaire emporté par ce courant de colonisation meurt de froid dans un marais. Toujours dans cet esprit de conquête du territoire

démocratique à la fois autodidacte et institutionnelle, Rivard renouvelle la figure du cultivateur de la littérature du terroir, le transformant en intellectuel. Rivardville est loin d'être un petit village reculé et anonyme du Canada français, mais il incarne plutôt, à échelle réduite, un empire prospère où la fraternité et la simplicité rayonnent. En dirigeant ses pratiques agricoles concentrées sur des principes économiques de l'industrialisation naissante, Rivard bâtit une ville-jardin qui échappe à la nature sauvage et à l'envahissement des Anglais : il devient un héros canadien-français.

Par l'intermédiaire d'un fort imaginaire du territoire, les paysages canadiens-français prennent vie au fil des périples de Jean Rivard et de Pierre Gagnon, dont le rôle de ce dernier reste souvent en arrière-plan malgré son grand investissement dans la fondation de Rivardville. À la fois héros digne des guerres napoléoniennes, pionnier, propriétaire, producteur agricole, habitant, architecte, intellectuel et politicien, Rivard fait du milieu dangereux qu'est la forêt des Cantons de l'Est, un jardin où rayonne la quiétude canadienne-française. Ce sera par la combinaison des méthodes d'exploitation traditionnelles et de l'économie industrielle que le protagoniste parviendra à un franc succès dans cette « nature civilisée ». Le personnage principal dira même que s'il y avait une peinture à son effigie, « il voulait être représenté guidant deux bœufs de sa main gauche et tenant une hache dans sa main droite » (JRD91) : il est alors prêt à incarner la légende du défricheur-économiste. Il n'existe pas de tableau qui reproduit exactement le rêve de Rivard. En revanche, la symbolique de la hache et des bœufs rappelle clairement la figure de Cincinnatus à la charrue que j'ai examinée dans le premier chapitre (figure 3 et 4, annexe). Comme le souligne Major, l'imaginaire de la hache est très fort dans les démarches fondatrices de l'Amérique : « La hache et ceux qui la manient émerveillent : ils construisent un monde nouveau en renversant la nature sauvage. » (Major, 1991, p. 39).

canadien, les membres d'une famille de colons meurent de faim. Dans les deux cas, le fait que les voies de communication sont trop éloignées a fortement contribué à leur triste sort.

CONCLUSION

Ce mémoire visait à faire état des manifestations utopiques dans *Walden* de Henry David Thoreau et dans *Jean Rivard, le défricheur* suivi de *Jean Rivard, économiste* d'Antoine Gérin-Lajoie. Tenant compte des nombreuses définitions données au concept d'utopie, je me suis concentrée principalement sur celle faite par Luc Bureau, dans son essai *Entre l'Éden et l'utopie*, qui mettait en lumière un fantasme du jardin édénique. Bureau nous présente deux avenues possibles d'un équilibre rêvé du monde : celui d'un retour à la nature complètement sauvage ou celui d'un contrôle total de l'être humain sur la nature. Le motif du jardin d'Éden étant en lui-même très vaste, j'ai préféré me restreindre à des œuvres littéraires précises. J'ai reconnu dans ces deux images de jardin d'Éden évoquées par Bureau les projets d'autarcie de Thoreau à Walden et de Jean Rivard à Rivardville. C'est pourquoi j'ai décidé de les mettre en relation, afin de constater que ces deux postures utopiques révélaient des imaginaires propres au développement de l'Amérique du 19^e siècle et qu'elles permettaient un dialogue entre le genre littéraire du *nature writing* états-unien et celui de la littérature du terroir canadien-français. Entraînées par une image idéalisée de la découverte des territoires américains, *Jean Rivard* et *Walden* réagissent au phénomène de l'industrialisation et tentent de trouver la singularité de la pensée américaine, liée de trop près à l'intellectualisme européen. Il en ressort une tension entre la nature et la culture, clivage assez complexe que je n'ai pas pu explorer en entier. De manière plus précise, les réflexions compilées dans le journal poético-philosophique de Thoreau et la mise en fiction de Rivardville déjouent un écart entre les domaines pratique et intellectuel, provoqué entre autres par une dichotomie entre la ville et la campagne.

Afin de contrer cette différence, les œuvres du corpus mélangent l'intellectualisme à l'europpéenne — que l'on associe davantage au milieu urbain — et le *wilderness*, cette idée d'une Amérique sauvage aux grands espaces — que l'on lie plutôt à l'environnement campagnard et rustique. Par des constatations sociohistoriques reliées à la Nouvelle-Angleterre et au Canada français et par une analyse des thématiques récurrentes présentes dans les œuvres, j'ai pu établir que, malgré leurs distinctions géographiques et les genres littéraires différents, *Jean Rivard* et *Walden* laissent place à des problématiques et à des idéaux semblables. En effet, j'ai pu observer que l'éducation, la manière d'habiter un lieu ainsi que la façon d'aborder les pratiques d'exploitations des ressources naturelles permettaient dans *Jean Rivard* comme dans *Walden* de tisser des liens entre la littérature et la nature ainsi que d'en alimenter des imaginaires propres à l'utopie.

Le 19e siècle étant agrémenté de multiples utopies, j'en ai fait ressortir, dans le premier chapitre de mon mémoire, les caractéristiques sociales, politiques et historiques. J'ai pris les cheminements de Henry David Thoreau et d'Antoine Gérin-Lajoie comme points de repère. Bien que les contextes du Canada français et de la Nouvelle-Angleterre soient différents, nous pouvons observer que la figure du *self-made man* et le concept de *self-reliance* élaborés par Ralph Waldo Emerson, habitent ces deux territoires voisins. Henry David Thoreau s'alimente de nombreuses lectures, entre autres de celles de l'utopiste français Charles Fourier, des discussions et des correspondances avec son ami Ralph Waldo Emerson, des entretiens du *Transcendental Club* ainsi que des pratiques agricoles et intellectuelles de la communauté de Brook Farm. Antoine Gérin-Lajoie se nourrit des réflexions de l'historien, professeur et abbé Jean-Baptiste-Antoine Ferland, du journaliste Étienne Parent, des discours faits à l'Académie du collège de Nicolet ou des déclarations de l'Institut canadien de Montréal. Nous pouvons aussi noter l'importance de la figure mythique de Lucius Quinctius Cincinnatus dans la formation du personnage de Jean

Rivard. Ce dictateur romain dirige sa nation pour finalement retourner à ses activités agricoles, inspirant alors l'imaginaire américain du patricien. Cette figure du patricien est cruciale dans l'imaginaire américain, et on peut la reconnaître dans les écrits de Thoreau.

Dans une optique plus littéraire, j'ai établi, dans ce même chapitre, les singularités du *nature writing* et de la littérature du terroir. Le *nature writing*, que l'on relie au *wilderness*, évoqué un peu plus haut, mélange les traditions puritaines à l'inconnu des grandes étendues américaines. Ce genre est souvent associé à l'écriture de Henry David Thoreau. Il légitime aussi une voix personnelle et contemplative de l'écrivain : ce dernier témoigne au lecteur de son expérience en milieu sauvage et de son appartenance états-unienne. L'expression « romantisme de la démocratie », formulée par Sandra Laugier, a particulièrement attiré mon attention, car elle résume bien l'esthétique à la fois poétique et politique qui règne alors en Nouvelle-Angleterre au 19^e siècle. Par la mise en mots du quotidien, le discours états-unien démocratise ses idées et son territoire. Au Canada français, la littérature du terroir dévoile une routine paysanne magnifiée et reliée à l'imaginaire de la terre agricole. Dans le but de rappeler les valeurs louables canadiennes-françaises, cette littérature à forte idéologie traditionaliste tente de freiner l'exode massif de ses habitants vers les États-Unis. L'ouvrage *Le roman de la terre au Québec* de Mireille Servais-Maquoi, auquel je me suis principalement référée, m'a permis de constater que ce genre littéraire cherche à transmettre par écrit « le bonheur inaltérable d'une paisible existence agreste » (1974, p. 36) par l'intermédiaire de personnages de paysans et d'habitants qui n'étaient pas des héros. Bien qu'il soit souvent cité lorsqu'il est question de la littérature du terroir, *Jean Rivard* se détourne des conventions de son genre, faisant de son protagoniste un héros par excellence endossant des ambitions très américaines.

Avec l'étude comparative de *Walden* et de *Jean Rivard*, il est possible de constater que les genres littéraires que sont le *nature writing* et la littérature du terroir ont certains points communs, notamment l'amélioration de l'accès à l'éducation pour tous, un rapport d'émerveillement, de mythologies liées à la nature et un désir de sortir de la ville pour repenser le monde (sur d'autres points, j'ai noté des différences importantes comme le rapport à l'exploitation des ressources naturelles, ou la manière d'habiter le lieu). Ces ressemblances permettent de les lier malgré leurs différences génériques. Le *nature writing*, caractéristique des États-Unis, et la littérature du terroir, particulièrement celle du Canada français, participent de la création de mondes utopiques qui renouent avec une nature pure et qui contrastent avec la ville industrielle en plein développement au 19^e siècle. Si le *nature writing* est considéré comme un indice important du développement d'une pensée écologique, voire écocritique ou écopoétique, la littérature du terroir laisse une trace moins charmante dans l'histoire littéraire canadienne-française, jugée comme étant dépassée. En effet, à la lumière de son analyse de *Charles Guérin* et de *Jean Rivard*, Jean-Charles Falardeau note dans *Notre société et son roman* que les personnages découlant de la littérature canadienne-française veulent quitter leurs terres, faute de pouvoir s'y accomplir : « Pour ceux qui acceptent d'y vivre, la société canadienne apparaît comme un cul-de-sac. » (1967, p. 44). Au-delà de cette impasse que *Jean Rivard* déjoue en s'inspirant d'un mode de pensée économique américain, la littérature du terroir adopte à sa façon une manière de voir écologique ou du moins plus simple en réaction au capitalisme naissant. À la lumière du *nature writing* qui est un genre voisin, géographiquement et littérairement, de faire ce lien permet de réactualiser la place de la littérature du terroir au 19^e siècle, à une époque, rappelons-nous, qui est celle des utopies.

La première partie de mes chapitres II et III, qui se concentrait sur l'analyse littéraire et thématique de *Walden* et de *Jean Rivard*, abordait la question de l'éducation. J'ai pu observer un clivage commun aux deux œuvres du corpus étudié,

celui entre le « peuple » paysan et la sphère intellectuelle que Thoreau et Rivard veulent diminuer par l'élaboration d'idéaux pédagogiques. Ces utopies didactiques tendent à déjouer l'opposition entre la ville et la campagne afin d'en faire ressortir les avantages des deux milieux. À propos de *Walden*, j'ai souligné le motif du village universitaire élaboré par Thoreau qui voulait joindre les connaissances ancestrales et villageoises de Concord, à un intellectualisme philosophique et poétique. Ce sera par l'intermédiaire d'une relation accrue de l'être humain à la nature, plus particulièrement par la contemplation du cosmos, que se révèlent des épiphanies poétiques et spirituelles. J'apparente les réflexions pédagogiques de Thoreau à celles des philosophes de l'Antiquité, notamment au jardin d'Academos conçu par Platon. Comme la cabane de Thoreau située en pleine forêt, le jardin académique donne un accès privilégié à la nature pour penser à la condition humaine. Chez Thoreau, l'apprentissage prend des allures plutôt autodidactes, respectant les caractéristiques du *scholar* américain imaginé par Emerson. *Jean Rivard* met en relief une école campagnarde où la lecture et l'écriture se joignent aux pratiques agricoles afin d'alimenter les savoirs des paysans. Par l'intermédiaire du personnage de l'instituteur, représenté comme un surhomme, l'enseignement dans *Jean Rivard* passe par le développement de la structure institutionnelle ouverte à tous, et par l'instauration de bibliothèques. Malgré ces différences, l'acquisition des savoirs occupe une place significative dans *Walden* et dans *Jean Rivard* même chez des personnages qui n'ont pas ou peu d'éducation formelle comme Alexandre Therrien et Pierre Gagnon. Par ces personnages stéréotypés et par les réflexions qu'ils engendrent, *Walden* et *Jean Rivard* parviennent à imaginer des mondes où s'équilibrent les pratiques manuelles et intellectuelles, accompagnées par les lectures et par la présence de la nature.

La seconde partie de mes chapitres II et III s'attardait à la notion d'habitation. Toujours en jouant avec la tension entre l'urbain et le rural, Jean Rivard construit une ville campagnarde. Il s'aventure dans les bois sauvages pour fonder sa propre société

canadienne-française idéale. Le protagoniste s'éloigne de la figure traditionnelle du paysan décrite par la littérature du terroir, personnage qui n'achète normalement pas sa terre, mais l'hérite plutôt d'une longue filiation. Jack Warwick rapproche Rivard des figures de l'évangéliste et du pionnier qui, à la manière d'un explorateur, s'approprient un nouveau lieu pour y faire régner leurs idéaux. Par les imaginaires littéraires de *Robinson Crusoé*, de la *Vie de Napoléon* et de *Don Quichotte*, les romans de Gérin-Lajoie élaborent une posture conquérante du monde. En déconstruisant le trope du pauvre colon canadien-français, le protagoniste fonde un « royaume » où il fait bon vivre et où la nature est organisée selon les standards esthétiques humains. Chez Thoreau, la construction de sa cabane et l'entretien de son potager l'amènent à établir un lien fort avec la nature. Contrairement à Rivard, Thoreau vit une expérience éphémère de squattage afin de repenser la façon d'habiter un lieu. Thoreau met de l'avant la chaleur d'un chez-soi construit par lui-même, illustrant un processus de quête personnelle. Thoreau développe son lieu idéal avec l'image de l'auberge possédant à la fois l'ouverture de la sphère publique et la convivialité de la sphère privée. Cet environnement n'est pas contraint uniquement à la cabane, mais s'étend à la forêt et au lac qui occupe une place centrale dans ses explorations poétiques et ses contemplations mythologiques.

La troisième partie de mes chapitres II et III se concentrait sur l'exploitation des ressources naturelles. Avec l'essor de l'industrialisation au 19^e siècle, l'économie canadienne-française tout comme celle des États-Unis change, ainsi que le rapport qu'elle entretient avec l'agriculture. Si Thoreau présente la Terre comme un immense jardin où s'entremêlent vie sauvage et civilisation, Jean Rivard élabore plutôt un jardin délicat et organisé où la nature se plie aux conceptions idéales humaines. Thoreau se préoccupe du fait que les tâches qui étaient jusqu'alors reliées à la survie minimale de l'être humain (par exemple se nourrir et habiter) s'agencent aux pratiques économiques et industrielles. Ainsi, elles se concentrent davantage sur le rendement économique que

sur la qualité de vie humaine. À la recherche de l'aspect « héroïque » (W171) des pratiques agricoles, Thoreau fait référence à des figures marquantes du domaine durant la Rome antique, Caton et Varron. Ces derniers soutiennent la noblesse de l'agriculture. Nous pouvons alors remarquer qu'au-delà d'un vœu de lier la poésie et l'agriculture, Thoreau cherche surtout à établir une relation démocratique entre la nature et les êtres humains. Dans *Jean Rivard*, si l'expérience en forêt permet une évolution du protagoniste, il s'agit surtout d'un rite initiatique le menant à devenir un homme, comme le souligne Maurice Lemire. Plutôt dans un esprit de conquête, les bois sont un lieu de dangers et de luttes guerrières. Après avoir surmonté toutes ces horreurs de la nature sauvage, Rivard peut s'installer et construire son jardin d'Éden, annoncé en rêve par une voix divine. Bien que la tension entre la nature et la civilisation soit peut-être plus significative que dans *Walden*, Rivard aspire tout de même à un équilibre avec la nature : il traite ses animaux et ses cultures maraîchères avec attention. Malgré l'apparence démocratique qui règne dans Rivardville, comme le note Robert Major, les romans de Gérin-Lajoie présentent une structure sociale qui ressemble étrangement à l'ancienne féodalité. Peut-être que ce sont là les limites du roman à thèse s'inscrivant dans le genre de la littérature du terroir, puisqu'elles ne peuvent pas complètement déroger aux valeurs traditionalistes qui l'habitent tout comme le mouvement transcendantaliste ne peut se défaire complètement des valeurs puritaines.

Walden et *Jean Rivard* regorgent de manifestations utopiques que je n'ai pas pu toutes aborder. Je terminerai ce mémoire en exposant un revers de ces œuvres qu'il ne faudrait pas passer sous silence. L'utopie est généralement un monde rêvé et coupé de la réalité. À la fin de son essai *Entre l'Éden et l'utopie*, Luc Bureau indique justement que l'utopiste se plonge trop facilement dans des idéaux isolés de la vie collective et urbaine :

[...] les villes réelles étaient abandonnées à leur sort, au profit des fantasmes de ce qu'elles auraient pu ou de ce qu'elles devraient être.

L'image de l'État idéal minait et pulvérisait les fondements de l'État effectif. L'école, l'université, la science étaient refaçonnées de manière à servir l'avenir, mais non le réel présent. L'écologisme après l'autarcie et le nationalisme, devenait la nouvelle raison d'existence. [...] Partout, les cimetières étaient en fleurs, mais les vivants étaient enveloppés de linceuls. (1984, p. 222)

Justement, on pourrait s'imaginer que Henry David Thoreau et Jean Rivard restent dans leur campagne ou dans la nature sauvage sans avoir à revenir en ville, qui est aux antipodes de leurs idéaux. Pourtant, Thoreau et Rivard se mettent *temporairement* à l'écart du milieu urbain. Leur séjour dans la forêt leur sert à mieux retourner en ville où ils peuvent savourer un climat propice à l'écriture et à la réflexion intellectuelle. Thoreau souligne dans la conclusion de son journal poético-philosophique qu'il a besoin de renouveler son point de vue sur le monde et la manière de l'habiter : « Je quittai les bois pour une aussi bonne raison que celle qui m'y avait attiré. » (W326). Même au tout début de *Walden*, Thoreau annonce qu'il est dans un autre projet : « À présent, je séjourne de nouveau dans la civilisation. » (W13). C'est parmi les Hommes qu'il a pu écrire. Quant au narrateur de *Jean Rivard*, celui-ci termine son récit en déclarant : « Je serrai une dernière fois la main de mes amis et repris tout rêveur le chemin de la ville. » (JRE417). Les fins de *Walden* et de *Jean Rivard* montrent donc que le passage en nature a contribué à enrichir les réflexions du narrateur créé par Gérin-Lajoie et de Thoreau pour mieux habiter à la fois les villes et les campagnes. Ainsi, les milieux urbains n'ont pas l'allure de cimetière comme le conçoit Luc Bureau, mais plutôt celle d'un lieu d'écriture ouvert sur le monde.

ANNEXE

REPRÉSENTATIONS PHOTOGRAPHIQUES ET PICTURALES

Figure 1 Photographie de la cabane de Henry David Thoreau à Walden, Massachusetts



Source : Site web de The Walden Woods Project (consulté le 6 décembre 2021)
<https://www.walden.org/property/walden-pond/>

Figure 2 Photographie de la statue de Jean Rivard devant l'hôtel de ville de Plessisville, sculpture d'Alfred Laliberté (1935)



Source : Site web du Répertoire du patrimoine culturel du Québec (consulté le 6 décembre 2021)

<https://www.patrimoine-culturel.gouv.qc.ca/rpcq/detail.do?methode=consulter&id=168463&type=bien>

Figure 3 Statue de Cincinnatus à la charrue, sculpture de Eleftherios Karkadoulis (1982), située en Ohio



Source : Site web Artstor (consulté le 6 décembre 2021) https://artstor-vieuxmtl.proxy.collecto.ca/#/asset/SS37414_37414_38825881;prevRouteTS=1638821776935

Figure 4 Représentation picturale de « Cincinnatus abandonne sa charrue pour dicter les lois de Rome », peinture de Juan Antonio de Ribera (1806)



Source : Site web du musée du Prado, en Espagne (consulté le 6 décembre 2021)
<https://www.museodelprado.es/en/the-collection/art-work/cincinnatus-abandons-the-plough-to-dictate-laws/4bab2a1d-efac-4ed7-bd79-034365bea7ff>

BIBLIOGRAPHIE

Corpus étudié

Gérin-Lajoie, Antoine, *Jean Rivard, le défricheur* suivi de *Jean Rivard, économiste*, postface de Yannick Roy, Montréal, 2008, Boréal Compact Classique, collection Roman, 501 pages.

Thoreau, Henry David, *Walden*, préface de Jim Harrison, Marseille, 2010, Éditions Le Mot et le reste, collection Attitudes, traduction de l'anglais par Brice Matthieussent, 362 pages.

Corpus théorique

***Walden* et Henry David Thoreau**

Bakratheva, Albena, « Classics » dans James S. Finley (éd.), *Henry David Thoreau in Context*, Boston, 2017, Cambridge University Press, p. 57-66, en ligne, <<https://www-cambridge-org.proxy.bibliotheques.uqam.ca/core/books/henry-david-thoreau-in-context/6788C7A265FC660A16A9CE64A37AD5A4>>, consulté le 26 août 2021.

Butler, Brian E., « Morality, Economy, and the Nature of the World: Fourier and Thoreau », *Studies in Popular Culture*, octobre 2003, vol. 26, n° 2, p. 89-108, en ligne, <<https://www.jstor.org/stable/41970401>>, consulté le 24 mars 2021.

Cavell, Stanley, *Sens de Walden*, Courbevoie, 2007, Théâtre Typographique, traduction de l'anglais par Bernard Rival & Omar Berrada, 125 pages.

Cornell Dolan, Kathryn, « Local Beans, Apples, and Berries », *Beyond the Fruited Plain*, 2014, University of Nebraska Press, p. 67-101, en ligne, <<https://www.jstor.org/stable/j.ctt1d9nmcf.6>>, consulté le 3 novembre 2020.

Emerson, Ralph Waldo et Henry David Thoreau, *Correspondance*, Paris, 2010, Éditions du Sandre, édition bilingue, traduction de l'anglais, annotation et présentation par Thierry Gillyboeuf, 283 pages.

Fussell, Edwin S., « Henry David Thoreau », *Frontier in American Literature*, 1965, Princetown University Press, p. 175-231, en ligne, <<https://www.jstor.org/stable/j.ctt13x1ctr.8>>, consulté le 11 janvier 2022.

- Hodder, Alan D., « The Religious Horizon » dans James S. Finley (éd.), *Henry David Thoreau in Context*, Boston, 2017, Cambridge University Press, p. 78- 88, en ligne, <<https://www-cambridge-org.proxy.bibliotheques.uqam.ca/core/books/henry-david-thoreau-in-context/6788C7A265FC660A16A9CE64A37AD5A4>>, consulté le 26 août 2021.
- Laugier, Sandra, « Un romantisme de la démocratie. De Thoreau à Malick », *Multitudes*, 2014, vol. 1, n° 55, p. 83-92, en ligne, <<https://www.cairn.info/revue-multitudes-2014-1-page-83.html>>, consulté le 11 mars 2021.
- Marshall, Ian Steward, « “Partly the Voice of the Wood” : Acoustic Ecology and the Soundscape of “Walden” », *The Concord Saunterer*, 2016, New Series, vol. 24, p. 82-104, en ligne, <<http://jstor.com/stable/44481776>>, consulté le 8 août 2020.
- Newman, Lance, « Thoreau’s Natural Community and Utopian Socialism », *American Literature*, septembre 2003, Duke University Press, vol. 75, n° 3, p. 515-544, en ligne, <<https://muse.jhu.edu/article/46636>>, consulté le 1er mai 2020.
- Ryan, Kevin, « Henry David Thoreau : Critic, Theorist, and Practitioner of Education », *The School Review*, mars 1969, vol. 77, n° 1, p. 54-63, en ligne, <<https://www.jstor.org/stable/1084336>>, consulté le 19 août 2021.
- Saunders, Judith P., « Biophilia in Thoreau’s *Walden* », *American Classics*, 2018, Academic Studies Press, en ligne, <<https://www.jstor.org/stable/j.ctv4v3226.8>>, consulté le 11 novembre 2019.
- Stevenson, Robert Louis, *Un roi barbare. Essai sur H. D. Thoreau*, Bordeaux, 2009, Finitude, traduction de l’anglais, annotation et présentation par Thierry Gillyboeuf, 79 pages.
- Thoreau, Henry David, *Histoire de moi-même*, Paris, 2017, Le Passeur, traduction de l’anglais, annotation et présentation par Thierry Gillyboeuf, 214 pages.
- , *Les Pommes sauvages & La Vie sans principe*, introduction de Michel Granger, Marseille, 2013, Le Mot et le reste, Attitudes, traduction de l’anglais par Nicole Mallet, 87 pages.
- , « Civil Disobedience », *Walden and “Civil Disobedience”*, introduction de W. S. Merwin et postface de William Howarth, New York, 2012, Signet Classics, p. 275-297.

- , *Résister à la tentation du laissez-faire, au réformisme, à l'esprit commercial des temps modernes*, Paris, 2011, Mille et une nuits, traduction de l'anglais, annotation et postface par Thierry Gillyboeuf, 93 pages.
- , *The Journal 1837-1861*, édité par Damion Searls, préface de John R. Stilgoe, New York, 2009, New York Review Books, 667 pages.
- , *Le Paradis à (re)conquérir*, Paris, 2005, Mille et une nuits, traduction de l'anglais, annotation et postface par Thierry Gillyboeuf, 77 pages.
- , « Wild Apples » dans William Rossi (éd.), *Wild Apples and Other Natural History Essays*, Géorgie, 2002, The University of Georgia Press, p. 140-165.
- , *Walking*, New York, 1995, Penguin Books, 53 pages.
- Willisky-Ciollo, Lydia, « Apostles of Wilderness: American Indians and Thoreau's Theology of the Wild », *The New England Quarterly*, décembre 2018, vol. 91, n° 4, en ligne, <https://doi.org/10.1162/tneq_a_00704>, consulté le 1er novembre 2021.

États-Unis

- Albrecht, James M., « What's the use of reading Emerson pragmatically? », *Reconstructing Individualism*, 2012, Fordham University Press: American Literatures Initiative, en ligne, <<https://www.jstor.org/stable/j.ctt13x0bvb.5>>, consulté le 17 juillet 2021.
- Alkana, Joseph, « Translating the Self: Between Discord and Individualism in American Literary History », *The Social Self*, 1997, University Press of Kentucky, p.1-27, en ligne, <<https://www.jstor.org/stable/j.ctt130j7zf.4>>, consulté le 1er septembre 2021.
- Amfreville, Marc, Antoine Cazé et Claire Fabre, *Histoire de la littérature américaine*, Paris, 2010, Presses Universitaires de France, 265 pages.
- Béranger, Jean et Maurice Gonnaud, *La littérature américaine jusqu'en 1865*, Paris, 1974, Armand Colin, collection U2, 262 pages.
- Blair, Walter, Theodore Hornberger & Randall Stewart (dir.), *The Literature of the United States*, Chicago, 1957, Scott, Foresman and Company, 1364 pages.

- Blesson, Mathieu, « Aux origines du transcendantalisme américain : un autre regard sur l'écologie d'aujourd'hui », *L'Homme & la Société*, 2014, vol. 2, n° 192, p. 207-214, en ligne, <<https://www.cairn.info/revue-l-homme-et-la-societe-2014-page-207.html>>, consulté le 5 juin 2021.
- Bremer, Francis J., *Puritanism : A Very Short Introduction*, septembre 2013, Oxford University Press, 117 pages, en ligne, <<https://www.veryshortintroductions.com/view/10.1093/actrade/9780195334555.001.0001/actrade-9780195334555>>, consulté le 1^{er} novembre 2021.
- Buell, Lawrence, *Emerson*, Massachusetts, 2003, 397 pages.
- Elder, John & Robert Finch, *Nature Writing. The Tradition in English*, New York, 2002, W. W. Norton Company, 1152 pages.
- Emerson, Ralph Waldo, *Le scholar américain*, Montréal, 2013, Éditions Triptyque, traduction de l'anglais et annotation par Pierre Monette, 209 pages.
- , *Essays. Two volumes in one*, Cambridge, 1883, Houghton Mifflin Company, The Riverside Press, 343 pages (tome I) et 270 pages (tome II).
- Etzler, John Adolphus, *The Paradise Within the Reach of All Men, Without Labour, By Powers of Nature and Machinery, An Address to All Intelligent Men*, Londres, 1836, John Brooks, 216 pages.
- Granger, Michel et Tom Pughe, « Introduction », *Revue française d'études américaines*, 2005, vol. 4, n° 106, p. 3-7, en ligne, <<https://www.cairn.info/revue-francaise-d-etudes-americaines-2005-4-page-3.html>>, consulté le 5 mai 2021.
- Harvey, Samantha C., « Emerson's Nature : Coleridge's Method and the Romantic Triad », *Transatlantic Transcendentalism*, 2013, Edinburgh University Press, p. 119-140, en ligne, <<https://www.jstor.org/stable/10.3366/j.ctt5hh30w.12>>, consulté le 6 juin 2021.
- Howe, Lawrence et Hana Layson, « The American Renaissance in Context », Digital Collections for the Classroom, 23 janvier 2014, <<https://dcc.newberry.org/?p=14393>> (consulté le 28 décembre 2021).
- Kraushaar, Otto F. & Gairdner B. Moment (dir.), *Utopias: the American experience*, Maryland, 1980, 251 pages.

- Laugier, Sandra, « Emerson, père fondateur refoulé ? », *Presses de Sciences Po*, 2006, vol. 4, n° 24, p. 9-31, <<https://www.cairn.info/revue-raisons-politiques-2006-4-page-9.htm>>, consulté le 17 juillet 2021.
- Lowenthal, David, « The Pioneer Landscape: an American Dream », *Great Plains Quarterly*, hiver 1982, vol. 2, n° 1, p. 5-19, en ligne, <<https://jstor.org/stable/24467926>>, consulté le 16 juillet 2021.
- Monette, Pierre, « *Nature writing*. L'écriture nature », *Entre les lignes*, été 2005, vol. 1, n° 4, p. 26-28, en ligne, <<https://id.erudit.org/iderudit/10767ac>>, consulté le 4 juin 2021.
- Noble, David W., « Flight From Feudalism: the New World and the Puritan Covenant », *Historians Against History. The Frontier Thesis and the National Covenant in American Historical Writing Since 1830*, University of Minnesota Press, 1965, p. 3-17, en ligne, <<https://www.jstor.org/stable/10.5749/j.ctttt28q.4>>, consulté le 11 janvier 2022.
- Osman, Julia, « Cincinnatus Reborn: The George Washington Myth and French Renewal during the Old Regime », *French Historical Studies Press*, août 2015, n° 3, vol. 38, p. 421-446, en ligne, <<https://search.ebscohost.com.proxy.bibliotheque.uqam.ca/login.aspx?direct=true&db=a9h&AN=108316334&lang=fr&site=ehost-live>>, consulté le 21 avril 2021.
- Richardson, Robert D., « The Symposium », *Emerson : The Mind On Fire*, University of California Press, 1995, p. 245-251, en ligne, <<https://www.jstor.com/stable/10.1525/j.ctt14xvbr.43>>, consulté le 11 novembre 2019.
- Stoehr, Taylor, « Art vs. Utopia : The Case of Nathaniel Hawthorne and Brook Farm », *The Antioch Review*, hiver 1978, vol. 36, n° 1, p. 89-102, en ligne, <<https://www.jstor.org/stable/4638010>>, consulté le 28 mai 2021.
- Tocqueville, Alexis de, *De la démocratie en Amérique*, Paris, 2010, GF Flammarion, 302 pages.
- Townsend, Chris, « Among the poets: Ralph Waldo Emerson meets Wordsworth and Coleridge », *Wordsworth Grasmere*, 14 mai 2016, en ligne, <<https://wordsworth.org.uk/blog/2016/05/14/among-the-poets-ralph-waldo-emerson-meets-wordsworth-and-coleridge/>>, consulté le 1er novembre 2021.

White, Craig, « A Utopia of “Spheres and Sympathies”: Science and Society in *The Blithedale Romance* and at Brook Farm », *Utopian Studies*, 1998, vol. 9, n° 2, p.78-102, en ligne, <<https://search.ebscohost.com.proxy.bibliotheque.uqam.ca/login.aspx?direct=true&db=lkh&AN=4788797&lang=fr&site=ehost-live>>, consulté le 24 mars 2021.

Worster, Donald, *Nature's Economy. The Roots of Ecology*, San Francisco, 1977, Sierra Club Books, 399 pages.

Jean Rivard et Antoine Gérin-Lajoie

Cambron, Micheline, « Les bibliothèques de papier d'Antoine Gérin-Lajoie », *Études françaises*, printemps 1993, vol. 29, n° 1, p.135-151, en ligne, <<https://id.erudit.org/iderudit/035900ar>>, consulté le 10 octobre 2019.

Casgrain, l'abbé Henri-Raymond, « Biographie de Gérin-Lajoie. Fragment », *Mémoires de la Société Royale du Canada*, 1885, Section I, p. 55-60.

Dionne, René, *Antoine Gérin-Lajoie. Homme de lettres*, Sherbrooke, 1978, Éditions Naaman, 434 pages.

Gérin, Léon, *Antoine Gérin-Lajoie. La Résurrection d'un patriote canadien*, Montréal, 1925, Éditions du Devoir, 321 pages.

Gérin-Lajoie, Antoine, « Appendice », *Le Foyer canadien*, 1864, p. 353-371.

———, *Catéchisme politique ; ou éléments du droit public et constitutionnel du Canada mis à la portée du peuple*, Montréal, 1851, Imprimerie de Louis Perrault, 144 pages.

———, « Bibliothèques publiques — leur importance », *La Minerve*, 14 mai 1847, vol. 17, n° 71, 4 pages.

Major, Robert, « Instruit, mais pauvre » dans Michel Biron et Pierre Popovic (dir.), *Écrire la pauvreté*, Toronto, 1996, Éditions du Gref, p. 319-331.

———, Jean Rivard ou *L'Art de réussir. Idéologies et utopie dans l'œuvre d'Antoine Gérin-Lajoie*, Sainte-Foy, 1991, Les Presses de l'Université Laval, Vie des Lettres québécoises, 329 pages.

_____, « Une ville en forêt vierge : l'utopie romanesque québécoise », *Études Canadiennes*, 1990, n° 29, p. 143-152.

_____, « D'un ours bien léché... Bestiaire et idéologie dans *Jean Rivard* », *Voix et Images*, automne 1985, vol. 11, n° 1, en ligne, <<https://id.erudit.org/iderudit/200539ar>>, consulté le 14 février 2020.

Montigny, Louvigny de, *Antoine Gérin-Lajoie*, Toronto, 1925, *The Ryerson Press*, 130 pages.

Canada français

Dostaler, Yves, *Les infortunes du roman dans le Québec du XIXe siècle*, Montréal, 1977, Éditions Hurtubise HMH, collection Littérature, 175 pages.

Douville, l'abbé J.-A.-Ir., *Histoire du collège-séminaire de Nicolet. Tome premier*, Montréal, 1903, Librairie Beauchemin, 454 pages.

Durham, John George Lambton, *Rapport de Lord Durham, haut-commissaire de sa Majesté, & sur les affaires de l'Amérique septentrionale britannique*, Londres, 1839, s. é., 78 pages, consulté dans les archives nationales du Québec.

Fahmy-Eid, Nadia, « Ultramontanisme, idéologie et classes sociales », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, juin 1975, vol. 29, n° 1, p. 49-68, en ligne, <<https://id.erudit.org/iderudit/303417ar>>, consulté le 1^{er} juin 2021.

Falardeau, Jean-Charles, *Notre société et son roman*, Montréal, 1967, Éditions HMH, 234 pages.

Ferland, l'abbé Jean-Baptiste-Antoine, *La France dans l'Amérique du Nord. Les temps héroïques de la Nouvelle France (1497-1662)*, Montréal, 1929, Granger Frères Limitée, Troisième Édition, 411 pages.

Gaspé, Philippe Aubert de, *Les Anciens Canadiens*, Montréal, 1970, Fides, Bibliothèque canadienne-française, 359 pages.

Gauvin, Daniel, « La fondation de l'Institut canadien », La vie culturelle au XIXe siècle, *Cap-aux-Diamants*, automne 1986, vol. 2, n° 3, en ligne, <<https://id.erudit.org/iderudit/6531ac>>, consulté le 29 avril 2021.

- Labarrère-Paulé, André, *Les Instituteurs laïques au Canada français 1836-1900*, Québec, 1965, Les Presses de l'Université Laval, 471 pages.
- , *Les Instituteurs laïques au Canada français au XIXe siècle*, Québec, 1963, Les Presses de l'Université Laval, 185 pages.
- Lacombe, Patrice, *La terre paternelle*, Montréal, 1993, Bibliothèque québécoise, 87 pages.
- Lavoie, Yolande, *L'émigration des Québécois aux États-Unis de 1840 à 1930*, Québec, 1981, Éditeur officiel du Québec, 68 pages.
- Lemire, Maurice, *Le mythe de l'Amérique dans l'imaginaire « canadien »*, Montréal, 2003, Éditions Nota bene, collection Essais critiques, 236 pages.
- , *Formation de l'imaginaire littéraire au Québec 1764-1867*, Montréal, 1993, Éditions de l'Hexagone, collection Essais littéraires, 280 pages.
- , « En quête d'un imaginaire », *Recherches sociographiques*, 1982, vol. 23, n° 1-2, p. 175-186, en ligne, <<https://id.erudit.org/iderudit/055980ar>>, consulté le 1^{er} juin 2021.
- Mailhot, Laurent, *Ouvrir le livre*, Montréal, 1992, Éditions de l'Hexagone, collection Essais littéraires, 351 pages.
- Marcotte, Gilles, « Brève histoire du roman canadien-français », *Une littérature qui se fait*, Québec, Bibliothèque québécoise, collection Sciences humaines, p. 33-73.
- Parent, Étienne, *Discours prononcés par M. E. Parent devant l'Institut canadien de Montréal*, Montréal, 1850, 116 pages.
- Revai, Elisabeth, « Le Voyage d'Alexandre Vattemare au Canada : 1840-1841 », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, septembre 1968, vol. 22, n° 2, p. 257-299, en ligne, <<https://id.erudit.org/iderudit/302782ar>>, consulté le 7 juin 2021.
- Robert, Lucie, « Angéline de Montbrun ou la dissolution de l'utopie ultramontaine », *Voix et Images*, automne 2018, vol. 44, n° 1, p. 51-61, en ligne, <<https://id.erudit.org/iderudit/1056363ar>>, consulté le 31 mai 2021.
- Rousseau, Guildo, *L'Image des États-Unis dans la littérature québécoise (1775-1930)*, Sherbrooke, 1981, Éditions Naaman, 356 pages.

Servais-Maquoi, Mireille, *Le Roman de la terre au Québec*, Québec, 1974, Les Presses de l'Université Laval, Vie des Lettres québécoises, 267 pages.

Saint-Pierre, Arthur, *La littérature sociale canadienne-française avant la Confédération*, Montréal, 1951, Éditions de la Bibliothèque canadienne, 94 pages.

Warren, Jean-Philippe, « Le rêve d'une métropole canadienne-française : Le village "florissant" de Piopolis », *Cap-aux-Diamants*, hiver 2019, n° 136, p. 16-19, en ligne, <<https://id.erudit.org/iderudit/90366ac>>, consulté le 27 mai 2021.

———, « Piopolis. Les zouaves pontificaux à l'assaut des cantons de l'Est » dans Jean-Philippe Warren (dir.), *Les soldats du Pape*, Québec, 2014, Les Presses de l'Université Laval, p. 91-105.

Warwick, Jack, *L'appel du Nord dans la littérature canadienne-française*, Montréal, 1972, Hurtubise, collection Constantes, vol. 30, 249 pages.

Weinmann, Heinz, *Du Canada au Québec. Généalogie d'une histoire*, Montréal, 1987, Éditions de l'Hexagone, 477 pages.

Utopie

Bureau, Luc, *Entre l'Éden et l'utopie*, Montréal, 1984, Québec/Amérique, 235 pages.

Fourier, Charles, *Œuvres complètes de Charles Fourier. Tome VIII*, Paris, 1967, 457 pages.

Letonturier, Éric (éd.), *Les utopies*, Paris, 2013, Éditions CNRS, 249 pages.

More, Thomas, *L'Utopie ou Le Traité de la meilleure forme de gouvernement*, Paris, 1987, GF Flammarion, 248 pages.

Annexe

Karkadoulis, Eleftherios, *Statue de Cincinnatus à la charrue*, 1982, Artstor, en ligne, <https://artstor-vieuxmtl.proxy.collecto.ca/#/asset/SS37414_37414_38825881;prevRouteTS=1638821776935>, consulté le 6 décembre 2021.

Laliberté, Alfred, *Monument Jean-Rivard*, 2010, Ministère de la Culture et des Communications, Répertoire du patrimoine culturel du Québec, en ligne, <<https://www.patrimoine-culturel.gouv.qc.ca/rpcq/detail.do?methode=consulter&id=168463&type=bien>>, consulté le 6 décembre 2021.

Ribera, Juan Antonio de, « Cincinnatus abandonne sa charrue pour dicter les lois de Rome », 1806, Musée du Prado, en ligne, <<https://www.museodelprado.es/en/the-collection/art-work/cincinnatus-abandons-the-plough-to-dictate-laws/4bab2a1d-efac-4ed7-bd79-034365bea7ff>>, consulté le 6 décembre 2021.

The Walden Woods Project, *Reconstitution de la cabane et statue de Henry David Thoreau*, s. d., The Walden Woods Project, en ligne, <<https://www.walden.org/property/walden-pond/>>, consulté le 6 décembre 2021.

Autres

Caton, Marcus Porcius, *Économie rurale*, Paris, 2004, Éditions Errance, 78 pages.

Dupanloup, Mgr. Félix, *De l'Éducation. Tome premier*, Paris, 1866, Charles Douniol, 405 pages.

Grygielewicz, Malgorzata, « Au jardin d'Academos — une rencontre philosophique et artistique », *Collège international de Philosophie*, 2020, n° 97, p. 83-93, en ligne, <<https://www.cairn.info/revue-rue-descartes-2020-1-page-83.htm>>, consulté le 1er septembre 2020.

Jarrey, Michel (dir.), *Lexique des termes littéraires*, Paris, 2001, Gallimard, 475 pages.

Macé, Marielle, *Nos cabanes*, Lagrasse, 2019, Éditions Verdier, 122 pages.

Merchant, Carolyn, « Exploiter le ventre de la Terre » dans Émilie Hache (dir.), *Reclaim. Recueil de textes écoféministes*, Paris, 2016, Éditions Cambourakis, 413 pages.

Saint-Bonnet, « La dictature à l'époque moderne. La fascination pour une incompréhensible vertu », *Revue Française d'Histoire des Idées Politiques*, 2015, n° 41, p. 43-63, en ligne, <<https://www.jstor.org/stable/24610877>>, consulté le 24 mai 2021.

Segaud, Marion, *Anthropologie de l'espace. Habiter, fonder, distribuer, transformer. Deuxième édition*, Paris, 2010, Armand Colin, 235 pages.

Varron, Marcus Terentius, *De l'agriculture*, Paris, 2003, Éditions Errance, 96 pages.